F. 570.

Mit 7 Kupf.

LES CONTES DES FEES

BIBLIOTHEQUE

LES CONTES DES FEES

contenant tous leurs ouvrages

en neuf Volumes

PAR

MADAME D' AUNOY

Nouvelle Edition

Avec Figures



ÖFFENTL. BIBLIOTHEK
ZU DETMOLD

TOME II.

A NUREMBERG
Chez GABRIEL NICOLAS RASPE
1762.

7510-2

LES CONTES DES FÉES

contenant tous leurs ouvrages

en neuf Volumes

PAR

MADAME D'ALNOY

Nouvelle Édition

AVEC FIGURES



TOME II.

A NUREMBERG

Chez GABRIEL NICOLAS, PARIS

1785.



LE PALAIS DE LA VENGEANCE.

CONTE.

IL fut autrefois un Roi & une Reine d'Islande, qui après vingt ans de Mariage eurent une fille, dont la naissance leur donna d'autant plus de joie, qu'ils desespéroient depuis longtems d'avoir des enfans qui succédassent un jour à leur Roïaume. La jeune Princesse fut nommée Imis, ses charmes naissans promirent, dès son enfance, toutes les merveilles que l'ont vit briller en elle dans un âge un peu plus avancé. Rien n'auroit été digne d'elle dans tout l'Univers, si l'Amour qui crut être de son honneur de pouvoir assujettir un jour à son empire une si merveilleuse personne, n'eût pris soin de faire naître dans cette même Cour un Prince aussi charmant, que la Princesse Imis étoit aimable. Il s'appelloit Philax, & il étoit fils d'un frere du Roi d'Islande; il avoit deux ans plus que la Princesse, & ils furent élevez ensemble avec toutes les libertez que donne l'en-

ſance & la proximité du ſang. Les premiers mouvemens de leurs cœurs furent donnez à l'admiration & à la tendreſſe. Ils ne pouvoient rien voir de ſi beau qu' eux-mêmes, auſſi ne trouvoient-ils rien ailleurs qui pût les détourner d'une paſſion qu' ils ſentoient l'un & l'autre, même ſans ſçavoir encore comment on la devoit nommer. Le Roi & la Reine voïoient naître cet Amour avec plaiſir; ils aimoient le jeune PHILAX, il étoit Prince de leur Sang, & jamais un enfant n'avoit donné de ſi belles eſperances. Tout ſembloit d' accord avec l' amour, pour rendre un jour PHILAX le plus heureux de tous les hommes. La Princeſſe avoit environ douze ans, quand la Reine qui l' aimoit avec une tendreſſe infinie, voulut conſulter ſur ſa deſtinée une Fée, dont la ſcience prodigieuſe faiſoit alors grand bruit. Elle partit pour l'aller trouver. Elle mena IMIS avec elle, qui dans la douleur de quitter PHILAX, s'étonna mille & mille fois que l' on pût ſonger à l'avenir, quand le préſent étoit agréable. Philax demeura auprès du Roi; & tous les plaiſirs de la Cour ne le conſolérent point de l' abſence de la Princeſſe.

La Reine arriva au Château de la Fée, elle y fut magnifiquement reçûë, mais la Fée ne s' y trouva pas. Elle habitoit d' ordinaire ſur le ſommet d' une montagne à quelque diſtance de ſon Château, où elle demeuroit ſeule, occupée de ce profond ſçavoir qui la rendoit ſi célébre par tout le monde. Dès qu' elle ſçût l'arrivée de la Reine, elle revint: la Reine lui préſenta la Princeſſe, lui aprit ſon nom, l'heure de ſa naiſſance, que la Fée ſçavoit auſſi bien qu' elle, quoi qu'elle n' y eût point été, (mais la Fée de la Montagne ſçavoit tout,) elle promit à la Reine de lui rendre réponſe dans deux jours, & puis elle retourna ſur le ſommet de ſa Montagne. Au commencement du troiſiéme jour elle revint, fit de-

deſcendre la Reine dans un Jardin, & lui donna des Tablettes de feüilles de Palmier bien fermées, mais elle lui ordonna de ne les ouvrir qu' en préſence du Roi. La Reine, pour ſatisfaire du moins en quelque façon ſa curioſité, lui fit diverſes queſtions ſur la fortune de ſa fille: Grande Reine, lui dit la Fée de la Montagne, je ne vous ſçaurois dire préciſément de quelle eſpéce de malheur la Princeſſe eſt menacée; je vois ſeulement que l'Amour aura beaucoup de part dans les événemens de ſa vie, & que jamais beauté n' a fait naître de ſi violentes paſſions que celles que doit inſpirer Imis. Il ne falloit point être Fée pour promettre des Amans à cette Princeſſe. Ses yeux ſembloient déja exiger de tous les cœurs l' Amour que la Fée aſſuroit que l' on auroit pour elle. Cependant Imis, beaucoup moins inquiéte de ſa deſtinée que de l' abſence de Philax, s' amuſoit à cueillir de fleurs: mais occupée de ſa tendreſſe & de l' impatience de partir, elle oublia le bouquet qu' elle avoit commencé de faire, & jetta en rêvant les fleurs qu' elle avoit d' abord amaſſées avec plaiſir; elle alla rejoindre la Reine, qui diſoit adieu à la Fée de la Montagne. La Fée embraſſa Imis; & la regardant avec l' admiration qu' elle méritoit: Puiſqu' il ne m' eſt pas poſſible (dit-elle après quelque moment d' un ſilence qui avoit quelque choſe de miſtérieux) puiſqu' il ne m' eſt pas poſſible, belle Princeſſe, de changer en ta faveur l' ordre des deſtinées, du moins je tâcherai de te faire éviter les malheurs qu' elles te préparent. Après ces mots elle cueillit elle-même une touffe de Muguet, & s' adreſſant à la jeune Imis: Portez toujours ces fleurs que je vous donne, lui dit-elle, elles ne ſe flétriront jamais; & tant que vous les aurez ſur vous, elles vous garentiront de tous les maux, dont le deſtin vous menace. Elle attacha enſuite le bouquet ſur la coëffure d' Imis, & les fleurs obéïſſant aux intentions de la Fée; dès qu' el-

les furent sur la tête de la Princesse, s'ajustérent d'elles-mêmes & formérent une espéce d'aigrette, dont la blancheur sembloit ne servir qu'à faire voir que rien ne pouvoit effacer celle du teint de la belle Imis, La Reine partit après avoir encore remercié mille fois la Fée & revint en Islande, ou toute la Cour attendoit avec impatience le retour de la Princesse. Jamais la joie ne parut plus brillante & plus aimable que dans les yeux d'Imis, & de son Amant. On n'expliqua qu'au Roi le mistére de l'aigrette de Mugnet; elle faisoit un effet si agréable sur les beaux cheveux bruns de la Princesse, que tout le monde la prit seulement pour un ornement qu'elle avoit choisi elle-même dans les Jardins de la Fée. La Princesse parla beaucoup plus à Philax des chagrins qu'elle avoit senti en ne le voïant pas, que des malheurs que lui promettoient les destinées. Philax en fut pourtant allarmé, mais la joie de se retrouver étoit présente, les malheurs encore incertains, ils les oubliérent, & s'abandonnérent au doux plaisir de se revoir. Cependant la Reine rendit compte au Roi de son voïage, & lui donna les Tablettes de la Fée. Le Roi les ouvrit, & y trouva ces paroles écrites en lettres d'or.

Le destin pour Imis sous un espoir flatteur,
Cache une peine rigoureuse,
Elle deviendra malheureuse
Par le long cours de son bonheur.

Le Roi & la Reine furent fort affligez de cet Oracle, & cherchérent vainement à le pouvoir expliquer. Ils n'en dirent rien à la Princesse, pour ne lui pas donner une inutile douleur. Un jour que Philax étoit allé à la Chasse, ce qui lui arrivoit assez souvent, Imis se promenoit seule dans un labyrinthe de mirthes; elle étoit fort triste, parce qu'elle

qu' elle trouvoit que Philax tardoit trop à revenir, & elle se reprochoit une impatience qu' il ne partageoit pas avec elle; elle étoit occupée de sa rêverie, quand elle entendit une voix qui lui dit, pourquoi vous affligez-vous, belle Princesse? si Philax n'est pas assez sensible au bonheur d'être aimé de vous, je viens vous offrir un cœur mille fois plus reconnoissant, un cœur vivement touché de vos charmes, & une fortune assez brillante, pour devoir être desirée par toute autre que par vous, dont tout le monde doit reconnoître l'empire. La Princesse fut très-surprise d' entendre cette voix, elle croïoit être seule dans le labyrinthe, & comme elle n' avoit point parlé, elle s' étonnoit encore plus que cette voix eût répondu à sa pensée; elle regarda autour d' elle, & elle vit paroître en l' air un petit homme monté sur un Hanneton. N' aïez point peur, belle Imis, lui dit-il, vous n' avez point d' Amant plus soûmis que moi, & quoi que ce soit aujourd' hui la premiére fois que je parois devant vous, il y a long-tems que je vous aime, & que je vous vois tous les jours. Que vous m' étonnez, lui dit la Princesse! Quoi! vous me voïez tous les jours, & vous sçavez ce que je pense? Si cela est, vous avez dû voir qu' il est inutile d' avoir de l' amour pour moi. Philax à qui j' ai donné mon cœur est trop aimable, pour pouvoir cesser d' en être le maître; & quoi que je ne sois pas contente de lui, je ne l' ai jamais tant aimé: dites-moi qui vous étes, & où vous m' avez vuë? Je suis Pagan l'Enchanteur, lui dit-il, & mon pouvoir s' étend sur tout le monde, hors sur vous. Je vous vis dans les Jardins de la Fée de la Montagne. J' étois caché dans une des Tulypes que vous cueillîtes, je pris d' abord pour un heureux préſage le hazard qui vous avoit fait choisir la fleur où j' étois. Je me flattai que vous m' emporteriez avec vous: mais vous étiez trop occupée du plaisir de penser à Philax, vous

jettâtes les fleurs après les avoir cueillies, & vous me laiſsâtes dans le Jardin, le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce moment, j'ai ſenti que rien ne pouvoit me rendre heureux que l'eſpérance d'être aimé de vous. Penſez à moi, belle Imis, s'il vous eſt poſſible. & permettez-moi de vous faire ſouvenir quelquefois de mon amour. Après ces mots il diſparut, & la Princeſſe retourna au Palais, où la vûë de Philax qu'elle retrouva, diſſipa la peur qu'elle avoit euë. Elle avoit tant d'empreſſement de l'entendre ſe juſtifier du longtems qu'il avoit paſſé à la Chaſſe, qu'elle penſa oublier de lui conter ſon avanture. Mais enfin elle lui aprit ce qui lui venoit d'arriver dans le labyrinthe des Myrthes. Le jeune Prince malgré ſon courage, craignit un Rival aîlé contre lequel il ne pourroit diſputer ſa Princeſſe aux dépens de ſa vie. Mais l'Aigrette du Muguet le raſſuroit contre les enchantemens & la tendreſſe qu'Imis avoit pour lui, ne lui permettoit pas de craindre ſon changement. Le lendemain de l'avanture du labyrinthe, la Princeſſe en s'éveillant, vit voler dans ſa chambre douze petites Nymphes aſſiſes ſur des Mouches à miel, qui portoient dans leurs mains de petites Corbeilles d'or. Elles s'approchérent du lit d'Imis, la ſaluérent, & puis allérent mettre les Corbeilles ſur une table de marbre blanc, qui parut au milieu de la Chambre. Dès qu'elles furent poſées, elles devinrent d'une grandeur ordinaire. Les Nymphes après avoir quitté leurs Corbeilles, ſaluérent encore Imis, & une d'entr'elles s'approchant de ſon lit plus près que les autres, laiſſa tomber deſſus quelque choſe, puis elles s'envolerent. La Princeſſe malgré l'étonnement que lui donnoit un ſpectacle ſi nouveau, prit ce que la Nymphe avoit laiſſé tomber auprès d'elle, c'étoit une Emeraude d'une beauté merveilleuſe. Elle s'ouvrit dès que la Princeſſe y toucha, elle trouva qu'elle renfer-

fermoit une feüille de roſe, ſur laquelle elle lût ces Vers:

Que l' Univers apprenne avec etonnement,
Du pouvoir de vos yeux les effets incroiables;
Vous me rendez en vous aimant,
Les tourmens même deſirables.

La Princeſſe ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe, enfin elle appella les Dames qui la ſervoient, elles furent auſſi étonnées qu' Imis à la vûë de la table & des Corbeilles. Le Roi, la Reine, & Philax accoururent au bruit de cette avanture; la Princeſſe ne ſupprima dans ſon recit que la Lettre de ſon Amant. C' étoit au ſeul Philax qu'elle croïoit en devoir rendre compte. Les Corbeilles furent examinées avec ſoin, & elles ſe trouvérent toutes remplies de Pierreries d' une beauté extraordinaire & d'un ſi grand prix, qu' elles redoublérent encore l' étonnement des Spectateurs. La Princeſſe n' y voulut point toucher; & aïant trouvé un moment où perſonne ne l' écoutoit, elle s' approcha de Philax, & lui donna l' Emeraude & la feüille de roſe. Il lût la Lettre de ſon Rival avec beaucoup de peine. Imis pour le conſoler déchira devant lui la feüille de roſe. Mais que ce ſacrifice leur coûta cher! Il ſe paſſa quelques jours ſans que la Princeſſe entendît parler de Pagan: Elle crut que ſes mépris pour lui auroient éteint ſon amour, & Philax ſe flata de la même eſpérance. Ce Prince retourna à la Chaſſe comme il avoit accoûtumé. Il s' arrêta ſeul au bord d' une Fontaine pour ſe rafraîchir. Il avoit ſur lui l' Emeraude que la Princeſſe lui avoit donnée, & ſe ſouvenant de ce Sacrifice avec plaiſir, il la tira de ſa poche pour la regarder; mais à peine l' eut-il tenuë un momeut, qu' elle lui échapa dès mains, & dès qu' elle eut touché la terre, elle ſe

changea en un Chariot. Deux Monſtres ailez ſortirent de la Fontaine, & s'y attelérent eux-mêmes. Philax les regardoit ſans peur, car il étoit incapable d'en avoir; mais il ne pût s'empêcher de ſentir quelque émotion, quand il ſe vit tranſporter dans le Chariot d'Emeraude par une force inviſible; & auſſi-tôt élevé en l'air où les Monſtres ailez firent voler le Chariot, avec une facilité & une rapidité prodigieuſe. Cependant la nuit arriva, & les Chaſſeurs après avoir cherché Philax par tout le bois inutilement, revinrent au Palais, où ils crurent qu'il pourroit être retourné. Ils ne l'y trouvérent pas, & perſonne ne l'avoit vû depuis qu'il étoit allé avec eux à la Chaſſe. Le Roi ordonna que l'on retournât chercher le Prince. Toute la Cour prit part à ſon inquiétude; l'on retourna dans le Bois, on courut aux environs, on n'en revint qu'au point du jour, & l'ôn en revint ſans avoir apris aucunes nouvelles du Prince. Imis avoit paſſé la nuit à ſe deſeſpérer de l'abſence de ſon Amant, dont elle ne pouvoit comprendre la cauſe. Elle étoit alors ſur une terraſſe du Palais, pour voir revenir ceux qui étoient allé chercher Philax, & elle ſe flatoit de le voir arriver avec eux: mais rien ne peut exprimer l'excès de la douleur dont elle fut ſaiſie, quand elle ne vit point arriver Philax, & qu'on lui dit qu'il avoit été impoſſible d'apprendre ce qu'il étoit devenu. Elle s'évanouït, on l'emporta, & une de ſes femmes qui s'empreſſoit de la mettre au lit, détacha de deſſus la tête de la Princeſſe l'Aigrette de Muguet qui la garantiſſoit des enchantemens. Dès qu'elle fut ôtée un nuage obſcurcit la chambre, & Imis diſparut. Le Roi & la Reine furent au deſeſpoir de cette perte; & ne pûrent jamais s'en conſoler. La Princeſſe en revenant de ſon évanouïſſement, ſe trouva dans une Chambre de Corail de diverſes couleurs, parquetée de nacre de Perles, environnée de Nimphes qui la ſervoient avec un pro-

profond reſpect. Elles étoient belles, & vêtuës d'habits magnifiques & galans; d'abord Imis demanda où elle étoit. Vous êtes dans un lieu où l'on vous adore, lui dit une des Nymphes. Ne craignez rien, belle Princeſſe, vous y trouverez tout ce que vous pouvez deſirer. Philax eſt donc ici (dit alors la Princeſſe avec un mouvement de joie qui parut dans ſes yeux,) je ne ſouhaite que le bonheur de le revoir. C'eſt vous ſouvenir trop long tems d'un ingrat (dit alors Pagan en ſe faiſant voir à la Princeſſe) & puiſque ce Prince vous a quitté, il n'eſt plus digne de l'amour que vous avez pour lui, joignez le dépit & les ſoins de vôtre gloire à la paſſion que j'ai pour vous. Régnez à jamais dans ces lieux, belle Princeſſe, vous y trouverez des richeſſes immenſes, & tous les plaiſirs imaginables ſeront attachez à vos pas. Imis ne répondit au diſcours de Pagan que par des larmes. Il la quitta de peur d'aigrir ſa douleur. Les Nymphes reſtérent auprès d'elle, & eſſaïérent par leurs ſoins de la conſoler. On lui ſervit un repas magnifique, elle refuſa de manger; mais enfin le lendemain le deſir de voir encore Philax la fit réſoudre à vivre. Elle mangea, & les Nymphes pour diſſiper ſa douleur la menérent en divers endroits du Palais; il étoit tout bâti de coquillages luiſans, mêlez avec des Pierres précieuſes de differentes couleurs; ce qui faiſoit le plus bel effet du monde: tous les meubles en étoient d'or, & d'un travail ſi merveilleux, qu'on voyoit bien qu'il ne pouvoit venir que de la main des Fées. Les Nymphes après avoir fait voir à Imis le Palais, la conduiſirent dans des Jardins, dont la beauté ne peut être repreſentée. Elle y trouva un Char fort brillant, attelé de ſix Cerfs qu'un Nain conduiſoit. On la pria d'entrer dans le Char, Imis obéït, les Nymphes s'y affirent à ſes pieds: on les mena ſur le bord de la Mer, où une Nymphe apprit à la Princeſſe que Pagan régnoit

noit dans cette Isle, dont il avoit fait par la force de son art, le plus beau lieu de l'Univers. Un bruit d'instrumens interrompit le discours de la Nymphe, toute la Mer parut couverte de petites Barques de Corail couleur de feu, remplies de tout ce qui pouvoit composer une Fête maritime fort galante. Au milieu des petites Barques il y en avoit une beaucoup plus grande que les autres, sur laquelle les chiffres d'Imis paroissoient par tout formez avec des Perles, elle étoit train neé par deux Dauphins. Elle s'approcha du rivage. La Princesse y entra avec les Nymphes; dés qu'elle y fut, une superbe Collation parut devant elle, & elle entendit un Concert merveilleux qui se faisoit dans les Barques qui entouroient la sienne. On n'y chanta que ses loüanges; mais Imis ne fit attention à rien. Elle remonta dans son Char, & retourna à son Palais accablée de tristesse. Le soir Pagan se présenta encore devant elle. Il la trouva plus insensible à son amour, qu'elle ne lui avoit encore paru; mais il ne se rebuta point, & se fiata sur la foi de sa constance. Il ignoroit encore qu'en amour les plus constans ne sont pas toujours les plus heureux; il donnoit chaque jour des Fêtes à la Princesse, des divertissement dignes d'attirer l'admiration de tout le monde, excepté de celle pour qui on les inventoit. Imis n'étoit touchée que de l'absence de son Amant. Cependant ce malheureux Prince avoit été conduit par les Monstres ailez dans une Forêt, dont Pagan étoit le maitre. Elle s'appelloit la Forêt triste. Dès que Philax y fut arrivé, le Chariot d'Emeraude & les Monstres disparurent. Le Prince surpris de cette avanture, appella tout son courage à son secours, & c'étoit le seul secours sur lequel il pouvoit compter dans ce lieu-là. Il parcourut d'abord quelques routes de la Forêt, elle étoit affreuse, & le Soleil n'en pénétroit jamais l'obscurité. Il n'y trouva personne, pas même des

Ani-

Animaux d' aucune eſpece; il ſembloit que les Animaux même euſſent de l' horreur pour un ſi triſte ſéjour. Philax y vécut des fruits ſauvages qu'il y trouva. Il paſſoit les jours dans une douleur mortelle. L'abſence de la Princeſſe le mettoit au deſeſpoir, & quelquefois avec ſon épée qui lui étoit demeurée, s'amuſoit à graver le nom d' Imis ſur des arbres qui n'étoient pas deſtinez pour un uſage ſi tendre; mais quand on aime véritablement, on fait quelquefois ſervir à l' amour les choſes du monde qui lui paroiſſent le plus contraires. Cependant le Prince avançoit tous les jours dans la Forêt, & il y avoit environ un an qu'il l' habitoit, lors qu'une nuit il entendit des voix plaintives, dont il ne pût diſtinguer les paroles. Quelques effraïantes que dûſſent être ces plaintes pendant la nuit, & dans un lieu où le Prince n' avoit jamais vû perſonne, le deſir de n' être plus ſeul, & de trouver du moins des malheureux comme lui, avec qui il pût ſe plaindre de ſes infortunes, lui fit attendre le jour avec impatience, pour chercher ceux qu' il avoit entendus. Il marcha vers l' endroit de la Forêt, d' où il crût que pouvoient venir les voix. Il marcha toute la journée inutilement; mais enfin ſur le ſoir il trouva dans un lieu où les Arbres s' éclairciſſoient, les débris d'un Château qui paroiſſoit avoir été fort ſpacieux & fort ſuperbe. Il entra dans une cour, dont les murs qui étoient de marbre vert, paroiſſoient encore aſſez entiers. Il n'y trouva que des Arbres d'une hauteur prodigieuſe, plantez ſans ordre en divers endroits de la cour. Il s' avança plus loin vers un lieu où il vit quelque choſe d' élevé ſur un pied d' Eſtal de marbre noir, c' étoient des Armes confuſément amaſſées les unes ſur les autres, des caſques, des boucliers, des épées à l' antique, qui formoient une eſpece de trophée mal arrangée. Il regarda s' il n' y auroit point quelque Inſcription, qui pût l'inſtruire du nom de ceux à qui avoient

appar-

appartenu autrefois ces Armes. Il en trouva une gravée sur le pied d'Estal, dont le tems avoit à demi effacé les caractéres, & ce fut avec beaucoup de peine qu'il y lût ces paroles.

A L'IMMORTELLE MEMOIRE

De la gloire de la Fée Céoré

C'EST ICI

Que dans une même journée

Elle triompha de l'Amour

Et punit ses Amans infidéles.

Cette Inscription n'instruisoit point Philax de tout ce qu'il vouloit sçavoir; aussi auroit il continué de marcher dans la Forêt, si la nuit ne fût arrivée. Il s'assit au pied d'un Cyprés, & à peine y eut-il été un moment, qu'il entendit les mêmes voix qu'il avoit ouïes la nuit précedente. Il en fut moins surpris, que de s'appercevoir que c'étoient ces Arbres mêmes qui se plaignoient, comme des hommes auroient pû faire. Le Prince se leva, mit l'épée à la main, & frappa sur le Cyprés qui étoit le plus prés de lui; il alloit redoubler ses coups quand l'Arbre lui cria: Arrête, arrête, n'outrage point un Prince malheureux, & qui n'est plus en état de se défendre. Philax s'arrêta, & s'accoûtumant à cette surprenante avanture, demanda au Cyprès par quelles merveilles il étoit Homme & Arbre tout ensemble? Je veux bien te l'apprendre, lui dit le Cyprès, & puis que depuis deux mille ans voici la premiére occasion que me donne le destin de me plaindre de mes malheurs, je ne veux pas la perdre. Tous ces Arbres que tu vois ici,

furent

furent des Princes considérables dans leur siécle par le rang qu' ils tenoient dans le monde & par leur valeur. La Fée Céoré régnoit dans cette Contrée. Elle étoit belle, mais son sçavoir la rendoit encore plus renommée que sa beauté. Aussi usa-t-elle d' autres charmes pour nous assujettir à ses loix. Elle étoit devenuë amoureuse du jeune Orizée, Prince digne d'une meilleure fortune par ses admirables qualitez. (C' est premiérement, ajoûta le Cyprès, ce Chêne que tu vois à côté de moi) (Philax regarda le Chêne, & lui entendit pousser un grand soûpir que lui arracha sans doute le souvenir de son infortune.) La Fée pour attirer ce Prince à sa Cour, continua le Cyprés, fit publier un Tournoy, nous courûmes tous à cette petite occasion d' acquerir de la gloire Orizée fut du nombre des Princes qui disputerent le prix. (C' étoit des Armées féées, qui rendoient invulnérables.) Je fus malheureusement vainqueur. Céoré irritée de ce que le destin ne s' étoit pas declare d' accord avec ses inclinations resolut de se vanger sur nous de ce crime de la fortune; elle enchanta des glaces de miroirs, dont une gallerie de son Château étoit toute remplie. Ceux qui la voïoient representée seulement une fois dans ces glaces fatales, ne pouvoient se defendre de sentir pour elle une violente passion; ce fut dans ce lieu qu' elle nous reçut le lendemain du Tournoy, nous la vîmes tous dans ces glaces, & nous la trouvâmes si belle; que ceux d' entre nous, qui jusqu' alors avoient été indifferents cesserent de l'être en un moment, & ceux qui avoient aimé, devinrent aussi facilement infideles, Nous ne pensâmes plus à quitter la Cour de la Fée, nous ne songions qu' à lui plaire. En vain les affaires de nos Etats nous rappelloient dans nos Royaumes. Tout nous paroissoit indigne de nous, hors l' esperance d' être aimez de Céoré. Orizée fut le seul qu' elle favorisa, & la passion des autres Princes ne servoit à la Fée,

qu à

qu'à faire des Sacrifices à cet Amant qui lui étoit ſi cher, & qu'à repandre dans tout le monde le bruit de ſa beauté. L'amour ſembla pendant quelque tems avoir adouci l'humeur cruelle de Céoré; mais après quatre ou cinq années elle reprit ſa premiere ferocité, elle ſe vengea de legers deplaiſirs ſur des Rois ſes voiſins par des meurtres epouvantables, & abuſant du pouvoir que ſes enchantemens lui donnoient ſur nous, elle nous rendoit les Miniſtres de ſes cruautez. Orizée tâchoit en vain d'arréter ſes injuſtices, elle l'aimoit, mais elle ne lui obéiſſoit point. Un jour que je revenois de combattre, & de vaincre pour ſes interêts, un Géant qu'elle m'avoit envoyé defier au combat, je lui fis apporter les armes du vaincu. Elle étoit ſeule dans la galerie des Miroirs. Je mis les armes du Géant à ſes pieds, & lui parlai de mon amour avec une ardeur incroiable, qui ſans doute s'augmentoit par la force des enchantemens du lieu où j'étois. Mais bien loin de me temoigner quelque reconnoiſſance pour le ſuccès de mon combat, & pour l'amour que j'avois pour elle, Céoré me traita avec des mépris inſupportables; & ſe retirant dans un Cabinet, elle me laiſſa ſeul dans la galerie dans un deſeſpoir & une fureur qui ne ſe peuvent exprimer. J'y demeurai longtems ſans ſçavoir quelle reſolution je voulois prendre; car les enchantemens de la Fée ne nous permettoient pas de vouloir combattre Orizée. Soigneuſe de la vie de ſon Amant, la cruelle Céoré nous rendoit jaloux, & nous ôtoit ce deſir ſi naturel aux hommes de ſe venger d'un Rival heureux. Enfin, après avoir marché quelque tems dans la galerie, me ſouvenant que c'étoit dans ce lieu que j'avois commencé d'être amoureux de la Fée; c'eſt ici m'écriai-je, que j'ai pris le funeſte Amour qui me deſeſpere, & vous, glaces funeſtes, qui m'avez tant de fois repreſenté l'injuſte Céoré, avec cette beauté qui ſeduit mon cœur & ma raiſon, je vous puni-

punirai du crime de l'avoir offerte à mes regards avec trop de charmes. A ces mots, prenant la massuë du Géant que j'avois fait apporter pour la présenter à la Fée, j'en donnai quelques coups dans les glaces; à peine furent-elles cassées, que je me sentis plus de haine pour Céoré que je n'avois eû d'amour pour elle. Les Princes mes rivaux sentirent dans ce même instant rompre leurs fers, & Orizée lui même fut honteux de l'amour que la Fée avoit pour lui. Céoré essaïa en vain d'arrêter son Amant par ses larmes: il fut insensible a sa douleur, & malgré ses cris nous partions tous ensemble pour fuir ce funeste séjour, quand en passant dans la Cour où nous sommes, le Ciel parut tout en feu, un tonnerre épouventable se fit entendre, & il nous fut impossible de changer de place; la Fée parut en l'air, montée sur un grand Serpent, & s'adressant à nous avec un son de voix qui marquoit sa fureur: Princes inconstans, nous dit-elle, je vais punir par une peine qui ne finira jamais le crime que vous avez commis en rompant mes chaines qu'il vous étoit trop glorieux de porter; & toi ingrat Orizée, je triomphe enfin de l'amour que tu m'avois donné. Contenté de cette victoire, je vais te faire éprouver les même malheurs qu'a tes Rivaux, & *J'ordonne*, ajoûta t-elle, *en mémoire de cette avanture, que quand l'usage des Miroirs sera connu dans tout l'Univers, que la perte de ces glaces fatales soient toûjours un assuré présage de l'infidélité d'un Amant.* La Fée se perdit en l'air après avoir prononcé ces paroles. Nous fûmes changez en Arbres, & la cruelle Céoré nous laissa sans doute la raison pour nous faire souffrir davantage. Les tems ont détruit ce superbe Château qui fut le témoin de nos disgraces, & tu es le seul qui soit venu dans cette affreuse Forêt, depuis deux mille ans que nous y sommes. Philax alloit répondre aux discours du Cyprés, quand il fût tout d'un coup transporté dans

un Jardin fort agréable; il y trouva une belle Nymphe, qui s'approchant de lui d'un air gracieux: si vous voulez Philax, lui dit elle, je vous ferai voir la Princeſſe Imis dans trois jours. Le Prince tranſporté de joie à une propoſition ſi peu attenduë, ſe jetta à ſes pieds pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Dans ce même inſtant Pagan étoit en l'air, caché dans un nuage avec la Princeſſe Imis. Il lui avoit dit mille fois que Philax étoit infidéle, elle avoit toûjours refuſé de le croire ſur la parole d'un Amant jaloux; il la conduiſoit en ce lieu pour la convaincre, diſoit il, de la legereté d'un Prince qu'elle lui préféroit ſi injuſtement. La Princeſſe vit Philax d'un air content aux pieds de la Nymphe, elle fut au deſeſpoir de ne pouvoir plus ſe tromper ſur la choſe du monde qu'elle craignoit le plus; Pagan ne l'avoit pas miſe à une diſtance de la terre, où il lui fût poſſible d'entendre ce que Philax & la Nymphe ſe diſoient, c'étoit par ſes ordres qu'elle s'étoit preſentée à ce Prince; Pagan ramena Imis dans ſon Isle, où aprés l'avoir convaincuë de l'infidélité de Philax, il trouva qu'il avoit ſeulement redoublé la douleur de cette belle Princeſſe, & qu'elle n'en étoit pas plus ſenſible pour lui; deſeſperé de voir que cette infidélité prétenduë, dont il avoit eſperé un plus doux ſuccès, lui devenoit inutile, il reſolut de ſe venger de la conſtance de ces deux Amans: il n'étoit pas cruel, comme la Fée Céoré ſon aïeule; auſſi imagina-t-il une autre vengeance que celle dont elle avoit puni ſes malheureux Amans. Il ne voulut pas faire périr ni la Princeſſe qu'il avoit ſi tendrement aimée, ni même Philax qu'il avoit aſſez fait ſouffrir; & bornant ſa vengeance à détruire une paſſion qui avoit été ſi contraire à la ſienne, il éleva dans ſon Isle un Palais de criſtal, prit ſoin d'y mettre tout ce qui peut être agréable à la vie; hors le moïen d'en pouvoir ſortir, il y renferma des Nymphes & des Nains pour

ſervir

servir Imis & son Amant, & quand tout fut disposé pour les y recevoir, il les y transporta l'une & l'autre. Ils se crurent d'abord au comble du bonheur, & rendirent mille graces à la douce colére de Pagan. Cependant il ne voulut pas si tôt les voir ensemble, il comprit que de jour en jour ce spectacle deviendroit moins cruel pour lui; il s éloigna du Palais de cristal, après y avoir d'un coup de Baguette gravé cette Inscription:

Les tourmens, les ennuis, les malheurs de l'absence,
D'Imis & de Philax troublérent les beaux jours.
Sans pouvoir vaincre leur constance,
Pagan fut offensé de leur persévérance,
Et pour détruire enfin de si tendres Amours,
Il les a dans ces lieux témoins de sa vengeance,
Condamnez à se voir toûjours.

On dit qu'au bout de quelques années, Pagan fut aussi vengé qu'il avoit desirée de l'être, & que la belle Imis & Philax accomplissant la prédiction de la Fée de la Montagne, souhaiterent avec autant d'ardeur de retrouver l'Aigrette de Muguet pour détruire des enchantemens agréables, qu'ils l'avoient conservée autrefois avec soin, pour le garentir des malheurs qui leur avoient été prédits:

Avant ce tems fatal les Amans trop heureux,
Brûloient toûjours de mêmes feux,
Rien ne troubloit le cours de leur bonheur extrême,
Pagan leur fit trouver le secret malheureux,
De s'ennuier du bonheur même,

LE PRINCE DES FEUILLES.

CONTE.

DAns une de ces parties du monde où les Poëtes ont ſeuls le droit de donner des noms, vulgairement appellée le Païs des Fées, régnoit autrefois un Roi ſi renommé par ſes belles qualitez qu'il attiroit l'eſtime & l'admiration de tous les Princes de ſon tems. Il avoit perdu depuis pluſieurs années la Reine ſa femme, dont il n'avoit point eu de fils; mais il n'en avoit plus deſiré, depuis qu'il en avoit eu une fille d'une beauté ſi merveilleuſe, qu'il lui donna dès le moment de ſa naiſſance toute ſa tendreſſe & tout ſon attachement; elle fut nommée Raviſſante, par une Fée proche parente de la Reine, qui prédit que l'eſprit & les charmes de la jeune Princeſſe paſſeroient tout ce qu'on avoit vû juſqu'alors, & même l'eſperance qu'ils devoient donner, quelque belle qu'elle dût être: mais elle ajoûta à cette agréable prédiction, que le bonheur de la Princeſſe ſeroit parfait, pourvû que ſon cœur fût toûjours fidelle aux premiéres impreſſions qu'il recevroit de l'amour. Avec cette circonſtance qui peut s'aſſûrer d'un deſtin heureux? Le Roi qui ne ſouhaitoit que le bonheur de Raviſſante, deſiroit paſſionnément qu'il eût été attaché à toute autre fatalité: mais on ne fait pas à ſon gré ſes deſtinées, il pria mille fois la Fée de donner à la jeune Raviſſante le don de la conſtance, comme il lui avoit vû donner à d'autres le don de l'eſprit & de la beauté; mais la Fée qui étoit aſſez ſçavante, pour ne le point tromper ſur

les



les differens effets de son sçavoir, apprit sincérement au Roi, que le pouvoir des Fées ne peut s'étendre sur les qualitez du cœur; mais elle lui promit qu elle appliqueroit tous ses soins à imprimer à la jeune Princesse les sentimens où son bonheur se trouvoit attaché. Sur la foi de cette promesse, le Roi lui confia Raviſſante dès qu'elle eut atteint l'âge de cinq ans, aimant mieux se priver du plaisir de la voir, que de hazarder par ce plaisir de devenir contraire à sa fortune. La Fée emmena la petite Princesse, que la joïe & la nouveauté d'aller par les airs dans un petit Char fort brillant, consola en peu de momens d'avoir quitté la Cour du Roi son pere; le quatriéme jour d'après son départ le Char volant s'arrêta au milieu de la Mer sur un rocher d'une grandeur prodigieuse, il étoit d'une pierre unie & luisante, dont la couleur imitoit parfaitement celle du Ciel, la Fée remarqua avec plaisir, que la jeune Raviſſante trouvoit cette couleur fort belle, & elle en tira un heureux préſage pour l'avenir, parce que c'est elle qui signifie la fidelité. Peu de momens après être arrivée, la Fée toucha le rocher avec une baguette d'or qu'elle tenoit dans sa main, le rocher s'ouvrit aussi-tôt, & Raviſſante se trouva avec la Fée dans le plus beau Palais du monde; les murs en étoient de la même matiére que le rocher, & la même couleur se trouvoit dans toutes les peintures, & dans tous les ameublemens; mais elle y étoit si ingenieusement mélée avec de l'or & des pierres précieuses, que bien loin d'ennuïer elle plaisoit également pour tout. La jeune Raviſſante demeura dans cet agréable Palais, avec de belles filles que la Fee y avoit transportées de divers païs, pour servir & pour amuser la Princesse; elle y passa son enfance dans tous les plaisirs qui pouvoient convenir à son âge; quand elle eut atteint celui de quatorze ans, la Fée consulta encore les Astres, pour sçavoir bien préciſément le tems où le cœur

de Raviſſante devoit être touché d'une paſſion qui plaît encore plus qu'elle n'eſt redoutable, quelque redoutable qu elle ſoit, & elle vit diſtinctement dans les Eſtoiles que ce tems fatal s'aprochoit où les deſtinées de la jeune Princeſſe devoient s'accomplir. La Fée avoit un neveu qui lui étoit infiniment cher, il étoit de même âge que Raviſſante, né le même jour & à la même heure; elle avoit trouvé en conſultant auſſi les Aſtres pour lui, qu ils lui promettoient le même ſort qu à la Princeſſe, c'eſt à dire un bonheur parfait, pourvû qu il eût une fidelité que rien ne pût vaincre Il étoit pourtant plus aiſé de l'aſſurer de ſa conſtance que de ſon bonheur. Pour le rendre amoureux & fidelle, elle n'avoit qu'à lui faire voir Raviſſante, rien ne pouvoit échaper à ſes yeux, & la Fée eſpera que les ſoins de ce jeune Prince pourroient un jour toucher ſon cœur. Il étoit fils d'un Roi frere de la Fée, il étoit aimable; & la jeune Princeſſe non ſeulement n'avoit point encore eu d'Amant, elle n avoit pas même vû d homme depuis qu elle étoit dans ce rocher. La Fée ſe flata que la nouveauté du plaiſir d'être tendrement aimée, l'engageroit peut-être à aimer a ſon tour: elle tranſporta donc le Prince, qui ſe nommoit Ariſton, dans ce même rocher qui ſervoit de Palais & de priſon à la belle Raviſſante; il la trouva qu'elle s'amuſoit à faire des guirlandes de fleurs avec de jeunes filles de ſa Cour dans une Forêt de Hyacintes bleuës, où elles ſe promenoient alors, car la Fée en donnant au rocher le don de produire des plantes & des arbres, avoit renfermé ce pouvoir dans la couleur du rocher même. Il y avoit déja quelque tems qu'elle avoit apris à la Princeſſe que le Prince Ariſton devoit venir dans cette Iſle, & elle avoit ajoûté en faveur de ce Prince; tout ce qu'elle avoit crû capable de le faire deſirer; mais elle ſe trompa cette fois, & elle ne reconnut point, à l'arrivée d'Ariſton, dans les

beaux yeux de la Princeſſe, ce trouble & cette ſurpriſe qui préſage d'ordinaire une tendre paſſion. Pour le Prince, ſes ſentimens furent d'accord avec les eſperances de la Fée, il devint paſſionnement amoureux dès qu'il eut vû Raviſſante, & il n'étoit pas poſſible de la voir ſans l'adorer; jamais les graces & la beauté n'avoient été ſi parfaitement unies, qu'elle le paroiſſoient dans toute la perſonne de cette aimable Princeſſe. Elle avoit le teint d'une beauté merveilleuſe, & ſes cheveux bruns en redoubloient encore la blancheur: ſa bouche avoit des agrémens infinies, ſes dents étoient d'une blancheur plus aimable que celle des Perles; ſes yeux, les plus beaux du monde, étoient bleusbruns, & ils paroiſſoient ſi brillans & ſi touchans tout enſemble, qu'il n'étoit pas poſſible de ſoûtenir leur éclat & leur vivacité, ſans livrer pour toûjours ſon cœur au pouvoir fatal que l'amour avoit attaché à leurs regards; ſa taille n'étoit pas des plus grandes, mais elle étôit parfaitement belle, toutes ſes actions avoient une grace particuliére; tout ce qu'elle faiſoit, toutce qu'elle diſoit, plaiſoit également, & ſouvent un ſoûris, ou un ſeul mot ſuffiſoit pour prouver qu'elle avoit autant de charmes dans ſon eſprit que dans ſa perſonne. Telle & mille fois encore plus aimable que je ne viens de la peindre; il eût été bien difficile qu'Ariſton n'en fût devenu éperduëment amoureux; mais la Princeſſe reçût ſes ſoins ſans attention, & n'en parut point touchée; la Fée le remarqua, & en eut une douleur qui n'étoit ſurpaſſée que par celle qu'en reſſentit le Prince; elle avoit remarqué dans les Aſtres, que celui qui étoit deſtiné à poſſeder Raviſſante, devoit étendre ſon pouvoir par toute la terre, & même juſques ſur les Mers. Ainſi elle ſouhaitoit autant par ambition que ſon neveu pût toucher le cœur de la Princeſſe, qu'Ariſton le deſiroit par ſon Amour. Elle crut cependant que ſi ce Prince étoit

auſſi ſçavant qu'elle dans ſon Art, peut-être trouveroit-il quelque ſecret pour ſe rendre plus aimable aux yeux de Raviſſante; mais la Fée qui n'avoit jamais aimé, ignoroit que le ſecret de plaire ne ſe trouve pas toûjours, quelque ſoit l'empreſſement & l'ardeur avec laquelle on le cherche. Elle aprit donc en peu de tems au Prince Ariſton, toutes ces ſciences qui ne ſont ſçûës que par les Fées; il n'eut de plaiſir à les apprendre, & il ne ſongea à les emploïer que par rapport à ſa tendreſſe: il commença de s'en ſervir pour donner tous les jours de nouvelles fêtes à la Princeſſe: elle en admiroit les prodiges, elle daignoit même quelquefois loüer ce qui lui paroiſſoit de plus galant dans ce que le Prince faiſoit pour elle: mais après tout, elle recevoit ſes ſoins & ſes vœux comme des hommages juſtement dûs à ſa beauté, & dont elle le croioit païer aſſez dignement par la bonté qu'elle avoit de les recevoir ſans colere. Ariſton ſe deſeſperoit du peu de ſuccès de ſa paſſion; mais peu après il fut contraint d'avoüer par de nouvelles infortunes, que ce tems où il ſe plaignoit ſi juſtement, & dans lequel il reſſentoit ſi vivement le malheur de ſon amour, avoit pourtant été le plus heureux de ſa vie. Un an après ſon arrivée dans Isle, il fit célebrer par des Jeux ce jour ſi remarquable pour lui, où pour la premiére fois il avoit vû Raviſſante; le ſoir il lui donna une fête dans la Forêt de Hyacintes, il y eut une Muſique merveilleuſe, que l'on entendoit également dans tous les endroits de la Forêt, ſans voir d'où pouvoient venir des ſons ſi agréables. Tout ce qui fut chanté par ces Muſiciens inviſibles exprimoit tendrement l'amour d'Ariſton pour la Princeſſe; ils finirent leur admirable concert par ces paroles qui furent répetées pluſieurs fois.

Ni la raiſon, ni mon ſort rigoureux
N'ont pû finir ma cruelle ſouffrance,
Sans le ſecours de la douce eſpérance,
Je ſens mon cœur brûler des mêmes feux,
L'amour eut ignoré l'excès de ſa puiſſance,
Si je n'avois ſenti le pouvoir de vos yeux.

Après la Muſique il parut tout d'un coup une ſuper e Collation ſous un Pavillon de gaze d'argent relevé également avec des cordons de perles. Il étoit tout ouvert du côté qui regardoit la Mer qui bornoit la Forêt dans cet endroit là, & il étoit éclairé par un grand nombre de luſtres de diamans brillans, qui jettoient une lumiére peu differente de celle du Soleil. Ce fut à cette clarté que les Nymphes de la Cour de Raviſſante lui firent remarquer une Inſcription qui étoit à l'entrée du Pavillon, écrite en lettres d'or ſur un rubis d'une grandeur prodigieuſe, & qui étoit ſoûtenuë par douze petits Amours qui s'envolerent, dés que la Princeſſe eut ouï lire cette Inſcription, qui contenoit ces Vers:

En quelque lieu de l'Univers,
Où vos beaux yeux faſſent porter des fers,
Vous ne ſçauriez trouver un cœur auſſi fidelle.
Que celui qui pour vous brûle dans ces deſerts;
Mais pour vous aſſurer une gloire immortelle,
Et voir le monde entier aux pieds de vos Autels,
Princeſſe, nous allons publier aux mortels,
Combien vous êtes belle.

La fête continuoit, & le Prince Ariſton avoit du moins le plaiſir d'occuper le loiſir de la Princeſſe,

s'il ne pouvoit occuper ſon cœur. Mais il fut privé de ce plaiſir par un ſpectacle ſurprenant qui parut de loin ſur la Mer, & qui attira la curioſité & l'attention de Raviſſante, & de toute ſa Cour; ce que l'on voïoit s'approcha, & l'on diſtingua que c'étoit un Berceau formé de Mirthes & de Lauriers mêlez enſemble, fermé de tous côtez, & qu'un nombre infini de poiſſons aîlez pouſſoient avec beaucoup de rapidité. Ce ſpectacle fut d'autant plus nouveau pour Raviſſante, qu'elle n'avoit jamais rien vû de la couleur de ce Berceau. La Fée aïant prévû que cette couleur devoit cauſer quelque malheur au Prince ſon neveu, l'avoit abſolument bannie de ſon Isle. La Princeſſe deſiroit avec une impatience qui parut un mauvais préſage à Ariſton pour ſon amour, que ce qu'elle voïoit s'approchât davantage; elle n'eut pas long-tems à le ſouhaiter, car les poiſſons aîlez pouſſerent le Berceau en peu de momens juſqu'au pied du rocher où ils s'arrêterent, & redoublerent l'attention de la jeune Princeſſe & de toute ſa Cour.

Le Berceau s'ouvrit, & il ſortit un jeune homme d'une beauté merveilleuſe, qui paroiſſoit ſeize ou dix-ſept ans. Il n'étoit habillé que de quelques branches de Myrthes entrelaſſées avec une écharpe de roſes de differentes couleurs. Ce bel inconnu éprouva un étonnement pareil à celui qu'il cauſoit; la beauté de Raviſſante ne lui laiſſa pas la liberté de s'amuſer à regarder le reſte du ſpectacle, dont l'éclat l'avoit attiré d'aſſez loin juſques à ce rocher, il s'approcha de la Princeſſe avec une grace qu'elle n'avoit jamais vûë qu'en elle-même: Je ſuis ſi ſurpris, lui dit-il, de ce que je trouve ſur ces bords, que j'ai perdu même la liberté de pouvoir exprimer mon étonnement; eſt-il poſſible, continua-t-il, qu'une Déeſſe comme vous n'ait pas des Temples par tout l'Univers? Par quels charmes? par quels pro-

prodiges ?tes-vous encore inconnuë aux mortels? Je ne ſuis point une Déeſſe, dit Raviſſante en rougiſſant, je ſuis une Princeſſe infortunée, éloignée des Etats du Roi ſon pere, pour éviter je ne ſçai quel malheur que l'on aſſure qui m'a été prédit dès l'inſtant de ma naiſſance. Vous me paroiſſez bien plus rédoutable, reprit le bel inconnu, que ces Aſtres qui pourroient avoir attaché quelque fatale influence ſûr vos beaux jours; & de quel malheur ne doit pas triompher une beauté ſi parfaite? je ſens qu'elle peut tout vaincre, ajoûta-t-il en ſoûpirant, puiſqu'elle a vaincu en un moment un cœur que je m'étois flaté de conſerver toûjours inſenſible: mais, Madame, continua-t-il, ſans lui donner le tems de répondre, il faut malgré moi que je m'éloigne de ces lieux charmans où je vous vois, & où je viens de perdre mon repos, j'y reviendrai bien-tôt ſi l Amour m'eſt favorable; après ces mots il rentra dans le Berceau, & en peu de tems on le perdit de vûë.

Cependant le Prince Ariſton demeura ſi interdit & ſi affligé de cette avanture, qu'il n eut pas d'abord la force de parler; il lui arrivoit un Rival par un événement auſſi ſurprenant qu'imprévû: ce Rival ne lui avoit paru que trop aimable, & il lui ſembloit qu'il avoit remarqué dans les beaux yeux de la Princeſſe, pendant que l'inconnu lui parloit, une langueur qu'il y avoit toujours deſirée, & que juſqu'alors il n y avoit jamais vûë. Tranſporté d'un deſeſpoir qu il n'oſoit faire éclater, il ramena Raviſſante au Palais, où elle paſſa une partie de la nuit occupée de ſon agréable avanture, dont elle ſe fit redire autant de fois les circonſtances par les Nymphes de ſa Cour, que ſi elle n'y eût pas été preſente elle-même. Pour le Prince Ariſton il alla conſulter le ſçavoir de la Fée pour chercher à oppoſer quelque ſecret à la violente douleur dont il étoit tourmenté; mais elle

n'en

n'en avoit point contre le jalousie, & l'on dit même que depuis on n'en a pas encore trouvé. Le Prince & la Fée redoublérent alors leurs enchantemens, pour défendre l'entrée du Rocher à cet Inconu si redoutable, qu'ils prenoient pour un Enchanteur: ils entourérent l'Isle de Monstres affreux, qui occupérent un grand espace sur la Mer, & qui animez de leur propre fureur, & de la force des charmes, sembloient assurer Ariston & la Fée, qu'il seroit impossible de leur ôter cette belle Princesse qu'ils vouloient garder avec tant de soin. Ravissante sentit plus vivement le pouvoir des charmes du bel Inconnu, par la douleur que lui firent éprouver les obstacles que l'on avoit mis à son retour dans l'Isle, elle resolut du moins de s'en venger sur le Prince Ariston; elle commença de le haïr, & ce n'étoit que trop bien assurer sa vengeance Ariston ne pouvoit se consoler d'avoir attiré la haine de Ravissante par une passion qui lui paroissoit devoir produire un effet tout contraire. La Princesse se plaignoit en secret de l'oubli de l'inconnu, il lui sembloit que l'amour devoit déja lui avoir fait tenir la promesse qu'il lui avoit faite de revenir, & quelquefois aussi elle cessoit de desirer son retour par le souvenir des périls, par lesquels la Fée & Ariston avoient defendu l'approche de l'Isle. Un jour qu'elle étoit occupée de ce diverses réflexions, & qu'elle se promenoit seule sur le bord de la Mer, car Ariston n'osoit plus la suivre comme il faisoit auparavant, & la Princesse refusoit même de voir les fêtes dont on avoit accoûtumé de la divertir: elle arrivoit dans ce même endroit que l'avanture de l'inconnu lui rendoit si reconnoissable, quand elle vit un Arbre sur la Mer d'une beauté extraordinaire qui voguoit vers le Rocher; cette couleur qui étoit celle du Berceau de myrthe de l'Inconnu, lui donna d'abord de la joie; l'Arbre s'approcha du Rocher, & les Monstres voulurent lui défendre le pas-

paſſage: mais un petit vent agita les feüilles de l'Arbre, & en aïant diſperſé quelques unes contre les Monſtres, ils céderent à des armes ſi legeres & ſi peu dangereuſes. Ils ſe rangérent même en cercle avec une eſpece de reſpect autour de l'arbre qui approcha du rocher ſans rencontrer d'autres obſtacles, & s'ouvrit: & l'inconnu parut dedans aſſis ſur un petit Trône de verdure, il ſe leva avec precipitation à la vûë de Raviſſante, & lui parla avec tant d'eſprit & tant d'amour qu'après qu'elle lui eut appris en peu de mots quelle étoit ſa fortune, elle ne lui pût cacher qu'elle étoit touchée de ſon retour, & même de ſa tendreſſe; mais, lui dit-elle, eſt-il juſte que vous ſçachiez les ſentimens que vous m'inſpirez avant que je ſçache ſeulement le nom de celui qui les a fait naître? Je n'ai point eu le deſſein de vous cacher ma naiſſance, répondit le charmant Inconnu, mais auprès de vous on ne peut parler que de vous-même, cependant puiſque vous le voulez je vais vous obéïr, en vous apprenant que je m'appelle le Prince des Feüilles, je ſuis un fils du Printemps, & d'une Nimphe de la Mer parente d'Amphitrite, c'eſt ce qui me fait étendre mon pouvoir juſques ſur les eaux, mon Empire eſt dans tous les lieux de la terre qui reconnoiſſent le Printemps, mais j'habite preſque toûjours dans une Isle fortunée où ne régne jamais que l'aimable Saiſon que mon pere a accoûtumé de donner. L'air y eſt toûjours pur, les champs y ſont toûjours fleuris, le Soleil ne lui fait point ſentir ſes ardeurs, il ne l'approche que pour l'éclairer, la nuit en eſt bannie, & c'eſt ce qui le fait appeller l'Isle du Jour, elle eſt habitée par un Peuple auſſi galand que le Climat eſt agréable, c'eſt en ces lieux où je vous offre un Empire doux & tranquille, & où vous régnerez encore plus ſouverainemant ſur mon cœur que ſur tout le reſte; mais il faudroit belle Princeſſe, continua-t-il conſentir à vous laiſſer enlever de

ce rocher où l'on vous retient dans un veritable eſclavage, quelques honneur que l'on vous y rende pour le déguiſer. Raviſſante ne pût ſe reſoudre à ſuivre le Prince des Feüilles dans ſon Empire, malgré la crainte quelle avoit du pouvoir de la Fée & les Conſeils de ſon amour, elle ſa flatoit que ſa conſtance à refuſer les vœux d'Ariſton, le reſoudroit peut-étre à ceſſer de l'aimer, & que la Fée la rendroit au Roi ſon pere, dont le Prince des Feüilles pourroit l'obtenir. Mais je voudrois du moins, lui dit-elle, pouvoir vous mander ce qui ſe paſſera dans cette Isle, & je ne ſçai comment ce que je veux, pourra devenir poſſible: car tout m'eſt ſuſpect icy. Je vais donc, dit le Prince des Feüilles, vous laiſſer des Sujets d'un Prince de mes amis, qui demeureront toûjours auprés de vous, & par qui vous pourrez me donner ſouvent de vos nouvelles, ſouvenez-vous ſeulement, belle Princeſſe, de l'impatience avec laquelle je les attens: aprés ces mots il s'approcha de l'Arbre qui l'avoit apporté, & en ayant touché quelques feüilles il en ſortit deux Papillons, l'un couleur de feu & blanc, & l'autre jaune & gris-de lin, les plus jolis du monde. Raviſſante les regardoit, quand le Prince des Feüilles lui dit en ſouriant: Je vois bien que vous étes ſurpriſe de la figure des confidens que je vous donne, mais les Papillons ne ſont pas ſeulement ce qu'ils vous paroiſſent, c'eſt un myſtére que vous apprendront ceux que je vous laiſſe, quand vous leur permettrez de vous entretenir; aprés ces paroles, Raviſſante remarqua de loin quelques-unes des Nymphes qui venoient la chercher dans ſa ſolitude, elle pria le Prince des Feüilles de ſe rembarquer, il lui obéït malgré la peine infinie qu'il avoit à la quitter; mais il ne pût partir aſſez tôt pour n'étre point vû, on averit la Fée & Ariſton de ſon retour dans l'Isle, & dés ce moment même pour ôter à la belle Raviſſante les moïens, & même l'eſperance de

le

le revoir, ils éleverent ſur le haut du rocher une tour de la même pierre: & pour être abſolument en ſeureté, comme l'avanture des Monſtres vivans les avoient ſurpris, ils rendirent la Tour & le Rocher inviſibles pour tous ceux qui la viendroient chercher, ne voulant plus ſe fier à des enchantemens ordinaires. Raviſſante ſe deſeſperoit d'une priſon ſi cruelle & ſi difficile à rompre, le Prince Ariſton ne lui avoit point caché qu'il l'avoit renduë inviſible; il avoit même tâché de lui faire paſſer ce ſoin pour une marque aſſeurée de ſa tendreſſe; mais Raviſſante doubloit tous les jours ſa haine & ſon mépris pour lui, & il n'oſoit preſque plus paroître devant elle. Cependant les Papillons ne l'avoient point quittée, & elle les regardoit ſouvent avec plaiſir, parce qu'ils venoient du Prince des Feüilles; Un jour qu'elle étoit encore plus triſte qu'à l'ordinaire; rêvant ſur une terraſſe qui étoit au plus haut de la Tour, le Papillon couleur de feu vola ſur un des vaſes remplis de fleurs qui ornoient la baluſtrade; pourquoi, dit-il tout d'un coup à la Princeſſe, ne m'envoïez-vous pas avertir le Prince des Feüilles, il viendroit infailliblement à vôtre ſecours? Raviſſante fut d'abord ſi étonnée d'entendre parler le Papillon, quoi que ſon Amant l'eut préparée à cette nouveauté, qu'elle fut quelques momens ſans lui rien dire, cependant le nom du Prince des Feüilles lui aidant à diſſiper ſon étonnement: J'ai été ſi ſurpriſe, dit-elle au Papillon, de vous entendre parler comme nous, que j'ai été quelque tems ſans pouvoir vous répondre, je vois bien que vous pouvez aller avertir le Prince de Feüilles de mon malheur: mais que fera-t-il, que s'en affliger inutilement? Il ne pourra me trouver dans un lieu que la cruauté de mes ennemis a pris ſoin de rendre inviſible; il l'eſt moins que vous ne penſez, repondit le Papillon jaune en volant auprès de la Princeſſe pour ſe mettre dans la converſation; j'ai ob-

obſervé tantôt vôtre priſon, j'ai volé, & j'ai même nâgé à l'entour; elle diſparoît quand on eſt ſur les eaux, mais elle ceſſe d'être inviſible dès que l'on eſt élevé dans les airs. Sans doute que la Fée n'a pas crû ce chemin aſſez facile pour devoir ſonger à la défendre contre celui de la Mer; c'eſt un avis que j'allois vous donner, continua le Papillon, quand mon frere a rompu le ſilence que nous avons gardé juſques ici; une ſi agréable nouvelle aïant rendu quelque eſperance à la Princeſſe, eſt-il poſſible, lui dit elle, qu'Ariſton ait negligé quelque précaution pour ſatisfaire ſa cruauté & ſon amour? Sans doute, ſon pouvoir & celui de la Fée qui peut tout ſur la Mer & ſur la terre ne s'étend pas juſques dans les airs, c'étoit préciſément la raiſon qui avoit empêché le Prince & la Fée de rendre la Tour & le Rocher inviſibles du côté du Ciel; mais, ajoûte Raviſſante, après quelque moment de réflexion, le Prince des Feüilles pourra-t-il quelque choſe dans les airs? Non, Madame, reprit le Papillon couleur de feu, il n'y peut rien, & vôtre priſon ſera inviſible pour lui, quoi qu'il ſoit un demi-Dieu, comme elle le ſeroit pour un homme; mais .... Ce Prince ſera donc auſſi malheureux que moi, interrompit la triſte Raviſſante, en verſant des larmes qui augmentérent ſa beauté, & qui attendrirent extrêmement les deux Papillons, & je ſens que je ſerai encore plus infortunée par les malheurs du Prince des Feüilles que par les miens: Que dois-je donc faire, continua-t-elle en ſoûpirant? me faire partir tout à l'heure, repartit bruſquement le Papillon couleur de feu, j'irai avertir le Prince des Feüilles de vos infortunes, & il viendra vous ſecourir; quoi que ſon pouvoir ne s'étende pas dans les airs, il a un Prince de ſes amis qui y peut tout, & dont il peut diſpoſer comme de lui même; c'eſt de quoi mon frere qui demeure auprès de vous, pourra vous informer pendant mon voïage: Adieu,

belle

belle Princeſſe, continua le Papillon en s'envolant par deſſus la baluſtrade, ceſſez de vous inquiéter, & comptez ſur ma diligence; je vai voler avec autant de repidité que vous ſouhaitez; après ces paroles le Papillon ſe perdit dans les airs, & la Princeſſe ſentit alors cette joie ſi vive & ſi charmante que donne l'eſpoir de voir bien-tôt ce que l'on aime. Elle retourua dans ſa chambre; & le Papillon jaune la ſuivit; elle ſentit une extrême impatience de ſçavoir de quel Prince ſon Amant devoit eſpérer un ſecours ſi neceſſaire à leur bonheur, pour ne plus ignorer, elle pria le Papillon jaune de lui apprendre tout ce qui pouvoit contribuer à augmenter & à flater ſon eſpérance: elle le fit mettre ſur une petite Corbeille de fleurs qu'elle apporta ſur une table auprès d'elle, & le Papillon qui ſe faiſoit un honneur de lui plaire, commença ainſi ſon recit.

Auprès de l'Isle du Jour où régne le Prince des Feüilles, il y en a une autre plus petite, mais auſſi agréable; la terre y eſt toûjours converte de fleurs, & l'on aſſure que c'eſt une grace que Flore a fait à nôtre terre, pour immortaliſer la mémoire des jours heureux où elle y venoit trouver Zephir; car l'on tient que c'étoit dans nôtre Isle qu'ils ſe voïoient, quand leur amour étoit encore ſecrette & nouvelle: elle s'appelle l'Isle des papillons; les habitans n'en ſont pas de la figure que vous me voïez, ce ſont de petits hommes ailez, fort jolis, fort galans, trés-amoureux, & ſi volages, qu'à peine aiment-ils un jour la méme choſe. Pendant que le ſiécle d'or régnoit encore ſur la terre, l'Amour qui ſe flatoit alors que tous les cœurs ſeroient toûjours tendres & fidéles, craignoit que par la facilité que nous avions de voler par tout le monde, nous n'allaſſions apprendre aux mortels l'agréable ſcience de changer en aimant, que ce Dieu appelloit une erreur capable de détruire pour jamais le bonheur de ſon Empire.

Pour nous interdire tout commerce avec le reſte de l'Univers, il vint dans nôtre Isle, il en toucha la terre avec une de ſes fléches, & s'élevant enſuite ſur un nuage brillant qui l'avoit apporté : Si vous voulez, dit-il aux habitans de l'Iſle, aller encore comme des Dieux par les airs, je viens d'aſſurer ma vengeance, vous ne pourrez plus par vôtre commerce dangereux troubler la félicité de nom Empire : après ces mots il diſparut, les menaces de l'Amour n'ôtérent point aux Papillons le deſir de changer, ni même celui de voler dans les airs, pour avoir du moins le plaiſir de quitter quelquefois la terre; quelques-uns d'entre'eux s'élevérent en l'air, & trouvérent qu'ils y avoient la même facilité qu'avant le tems où l'Amour le leur étoit venu défendre; mais dès qu'ils furent ſortis des limites de nôtre Isle, ils furent changez en de petits animaux tels que vous me voïez, tous de differente couleur; l'Amour vengeur aïant voulu marquer par cette diverſité combien ils étoient portez à l'inconſtance. Surpris de leur métamorphoſe, ils revinrent dans nôtre Isle, & dès qu'ils en eurent touché la terre, ils reprirent leur premiére forme. Depuis ce tems fatal, cette vengeance de l'Amour a toûjours continué parmi nous! quand nous quittons nôtre terre, il ne nous reſte plus rien des hommes que l'eſprit & la liberté de parler comme eux; mais nous ne nous en ſommes jamais ſervi hors de nôtre Isle, pour ne pas rendre cette vengeance célébre en la publiant nous-mêmes dans tout l'Univers; & pour ne pas épouventer ceux qui, comme nous, ont du penchant à l'inconſtance, mais nous avons le plaiſir de voir en voïageant par le monde, que le deſtin nous a vangé de l'Amour, ſans que nous nous en ſoïons mêlez: l'inconſtance régne avec autant de pouvoir que lui dans toute l'étenduë de ſon Empire. Quelques ſiécles après que ce changement fut arrivé dans l'Empire des Papillons, le Soleil qui ſemble prendre plaiſir

à y faire naître des fleurs, s'applaudit si bien de son propre ouvrage, qu'il y devint amoureux d'une Rose qui étoit d'une beauté extraordinaire. Il en fut tendrement aimé, & elle lui sacrifia tous les soins que les Zephirs prenoient pour elle, au bout de quelque tems la Rose devint d'une forme un peu differente des autres, le Soleil en fit naître aussi-tôt de semblables à elle, pour qu'elle fût plus facilement confonduë dans cette quantité de fleurs, qui parurent alors une nouvelle plante; c'est ce que l'on a appellé depuis la Rose à cent feüilles: enfin du Soleil & de cette Fleur nâquit un demi-Dieu que le Soleil destina à régner toûjours dans nôtre Isle. Jusques-là nous n'avions point eu de Souverain: mais le fils d'un Dieu qui favorisoit si constamment nôtre terre, fut reçu pour Roi avec une joie extrême, on l'appella le Prince des Papillons. C'est ce Prince, belle Princesse, qui pourra vous secourir par le chemin des airs, & que l'avanture que je vais vous apprendre, a rendu pour toûjours si parfaitement ami du Prince des Feüilles.

Dans un Païs éloigné de celui des Papillons, il régne une Fée qui fait sa demeure dans une Caverne fort obscure, on la nomme la Fée de la Grotte, elle est d'une grandeur extraordinaire, son visage est mêlé de vert, d'aurore & de bleu: sa figure la rend presque aussi redoutable que son pouvoir, & elle est si redoutée des mortels qu'il n'en est point d'assez téméraire pour oser approcher du païs qu'elle habite. Un jour le Prince des Papillons voïageant pour se divertir aux environs de son Empire, apperçût la Fée, & surpris de cette rencontre, il la suivit long-temps pour voir ce que deviendroit un monstre si épouventable. Elle ne remarqua point qu'elle étoit observée, car le Prince, quoi que Fils du Soleil, n'a pû obtenir du Destin la liberté de voïager sous une autre forme que celle que nous pre-

nons tous en ſortant de nôtre Roïaume, parce qu'il étoit né dans nôtre Iſle depuis le temps où l'Amour nous avoit fait ſentir ſa vengeance. Cependant il n'étoit point inconſtant comme le ſont tous ſes Sujets, & l'Amour pour lui faire du moins une petite grace, avoit permis que quand il changeroit de figure, il ne ſeroit que d'une couleur, & que cette couleur ſeroit celle qui ſignifie la fidelité. Sous cette forme, il ſuivit la Fée tant qu'il voulut, il la vit entrer dans ſa ſombre demeure, preſſé d'un mouvement de curioſité, il y vola après elle, mais quel ſpectacle l'attendoit au fond de cette Caverne! Il y vit une jeune perſonne plus belle & plus brillante que le jour, qui étoit couchée ſur un lit de gazon & qui paroiſſoit d'une triſteſſe extrême. De tems en tems elle eſſuïoit des larmes qui tomboient de ſes beaux yeux; ſon abattement, & la langueur où elle étoit ne ſervoient qu'à la faire paroître plus aimable. Le Prince des Papillons demeura ſi touché de cette vûë, qu'il penſa mille fois oublier la figure qu'il avoit alors pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il étoit éperduëment amoureux, & qu'il brûloit de le dire: il fut retiré d'une ſi douce rêverie, par la voix effraïante de la Fée, qui parloit à cette perſonne, avec une dureté épouventable, il en reſſentit de la douleur & de la colere, & il étoit au deſeſpoir de n'oſer exprimer ni l'un ni l'autre. La Fée qui par une inquiétude naturelle ne pouvoit demeurer long-tems dans un même lieu, ſortit bien-tôt de ſa Caverne; alors le Prince s'approcha de la jeune Perſonne dont il étoit ſi charmé, il vola autour d'elle, & voulant joüir de la ſeule liberté que ſa figure lui permettoit, il ſe repoſa ſur ſes cheveux qui étoient du plus beau blond du monde, & enſuite ſur ſon viſage. Il mouroit d'envie de lui dire combien il étoit touché de ſa beauté, & de ſa douleur, mais quel moïen de lui faire croire qu'il étoit Fils du Soleil ſans pouvoir paroître devant elle ſous ſa propre forme? &

com-

comment lui apprendre la vengeance de l'Amour, & l'inconſtance ſi naturelle aux habitans de ſon Iſle, en voulant lui perſuader qu'il ne ceſſeroit jamais de l'aimer? Il demeura pluſieurs jours dans la Caverne ou dans la Forêt, dont elle étoit environnée, il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter cette beauté qu'il adoroit, & quoi qu'il n'osât lui parler, il la voïoit, & c'étoit aſſez pour lui faire préférer cet affreux ſéjour aux agréables lieux où il avoit le plaiſir de régner, & celui d'être le plus beau Prince du monde.

Pendant ce tems où il ne quittoit point cette jeune perſonne, il vît toûjours la Fée la traiter avec une inhumanité incroiable, & il aprit par leurs diſcours, que cette belle infortunée étoit la Princeſſe des Linottes; que la Fée qui étoit de ſes parens, l'avoit enlevée dès ſa plus tendre jeuneſſe pour uſurper plus facilement ſon Roïaume, qui étoit une petite Iſle ſituée aſſez près de celle des Papillons; ce Prince y avoit été bien des fois, & il y avoit entendu dire que la Princeſſe y avoit été enlevée, & qu'on n'avoit jamais pû ſçavoir ce qu'elle étoit devenuë. Ce Païs s'appelle l'Iſle des Linottes, à cauſe de la grande quantité qui s'y trouve de cette eſpece de petits oiſeaux qui portent ce nom. Le Prince des Papillons plaignit le malheur de cette aimable Princeſſe; & pour ſonger enfin à la délivrer s'il étoit poſſible, il réſolut de s'en éloigner: il vola dans l'Iſle du Jour ſans ſe repoſer un moment, il y trouva le Prince des Feüilles, avec qui il étoit lié dès long-temps d'une amitié fort tendre, & qui venoit paſſer une partie de l'année dans l'Iſle des Papillons. Il conta ſon avanture à ce Prince, & après avoir examiné tous les moïens dont ils ſe pourroient ſervir pour remettre cette jeune Princeſſe en liberté; le Prince des Feüilles réſolut d'aller lui-même dans la Forêt de la Fée, pour apprendre à la Princeſſe des Linottes

le violent amour que le Prince des Papillons avoit pour elle, & les raisons, qui empêcheroient toûjours ce malheureux Prince de paroître devant elle sous sa véritable figure, si elle ne consentoit à se laisser enlever dans l'Isle des Papillons; mais le Prince des Feüilles paroissoit un confident trop redoutable à son ami, qui craignit avec raison que la Princesse ne fut plus touchée des charmes d'un Prince si parfait, que du recit de l'amour d'un autre Prince dont elle n'avoit jamais entendu parler; il se plaignit de la cruauté de son destin, il chercha quelqu'autre moïen de déclarer son amour à la Princesse, mais ce fut inutilement: tout autre qu'un demi-Dieu ne pouvoit approcher de la demeure de la Fée, sans ressentir sur le champ les funestes effets de sa vengeance. Il s'embarqua donc avec le Prince des Feüilles, agité d'une jalouse crainte, il lui sembloit que ce Prince ne pourroit conserver un seul moment à la vûë de cette belle Princesse, l'insensibilité dont il avoit toûjours fait gloire. L'Amour touché de l'état funeste où il l'avoit réduit, voulut du moins le rassurer contre cette juste crainte, & triompher en même temps de l'insensible cœur du Prince des Feüilles: c'étoit par vous, belle Princesse, continua le Papillon, que ce Dieu en attendoit la victoire, & vous seule étiez digne de l'obtenir; ce fut ce même jour de l'embarquement des deux Princes, qu'ils virent de loin sur un rocher une illumination si brillante que le Prince des Feüilles poussé par sa destinée, plûtôt que par sa curiosité, ordonna aux poissons ailez qui conduisoient le berceau de Mirthe dans lequel il étoit, de s'approcher du lieu d'où partoit une si vive lumiére. Vous sçavez le reste de cette avanture, le Prince des Feüilles vous trouva dans la Forêt des Hiacinthes, & laissa à vos pieds une liberté qui lui étoit si chere, & que jusques à cet instant il avoit toûjours conservée Presse par l'impatience du Prince des Papillons qui n'avoit

souf-

souffert qu'à regret qu'il s'arrêtât sur ce rivage, il s'arracha avec une peine infinie d'un lieu où son cœur & ses desirs auroient voulu l'arrêter pour toûjours: ils continuérent leur voïage, & le Prince des Papillons fut si satisfait de voir le Prince des Feüilles véritablement amoureux, & si éloigné de devenir son Rival qu'il ne douta point que ce ne fût un presage assez heureux pour devoir se promettre un bonheur parfait dans tout le reste de son entreprise. Ils arrivérent dans la Forêt de la Fée de la Grotte, ils entrérent dans sa triste demeure, & l'Amour qui avoit résolu de les favoriser, leur fit trouver la belle Princesse des Linottes seule & endormie: il n'y avoit point de temps à perdre, le Prince des Feüilles l'emporta dans le berceau de verdure, où le Prince des Papillons le suivit; la Fée revint dans ce moment, elle fit des cris horribles à la vûë de cet enlévement, elle crût pouvoir l'empêcher par son art, & se vanger de celui qui venoit d'emmener la Princesse des Linottes, mais ses enchantemens furent inutils contre le Prince des Feüilles qui s'éloigna en peu de temps de ce triste rivage. Cependant la jeune Princesse se réveilla, & elle fut également surprise du lieu où elle se trouvoit, & de la presence du Prince des Feüilles, mais ce fut un étonnement agréable, qui augmenta par les discours de ce Prince, qui lui apprit les effets de sa beauté, qu'elle étoit délivrée de la tyrannie de la Fée, & qu'elle pouvoit dorénavant régner dans son Empire, & dans un Roïaume encore plus beau que le sien. Le Prince des Papillons lui parla de son amour avec tant de vivacité & de tendresse que la Princesse sentit une curiosité infinie de le voir sous sa véritable figure, dont elle a avoüé depuis qu'elle se fit dès ce moment la plus belle idée du monde. Ils continuérent de voguer, & en peu de jours ils arrivérent dans l'Isle des Papillons, dont le Prince se hâta de toucher la terre pour paroître enfin aux yeux de la Princesse,

tel qu'il étoit. Sa vûë ne démentit point l'aimable idée qu'elle s'en étoit faite, il fut assez heureux pour plaire, & il en aima encore plus tendrement. La Princesse des Linottes envoïa dans son Isle apprendre à ses Sujets quelle avoit été son anvanture; ils vinrent la trouver en foule, & ce fut en leur présence qu'elle accepta le cœur & l'Empire de l'heureux Prince des Papillons Cependant le Prince des Feüilles l'avoit quittée dès le moment qu'il l'eut conduite dans son Isle pour rétourner près de vous, belle Princesse, où son impatience & ardent amour le pressoient sans cesse de se rendre. Raviſſante écoutoit le Papillon avec une attention extrême, quand elle vit entrer dans sa chambre le Prince Ariſton avec une fureur sur le visage dont elle craignoit les effets; le destin me menace, s'écria-t-il en entrant, & puis qu'il me promet un grand malheur, c'est sans doute celui de vous perdre, il n'en est plus d'autre où mon cœur puisse se trouver assez sensible pour meriter de m'être prédit: Voïez, Madame, continua-t-il, en s'adressant à Raviſſante, voïez de quelle couleur deviennent les murs de cette Tour, c'est un signe assuré pour moi d'une prochaine infortune. Comme les malheurs d'Ariſton étoient un bonheur pour Raviſſante, elle regarda ce que le Prince lui faisoit remarquer, & elle s'apperçût qu'effectivement cette pierre bleuë perdoit sa premiére couleur, & qu'elle commençoit à devenir verte; elle en eut de la joie, parce qu'elle ne douta pas que ce ne fût un présage assuré de l'arrivée du Prince des Feüilles. Cette joie que le malheureux Ariſton remarqua dans ses yeux redoubla son desespoir. Que ne dit-il point à Raviſſante, & devenu sincére par l'excés de sa douleur, il lui apprit qu'il l'aimoit assez pour ne point cesser de l'adorer, quoi qu'il fût assuré d'être malheureux toute sa vie. Je ne sçaurois douter de mon infortune, dit-il à la Princesse, les destins m'ont promis comme

me à vous que je ſerois toûjours miſerable, ſi je n'étois toujours fidele à la premiére impreſſion que l'amour feroit dans mon cœur, & quel moïen d'accomplir cet ordre cruel? quand on vous voit aprés avoir déja été ſenſible, on oublie tout juſques aux ſoins de ſon bonheur, pour ne penſer qu'à vous aimer, & pour ne chercher qu'à vous plaire. Une jeune Princeſſe de la Cour du Roi mon pere m'avoit paru digne de mes vœux, je croïois ne ſonger qu'à retourner auprés d'elle quand j'aurois paſſé ici quelque tems: mais un moment de vôtre vûë renverſa tous mes projets, ma raiſon & mon cœur furent également d'accord dans mon changement, & je ne crus rien d'impoſſible au tendre amour que vous m'aviez inſpiré: je me flatai même qu'il pourroit changer les deſtinées, mais vos rigueurs toûjours conſtantes m'ont apris que je m'étois trompé, & qu'il ne me reſte plus d'autre eſpérance que celle de mourir bien-tôt pour vous. Le Prince Ariſton finiſſoit ces paroles, qui le faiſoient paroître à Raviſſante digne au moins de quelque pitié, quand ils virent en l'air un trône de feüillages, ſoûtenu par un nombre infini de Papillons: un d'entr'eux qui étoit tout bleu, & que cette couleur fit reconnoître à Raviſſante pour le fils du Soleil, vola auprés d'elle, & lui dit: Venez belle Princeſſe, c'eſt aujourd'hui que vous allez reprendre vôtre liberté, & rendre heureux le plus aimable Prince du monde. Les Papillons poſerent le trône juſques auprés de Raviſſante; elle s'y aſſit, & ils l'enlevérent. Ariſton deſeſpéré d'avoir perdu la Princeſſe, ne conſulta plus que l'excès de ſa douleur, & ſe précipita dans la Mer; la Fée abandonna auſſi-tôt ce Rocher, que cette mort venoit de lui rendre ſi funeſte, & pour marquer ſa fureur, elle le briſa avec la Tour par un coup de tonnerre en un nombre infini de morceaux, qui furent tranſportez par les flots & par les vents en divers endroits de la Mer; c'eſt de cette eſpéce de pierre que l'on

a fait depuis des bagues que l'on a nommées Turquoiſes; celles qui ſont encore appellées de vieille roche ſont faites des reſtes de ce Rocher diſperſé, & les autres ſont ſeulement des pierres qui leur reſſemblent; le ſouvenir du malheur prédit au Prince Ariſton par le changement de couleur qui arriva aux murs de la Tour a paſſé juſques à nous; on dit encore que ces bagues deviennent vertes, quand il doit arriver quelque malheur à ceux qui les portent, & l'on aſſure même que c'eſt d'ordinaire les malheurs qui regardent l'amour qu'elles ont accoûtumé de prédire. Pendant que la Fée exprimoit ſa douleur par la deſtruction de ſon Iſle, le Prince des Papillons ſatisfait d'avoir rendu au Prince des Feüilles un ſervice ſemblable à celui qu'il avoit reçû de lui, conduiſit en volant la belle Raviſſante juſques dans un Vaiſſeau de joncs ornez de guirlandes de fleurs où le Prince des Feüilles l'attendoit avec toute l'impatience qu'un violent amour peut cauſer. L'on ne ſçauroit exprimer le plaiſir qu'il reſſentit en voïant arriver la Princeſſe; jamais la joie & l'amour ne parurent plus vivement que dans le cœur & dans les diſcours de ce Prince; il fit voguer en diligence vers l'Iſle du Jour, le Prince des Papillons s'envola pour rejoindre plûtôt l'aimable Princeſſe des Linottes; Raviſſante envoïa deux Papillons au Roi ſon pere, pour lui apprendre quelle avoit été ſa fortune; le bon Roi en loüa les deſtinées, & ſe rendit en peu de tems dans l'Iſle du Jour, où le Prince des Feüilles & la belle Raviſſante régnérent avec toute la felicité imaginable, & furent toûjours heureux, parce qu'ils ne ceſſerent jamais d'être amoureux & fidéles.

Qu'on doit porter d'envie au ſort de Raviſſante,
Par une ardeur vive & conſtante

L'Amour



L' Amour lui prodigua ſes tréſors précieux,
Pour en pouvoir joüir comme elle,
Helas! que l' on ſeroit heureux,
S' il ſuffiſoit d' être fidelle.

LE BONHEUR DES MOINEAUX.

CONTE.

Que c' eſt un deſtin rigoureux
De n' avoir point de biens durables!
Tous les plaiſirs ſont courts, autant qu' ils ſont aimables.
De deux Amans Amour combloit les vœux,
Ils goûtoient les douceurs d' un ſi charmant myſtere
Dans leurs jeuneſſe, ils étoient amoureux:
Ils faiſoient tous leurs ſoins de chercher à ſe plaire,
Hé! que faut il de plus pour être heureux?
On voioit à l' envi croître de ſi beaux feux;
Mais, helas! par malheur pour eux,
La jeune Iris avoit encor ſa mere,
Qui pour mieux l' arracher à l' objet de ſes vœux,
Lui fit d' un prompt départ une loi néceſſaire,
Tout ce que peut l' Amour au deſeſpoir
Dans ces tendres Amans vivement ſe fit voir.

Iris

Iris partit ; mais comment peut-on faire
Pour soûtenir de tels malheurs ?
Elle alloit chaque jour dans un Bois solitaire,
Entretenir les pressantes douleurs
Que l'on ressent en perdant ce qu'on aime,
Il n'est point de tourment, qui coûte tant de pleurs,
Un jour après avoir redit sa peine extrême
Aux Arbres, aux Ruisseaux, aux Echos d'alentour
Elle vit deux Moineaux, cent fois plus heureux qu'elle
Qui suivoient librement les transports de l'amour :
Helas ! petits Oiseaux, dit-elle,
Fuïez, fuïez un si cruel séjour,
On troubleroit bien-tôt vos ardeurs mutuelles,
Si par malheur ma mere en étoit le témoin,
Vous êtes amoureux, passionnez, fidéles ;
Helas ! elle envoïroit un de vous deux bien loin.

L'HEUREUSE PEINE.

CONTE.

IL fut autrefois un grand Roi, qui devint éperdûment amoureux d'une belle Princesse de sa Cour ; dès qu'il l'aima, il lui parla de sa tendresse, les Rois ont d'autres privileges que les vulgaires Amans. La Princesse ne s'offensa point d'un Amour, qui pouvoit



voit la placer sur le Trône, mais elle parut toûjours aussi sage au Roi, qu'il la trouvoit charmante, il l'épousa, la nôce se fit avec une magnificence incroyable, & ce qui l'est encore bien davantage, c'est qu'il fut Epoux sans cesser d'être Amant. Le bonheur d'un si doux Hymenée ne fut troublé que par la tristesse de n'avoir point d'enfans pour succéder à leur bonheur, & à leur Roïaume. Le Roi pour pouvoir du moins jouir de la douceur de l'espérance, se résolut d'aller consulter une Fée, qu'il croïoit fort de ses amies; elle s'appelloit Formidable, mais elle ne l'avoit pas toûjours été pour le Roi, on dit même que l'on trouvoit encore dans de vieux Recueils de ce Païs-là des vau- de-villes qui disoient beaucoup de ses nouvelles, tant les Poëtes ont été téméraires de tout temps, car la Fée étoit fort respectée, & paroissoit si farouche, qu'il n'étoit presque pas possible de s'imaginer qu'elle eût ressenti le pouvoir de l'amour; mais où sont les cœurs qui lui échapent? Le Roi qui avoit toûjours été Galand, & qui avoit beaucoup d'esprit, n'ignoroit pas que les apparences sont souvent trompeuses. Il trouva Formidable dans un Bois où il étoit allé à la Chasse; elle parut à ses yeux sous une figure si gracieuse, & avec un air si charmant, que le Roi ne douta pas un moment qu'elle ne voulut plaire. Rarement on fait briller tant de charmes sans intention. Le Roi l'aima. La Fée trouva plus de plaisir à être aimée qu'à inspirer toûjours de la terreur; cette tendresse dura quelques années, mais un jour qu'elle comptoit sur le cœur de son Amant, comme sur un bien qui ne pouvoit cesser d'être à elle, elle se laissa voir au Roi sous sa véritable figure. Elle n'étoit plus jeune; elle n'avoit guéres de beauté; elle se repentit par le trouble qu'elle rémarqua sur le visage du Roi, d'avoir eu trop de confiance en elle-même, & elle reconnut peu après que les sentimens du cœur, quelques tendres qu'ils puissent être, ne peuvent toucher,

& ne

& ne ſçauroient rendre l'amour heureux, s'ils ne ſont ſoûtenus par une figure aimable. Le Roi fut honteux de n'avoir été amoureux que d'une belle idée. Il ceſſa d'aimer la Fée, & conſerva ſeulement pour elle des égards, & de la déference. Formidable par une gloire qui lui étoit naturelle feignit ſi bien d'être contente de l'amitié du Roi, qu'elle le perſuada qu'elle étoit la meilleure de ſes amies; elle fut même à ſa nôce, comme les autres Fées du Païs qui en furent priées, pour ne pas donner à penſer par un refus éclatant, qu'elle eût lieu d'être fâchée de ce mariage.

Le Roi comptant donc ſur l'amitié de ſon ancienne Maîtreſſe, l'alla trouver dans ſa demeure: c'étoit un Palais de marbre couleur de feu au milieu d'une vaſte Forêt. L'on y arrivoit par une avenuë d'une longueur prodigieuſe, elle étoit bordée des deux côtez par cent Lions couleur de feu. Formidable n'aimoit que cette couleur, & elle avoit feé ainſi tous les animaux qui naiſſoient dans ſa Forêt; au bout de l'avenuë, on trouvoit une grande Place carrée, où une troupe de Mores vêtus de couleur de feu & or, magnifiquement armez, faiſoient une garde perpétuelle. Le Roi traverſa ſeul la Forêt, il en ſçavoit les chemins à merveille, il traverſa même l'avenuë des Lions ſans danger; car il leur jetta en entrant des renoncules que la Fée lui avoit données autrefois pour traverſer ce paſſage, ſans craindre ces redoutables Lions; dès que le Roi leur eut jetté ces belles fleurs ils devinrent doux & paiſibles. Il ſe trouva enfin à la garde des Mores, ils tournerent d'abord leurs fléches contre lui: mais le Roi leur jettant des fleurs de grenades qu'il tenoit auſſi de la Fée comme les renoncules, les Mores tirérent en l'air leurs fléches, & ſe rangérent en haye pour le laiſſer paſſer; il entra dans le Palais de Formidable, elle étoit dans un Sallon aſſiſe ſur un Trô-

ne de rubis au milieu de douze Moreſſes vêtuës de gaze, couleur de feu & or, ſon habit étoit pareil aux leurs, & ſi couvert de pierreries, qu'elle brilloit comme le Soleil, mais elle n'en étoit pas plus belle; le Roi regarda, & écouta quelques momens avant que d'entrer dans le Sallon, il y avoit auprès de la Fée quantité de Livres ſur une Table de marbre rouge; il vit qu'elle en prenoit un, & continuoit d'inſtruire les Moreſſes de ces ſecrets qui rendent les Fées ſi redoutables, mais Formidable ne leur apprenoit que ceux qui ſont contraires au repos, & au bonheur des hommes. Elle ſe gardoit bien de leur enſeigner ceux qui peuvent contribuer à leur felicité Le Roi en ſentit de la haine pour la Fée; & entrant dans le Sallon, interrompit cette fatale leçon, & ſurprit Formidable par ſon arrivée; mais ſe remettant, dans le moment même, elle renvoïa ces Moreſſes, regardant le Roi avec un air de fierté & de colére: Que venez vous chercher ici, lui dit-elle, Prince inconſtant? Pourquoi par vôtre odieuſe préſence venez-vous troubler encore le repos dont je tâche de jouir ici? Le Roi fut tout ſurpris d'un diſcours qu'il n'attendoit pas, & la Fée ouvrant un de ſes livres, je voi bien ce que vous voulez, continua-t-elle? Oüi, vous aurez une fille de cette Princeſſe, que vous m'avez préferée ſi injuſtement; mais ne croïez pas être toûjours heureux, il eſt tems que je me vange. La fille que vous devez avoir ſera autant haïe de tout le monde, que je vous ai autrefois aimé. Le Roi fit tout ce qu'il lui fut poſſible pour adoucir la colére de la Fée; mais ce fut inutilement, la haine avoit ſuccédé à l'amour, & c'étoit l'amour ſeul qui pouvoit attendrir la Fée, car la pitié & la généroſité étoient des ſentimens qu'elle ne connoiſſoit point. Elle ordonna fiérement au Roi de ſortir de ſon Palais, & ouvrant une voliére, il en ſortit un Perroquet couleur de feu. Suivez cet Oiſeau, dit-elle au Roi, & rendez graces à ma bonté, qui ne vous livre pas à

la fureur de mes Lions & de mes Gardes. L'Oiſeau vola. Le Roi le ſuivit, & par un chemin qui lui étoit inconnu, & beaucoup plus court que celui qu'il connoiſſoit, il fut conduit dans ſon Roïaume. La Reine qui le trouva à ſon retour d'une triſteſſe extrême, lui en demanda tant le ſujet, que le Roi lui aprit la cruelle prédiction de la Fée, ſans toutefois lui apprendre tout ce qui s'étoit paſſé autrefois entr'eux, pour ne pas attirer de nouveaux malheurs ſur la belle Reine. Cette jeune Princeſſe ſçavoit qu'une Fée ne peut pas empêcher abſolument ce qu'une de ſes pareilles a prédit, mais qu'elle peut adoucir les peines qui ont été ordonnées. J'irai, dit la Reine, trouver Lumineuſe, Souveraine de l'Empire heureux; c'eſt une Fée célébre qui ſe plaît à protéger les malheureux. Elle eſt ma parente, elle m'a toûjours favoriſée; & elle m'avoit même prédit la fortune où l'Amour me devoit faire parvenir. Le Roi approuva fort le voïage de la Reine, & il en eſpéra beaucoup, ſon équipage étant prêt, elle fut chercher Lumineuſe; elle portoit ce nom, parce que ſa beauté étoit ſi brillante, qu'à peine en pouvoit-on ſoûtenir l'éclat, & la grandeur de ſon ame répondoit parfaitement à ſa beauté; la Reine arriva dans une vaſte campagne, & aperçût de fort loin une grande Tour; mais quoi qu'on la vît de loin, il y avoit bien des détours pour y arriver. Elle étoit de marbre blanc, elle n'avoit point de porte, les fenêtres faites en arcades étoient de criſtal, une belle riviére, dont les ondes paroiſſoient d'argent battoit le pied de la Tour. Elle tournoit neuf fois à l'entour. La Reine avec toute ſa Cour arriva au bord de l'eau, qui commençoit là le premier cercle qu'elle faiſoit autour de la demeure de la Fée. La Reine la paſſa ſur un Pont de Pavots blancs, que le pouvoir de Lumineuſe avoit rendu auſſi ſûr & auſſi durable, que s'il eût été bâti d'airain; quoi qu'il ne fût que de fleurs, il ne laiſſoit pas d'être

redou-

redoutable; il avoit le pouvoir d'endormir pour ſept ans ceux qui le paſſoient contre la volonté de la Fée. La Reine apperçût au de là du Pont ſix jeunes hommes magnifiquement vêtus endormis ſur des lits de gazon ſous des Pavillons de feüillage. C'étoient des Princes amoureux de la Fée; & comme elle ne vouloit point entendre parler de l'Amour, elle ne leur avoit pas permis de paſſer plus loin. La Reine après avoir paſſé le Pont, ſe trouva dans le premier eſpace que la Riviére laiſſoit libre; il étoit occupé par un Labyrinthe charmant, tout de Jaſmins & de Lauriers-Roſes, il n'y en avoit que de blancs, car c'étoit la couleur qu'aimoit Lumineuſe. Après avoir admiré cette belle promenade, & en avoir démêlé facilement les détours qui n'étoient embarraſſans que pour ceux que l'aimable Lumineuſe ne vouloit pas qu'ils puſſent entrer dans ſon agréable demeure, la Reine repaſſa la Riviére, ſur un Pont d'Anemones blanches, elle faiſoit en cet endroit ſon ſecond tour, & l'eſpace qu'elle laiſſoit libre avant que de faire ſon troiſiéme cercle, étoit occupé par une Forêt d'Acaciats toûjours fleuris, les routes en étoient charmantes & ſi ſombres, que le Soleil ne le pouvoit pénétrer: on y voïoit de tendres Colombes, dont les plumes pouvoient faire honte à la neige; tous les arbres, étoient couverts d'un nombre infini de Serains blancs qui faiſoient des concerts agréables, Lumineuſe d'un coup de baguette leur avoit apris les plus beaux & les plus aimables chants du monde.

On ſortoit de cette belle Forêt par un Pont de Tubéreuſes, & l'on entroit dans une belle campagne toute couverte d'Arbres chargez de ſi beaux fruits, & ſi delicieux, que le moindre Arbre de ce lieu-là faiſoit honte aux fameux Jardins des Heſperides. Cependant la Reine trouvoit tous les ſoirs les plus belles tentes du monde, & de magnifiques

repas ſe trouvoient ſervis dès qu'elle arrivoit, ſans que l'on vît aucun de ſes Officiers ſi diligens & ſi habiles; la Fée qui avoit apris dans ſes livres l arrivée de la Reine prenoit ſoin de ſon voïage, elle ne vouloit pas même qu'elle pût être fatiguée un moment. La Reine pour ſortir de cette merveilleuſe campagne paſſa la Riviére ſur un Pont d'Oeillets blancs, & entra dans le Parc de la Fée. Il étoit auſſi beau que tout le reſte, la Fée y venoit chaſſer quelquefois, il étoit rempli d'un nombre infini de Cerfs & de Biches blanches, & d'autres Animaux de la même couleur; une meute de Levrons blancs étoit diſperſée dans ce Parc, & couchée ſur l'herbe avec des Biches & des Lapins blancs, & d'autres Animaux qui d'ordinaire ſont ſauvages: mais ils ne l'étoient point en ce lieu-la, l'Art de la Fée les avoit apprivoiſez, & quand les Chiens chaſſoient quelque bête pour amuſer Lumineuſe, il ſembloit qu'ils euſſent compris que ce n'étoit qu'un jeu, car ils faiſoient tout ce qu'ils devoient faire, excepté qu'ils ne ſe faiſoient jamais de mal. En ce lieu, la Riviére faiſoit ſon cinquiéme cercle autour de la demeure de la Fée. La Reine pour ſortir du Parc, la paſſa ſur un Pont de petits Jaſmins, & ſe trouva dans un Hameau charmant. Toutes les petites cabanes y étoient bâties d'Albâtre, les habitans de cet aimable lieu étoient ſujets de la Fée; ils gardoient ſes troupeaux, leurs habits étoient de gaze d'argent; ils étoient couronnez de guirlandes de fleurs, & leurs Houlettes étoient toutes brillantes de pierreries; tous les Moutons étoient d'une blancheur ſurprenante; toutes les Bergeres étoient jeunes & belles, & Lumineuſe aimoit trop la couleur blanche, pour avoir oublié de leur faire un teint ſi beau, qu'il ſembloit que le Soleil même aidât à le rendre plus éclatant; tous les Bergers étoient aimables, & le défaut qu'on pouvoit trouver dans cet agréable Païs, c'eſt qu'il n'y avoit pas une ſeule beauté brune;

ne; les Bergeres furent recevoir la Reine, & lui préſentérent des Vaſes de porcelaine, remplis des plus belles fleurs du monde. La Reine & toute ſa Cour étoient charmez d'un voïage ſi galant, & cette Princeſſe en tiroit un heureux préſage pour ce qu'elle deſiroit de la Fée. Comme elle ſe mettoit en chemin pour ſortir du Hameau, une jeune Bergere s'avançant vers la Reine, lui apporta une petite Levrette ſur un carreau de velours blanc, brodé d'argent & de perles, à peine diſtinguoit-on la Levrette ſur ſon carreau, tant leur couleur étoit ſemblable. La Fée Lumineuſe, Souveraine de l'Empire heureux, dit la jeune Bergere à la Reine, m'a ordonné de vous préſenter Blanc Blanc de ſa part, c'eſt le nom de la petite Levrette; elle à l'honneur d'être aimée de Lumineuſe, ſon art en a fait une merveille; & elle lui a commandé de vous conduire juſques à la Tour; vous n'aurez, grande Princeſſe, qu'à la laiſſer aller & la ſuivre. La Reine reçût la petite Levrette avec plaiſir, charmée du ſoin que la Fée prenoit d'elle. Elle careſſa Blanc Blanc, qui après lui avoir rendu ſes careſſes avec beaucoup d'eſprit & de grace, ſauta legérement à terre, & ſe mit à marcher devant la Reine, qui la ſuivit avec toute ſa Cour. Ils arrivérent au bord de la Riviére, qui faiſoit là ſon ſixiéme tour, ils furent étonnez de n'y point trouver de Pont pour la paſſer. La Fée ne vouloit pas que ſes Bergers allaſſent la troubler dans ſa retraite, il n'y avoit jamais de Pont dans ce lieu-là, que quand elle y vouloit paſſer, ou y recevoit ſes amis. La Reine révoit profondement à cette avanture, quand elle entendit Blanc Blanc qui aboya trois fois; auſſi-tôt un Zephir agita les arbres qui étoient au delà de la Riviére, & fit tomber dans l'eau une ſi grande quantité de fleurs d'Oranges, qu'il s'en forma un Pont, & la Reine paſſa la Riviére deſſus. Elle remercia Blanc Blanc par des careſſes, & elle ſe trou-

va dans une avenuë de Mirthes & d'Orangers délicieux, & après l'avoir traverſée ſans s'ennuier, quoi qu'elle fût d'une longueur extrême, elle retrouva le bord de la Riviére qui faiſoit ſon ſeptiéme tour dans cet endroit là: elle n'y vit point de Pont, mais l'avanture du matin la raſſuroit; Blanc Blanc frappa la terre trois fois avec ſa petite patte, & dans le moment même il parut un Pont de Hyacinthes blanches. La Reine le paſſa, & elle entra dans une Prairie toute émaillée de fleurs; de belles tentes s'y trouvérent dreſſées, elle s'y repoſa, puis elle continua ſon chemin, & elle trouva encore le bord de l'eau. Il n'y avoit point de paſſage, Blanc Blanc s'avança, but dans cette belle Riviére, & auſſitôt il parut un Pont de Roſes blanches, qui ſervit à la Reine pour entrer dans le Jardin de la Fée; il étoit ſi rempli de fleurs merveilleuſes, de jets d'eau extraordinaires, & de ſtatuës d une beauté ſurprenante, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire une exacte deſcription. Si la Reine n'avoit pas ſenti une impatience extrême de prévenir les maux, dont la cruelle Formidable l'avoit menacée, elle auroit reſté plus long-tems dans ce beau lieu, toute ſa Cour en ſortit à regret; mais il fallut ſuivre Blanc Blanc qui conduiſit la Reine où la Riviére faiſoit ſon dernier cercle autour de la demeure de Lumineuſe, la Reine vit enfin de près la Tour de la Fée, il n'y avoit que la Riviére entre-deux; elle la regarda avec plaiſir, comme étant le ſujet de ſon voïage; elle lût cette Inſcription qui étoit écrite ſur la Tour en lettres d'or.

C'eſt ici le charmant ſéjour
De la félicité parfaite;
Lumineuſe a bâti cette belle retraite,
Elle y reçoit les ris, elle en bannit l'amour,
Et pour lui cependant elle ſemble être faite.

Cette

Cette Inſcription avoit été faite à ſa gloire par les Fées les plus renommées de ſon tems; elles avoient voulu laiſſer à la poſtérité ce témoignage de leur amitié & de leur eſtime. Pendant que la Reine s'amuſoit ainſi au bord de l'eau, Blanc Blanc paſſa ce petit trajet à la nage, & faiſant le plongeon rapporta une Coquille de Nacre de perle qu'elle laiſſa retomber dans la Riviére: à ce bruit ſix belles Nimphes vêtuës d'habits brillans, ouvrirent une grande fenêtre de Criſtal, il en ſortit un degré de Perles qui s'approcha peu-à-peu de la Reine; Blanc Blanc monta promptement juſques à la fenêtre de la Fée, & entra dans la Tour, la Reine prit le même chemin; mais à meſure qu'elle montoit ce joli degré, les marches qu'elle avoit paſſées diſparoiſſoient, & l'empéchérent ainſi d'être ſuivie. Elle entra dans la belle Tour de Lumineuſe, & la fenêtre fut refermée.

Toute la Suite de la Reine fut au deſeſpoir de ne la voir plus, & de ne pouvoir la ſuivre, car elle étoit extrêmement aimée; leurs cris ſe firent entendre juſques au lieu où Lumineuſe entretenoit la Reine, & pour raſſurer ces malheureux, la Fée envoia une de ſes Nimphes pour les conduire au Hameau, où ils devoient attendre le retour de la Reine, le degré de Perles reparut, & leur rendit l'eſpérance. La Nimphe deſcendit, & la Reine parut à ſa fenêtre pour leur ordonner de la ſuivre & de lui obéïr. Cette Princeſſe demeura avec la Fée, qui la reçût avec une magnificence prodigieuſe, avec un air divin qui gagnoit les cœurs. La Reine y demeura trois jours qui ne ſuffirent pas pour voir toutes les merveilles de la Tour de Lumineuſe, & il auroit fallu des ſiécles entiers pour admirer tout, & les beautez de la Fée. Le quatriéme jour Lumineuſe aprés avoir donné à la Reine des préſens auſſi galants que magnifiques: Belle Princeſſe, lui dit-elle,

je suis fâchée de ne pouvoir réparer le malheur dont Formidable vous a menacée; mais c'est la faute du destin, il nous permet de répandre des biens sur ceux que nous favorisons, mais il nous défend de garentir, & de finir les maux ordonnez par une autre Fée. Ainsi pour vous consoler du malheur que l'on vous prépare, je vous promets avant qu'il soit un an une fille si belle, que tous ceux qui la verront en seront charmez, & je prendrai soin, ajoûta la Fée, de faire naître un Prince digne d'elle. Une prédiction si favorable fit oublier pour quelque tems à la Reine la haine de Formidable, & le malheur qu'elle attendoit. Lumineuse ne dit point à la Reine ce qui rendoit Formidable son ennemie.

Les Fées qui même ne s'accordent pas ensemble, conservent exactement entre-elles les secrets qui peuvent les rendre mépriſables aux mortels, & l'on assure que ce sont les seules femmes qui ont eût l'esprit de ne point dire de mal les unes des autres. Après de remercimens infinis de la part de la Reine, Lumineuse ordonna à douze de ses Nimphes de se charger de présens, & de reconduire la Reine jusques au Hameau, & elle la conduisit elle-même jusques au degré de perles qui parut dès que l'on eut ouvert la fenêtre. Quand la Reine & les Nimphes furent au bas du degré; elles virent un Char d'argent attelé de six Biches blanches, leurs Harnois étoient tous couverts de diamans, un jeune enfant beau comme le jour conduisoit le Char, & les Nimphes le suivirent montées sur des Chevaux blancs qui pouvoient disputer de beauté avec ceux du Soleil. Dans ce galand équipage la Reine arriva au Hameau, elle y trouva toute sa Cour qui fut ravie de la revoir, les Nimphes prirent congé de la Reine, & lui présentérent ces douze beaux Chevaux Fées pour ne se lasser jamais, & elles dirent à la Reine que Lumineuse la prioit de les donner au Roi de sa part.

part. La Reine comblée des bontez de la Fée, retourna dans ſon Roïaume. Le Roi la vint recevoir juſques ſur la frontiére, & fut ſi charmé de ſon retour & de l'agreable nouvelle qu'elle lui annonçoit de la part de Lumineuſe, qu'il ordonna des réjouiſſances publiques, dont le bruit qui parvint juſques à Formidable redoubla encore ſa haine & ſa colére pour le Roi. Peu de temps après le retour de la Reine, elle devint groſſe & elle ne douta point que ce ne fût de cette belle Princeſſe qui devoit charmer tous les cœurs, car Lumineuſe lui avoit promis ſa naiſſance avant la fin de l'année, & Formidable n'avoit point preſcrit le tems où ſa vengeance devoit s'accomplir, mais elle n'avoit pas deſſein de la retarder. La Reine accoucha de deux Princeſſes, & ne douta pas un moment, laquelle lui avoit été promiſe par Lumineuſe, par l'empreſſement qu'elle ſe ſentit d'embraſſer celle qui avoit vû le jour la premiére.

Elle la trouva digne des promeſſes de la Fée, rien au monde n'étoit ſi beau; le Roi & tous ceux qui étoient préſens, s'empreſſoient d'admirer la petite Princeſſe, & l'on oublioit abſolument l'autre, quand la Reine qui jugea par cette négligence générale que les prédictions de Formidable s'accompliſſoient auſſi, ordonna pluſieurs fois qu'on en eût le même ſoin que de l'Aînée.

Les femmes lui obéïrent avec une repugnance qu'elles ne pouvoient vaincre, & que le Roi & la Reine n'oſoient preſque blâmer, parce qu'ils la ſentoient eux-mêmes. Lumineuſe arriva en diligence ſur un nuage, & nomma la belle Princeſſe Aimée, pour lui donner un nom convenable au deſtin qu'elle lui avoit promis. Le Roi rendit à Lumineuſe tous les reſpects qu'elle meritoit, elle promit à la Reine qu'elle protégeroit toûjours Aimée; elle ne

lui fit point alors de don, car elle lui avoit déja tout donné. Pour l'autre Princeſſe, en vain le Roi lui donna le nom d'une de ſes Provinces. On s'accoûtuma inſenſiblement à l'appeller Naimée par une oppoſition bien cruelle pour elle. Quand les deux Princeſſes eurent atteint l'âge de douze ans, Formidable voulut qu'on les éloignât de la Cour, diſoit-elle, pour diminuer la haine & l'amour qui ſe partageoient entr'elles. Lumineuſe laiſſoit ordonner Formidable, elle étoit ſûre que rien ne pouvoit empêcher la belle Aimée de régner dans le Roïaume de ſon pere, & dans tous les cœurs; Elle l'avoit fait naître avec tant de charmes, qu'il ne falloit que la voir pour n'en pas douter: le Roi pour tâcher d'appaiſer la haine que Formidable répandoit ſur ſa Maiſon, réſolut de lui obéir. Il envoïa donc les deux Princeſſes avec une jeune & aimable Cour dans un Château merveilleux qu'il avoit à l'extrémité de ſon Roïaume: il s'appelloit le Château des Portraits, c'étoit un lieu digne de la ſçavante Fée qui l'avoit bâti il y avoit quatre mille ans: les Jardins & toutes les Promenades des environs étoient admirables, mais ce qu'il y avoit de plus beau étoit une Gallerie à perte de vûë, où l'on voïoit les Portraits de tous les Princes, & de toutes les Princeſſes du Sang Royal de ce Roïaume, & ceux des Païs voiſins; dès qu'ils avoient quinze ans, leurs Portraits s'y trouvoient peints, avec un art qui ne pouvoit être que foiblement imité par tout autre que par une Fée. Ce don devoit durer juſques au tems qu'il entreroit dans ce Château la plus belle Princeſſe du monde.

Cette Gallerie ſéparoit deux Appartemens vaſtes, & magnifiques, les deux Princeſſes les occupérent, elles eurent mêmes Maîtres, même éducation, on n'apprenoit rien à la charmante Aimée, que l'on n'enſeignât à ſa ſœur: mais Formidable venoit lu faire

faire des leçons qui gâtoient toutes les autres, & Lumineuſe venoit de ſon côté par ſes converſations rendre Aimée digne de l'admiration de tout l'Univers. Il y avoit trois ans que les Princeſſes étoient dans ce Château éloignées de la Cour: Elles entendirent un jour un bruit inconnu, qui fut ſuivi d'une Muſique charmante: Elles regardoient de tous côtez pour voir d'où partoient ce bruit & ce Concert agréable, quand elles apparçûrent trois Portraits qui remplirent trois places qui, un moment auparavant, étoient vuides; il y en avoit un qui étoit couronné de fleurs par deux amours; l'un regardoit ce beau Portrait, avec toute l'attention qu'il méritoit, & ſembloit en avoir oublié le ſoin de tirer une fléche qu'il avoit toute prête à partir ſur ſon Arc. L'autre tenoit une petite banderolle ſur laquelle étoient ces Vers:

Aimée eut en naiſſant, de la ſage Nature
Les ſolides beautez qui ne meurent jamais,
Les graces prirent ſoins d'embellir ſes attraits,
Et Venus pour toûjours lui donna ſa Ceinture.

Ils n'étoient pas néceſſaires pour faire connoître le portrait de la belle Aimée, on y remarquoit tous ſes traits, & cette grace charmante qui attiroit les cœurs: Elle avoit le teint d'une blancheur ſurprenante, les plus belles couleurs du monde, le viſage rond, les cheveux d'un blond admirable, les yeux bleus, mais qui brilloient d'un feu ſi vif, que tous ceux qui avoient le plaiſir de les voir jugeoient qu'il étoit inutile que Lumineuſe eût fait préſent à Aimée d'un don qu'elle avoit en elle-même; ſa bouche étoit charmante, ſes dents étoient auſſi blanches que ſon teint; & Venus ſembloit lui avoir donné le pouvoir de ſourire comme elle. Ce fut ce divin Portrait qui occupa un des bouts de la gallerie. Le ſecond fut

celui de Naimée: elle étoit blonde, elle ne manquoit pas de beauté; mais ce Portrait étoit comme elle-même, il ne plaisoit point: ces mots étoient écrits au dessous en lettres d'or:

Naimée avec ses traits, qui forment la beauté,
Dans tous les cœurs ne peut trouver de places,
Apprens de-là postérité,
Que la beauté n'est rien sans l'esprit & les graces.

Ces deux Portraits occupoient toute l'attention des deux Princesses, & de toute leur jeune Cour; quand Aimée qui n'étoit point vaine de ses propres charmes; & laissant au reste du monde le soin de les admirer, jetta les yeux sur le troisiéme Portrait qui avoit paru en même tems que le sien, elle y trouva dequoi attirer ses regards, c'étoit celui d'un jeune Prince plus beau mille fois que l'Amour; il avoit plus l'air d'un Dieu que d'un homme, ses cheveux étoient noirs, & tomboient par grosses boucles sur les épaules, & ses yeux promettoient autant d'esprit qu'on voïoit de charmes dans sa personne: ces paroles étoient écrites au dessous du Portrait: *C'est le Prince de l'Isle Galante.*

Sa beauté surprit tout le monde, mais elle toucha plus vivement la belle Aimee; son jeune cœur en sentit une émotion inconnuë, & Naimée même à la vûë de ce beau Portrait ne fut pas exemte d'une passion, dont personne ne pouvoit être touché pour elle; cette avanture ne surprit personne, car on étoit accoûtumé à voir ces merveilles en ce lieu-là. Le Roi & la Reine vinrent au Château voir les Princesses, ils firent faire un grand nombre de Copies de leurs Portraits. Ils en envoïérent dans tous les Roïaumes voisins. Cependant Aimée, dès qu'elle étoit seule, entraînée par un mouvement involontaire, alloit

alloit dans la Gallerie des Portraits; celui du Prince de l'Isle Galante occupoit toute son attention, & attiroit tous ses regards; il paroissoit digne de l'un & de l'autre.

Naimée qui n'avoit rien de commun avec sa sœur, que le méme empressement pour le portrait du Prince, passoit presque tous ses jours dans la gallerie. Cette passion naissante augmenta si bien la haine de Naimée pour la belle Princesse, que ne pouvant trouver le secret de lui nuire, elle prioit sans cesse Formidable de la venger des charmes de sa sœur; la cruelle Fée ne refusoit jamais les occasions de faire du mal, suivant donc son inclination & les priéres de Naimée, elle fut trouver l'aimable Princesse qui se promenoit au bord d'une Riviére qui passoit au pied du Chateau des Portraits: Va, lui dit Formidable, en la touchant d'une baguette d'Ebene qu'elle tenoit dans sa main, va, sui toûjours le bord de cette Riviére jusques au jour où tu trouveras une personne qui te haïsse autant que moi; & jusques à ce moment tu ne séjourneras en nul lieu du monde. La Princesse à cet Ordre terrible se mit à pleurer, quelles larmes! il n'y avoit dans tout l'Univers que le cœur de Formidable incapable d'en être attendri. Lumineuse accourut au secours de la belle & malheureuse Aimée; console-toi, lui dit-elle, ce voïage où Formidable vient de te condamner finira par une avanture agréable, & jusques à ce jour tu ne trouveras que des plaisirs. Aimée, après ces mots favorables partit avec le seul regret de ne plus voir le beau Portrait du Prince de l'Isle Galante, mais elle n'osa en témoignet sa douleur à la Fée, elle se mit donc en chemin, & tout sembloit être sensible à ses charmes. Le Zéphir régnoit seul dans les lieux où elle passoit. Elle trouvoit par tout des Nimphes prêtes à la servir avec un respect extréme, les Prairies se couvroient de fleurs à son abord, &

quand

quand le Soleil étoit trop ardent, les Bois redoubloient leur ombrage. Pendant que la belle Princeſſe fait un voïage ſi charmant, Lumineuſe ne borne pas ſa vengeance à rendre le deſſein de Formidable inutile: Elle fut trouver Naimée, & la frappant d'une baguette d'Yvoire; Va, lui dit-elle, pars à ton tour ſur le bord de la Riviére, tu ne te repoſeras jamais que tu n'ayes trouvé une perſonne qui t'aime autant que tu mérites peu de l'être. Naimée partit & ne fut point regrettée.

Formidable même à qui tout paroiſſoit à ſon gré, pourvû qu'on fit ſouffrir quelque peine, ne ſongea plus à Naimée, & ne daigna pas la protéger plus long-tems. Les deux Princeſſes continuerent ainſi leur voïage: Naimée avec toutes les fatigues imaginables; les plus belles fleurs ſe changoient en épines ſur ſon paſſage, & la belle Princeſſe, avec tous les plaiſirs que Lumineuſe lui avoit fait eſpérer, elle en trouva même de plus ſenſibles que ceux qui lui avoient été promis.

Sur la fin d'un beau jour, à l'heure que le Soleil va ſe repoſer entre les bras de Thetis; Aimée s'aſſit au bord de la Riviére, auſſi-tôt un nombre infini de fleurs naiſſantes autour d'elle formérent une eſpece de lit de repos, dont elle eût admirée plus long-tems l'agrément, ſi elle n'eût apperçû un autre objet ſur la Riviére qui l'empêcha de penſer pour lors à toute autre choſe; c'étoit une petite barque d'Ametiſte, elle étoit ornée de mille banderolles de la même couleur, chargée de chiffres & de deviſes galantes. Douze jeunes hommes vêtus d'habits legers, gris-de-lin & argent, couronnez de guirlandes d'immortelles, ramérent avec tant de diligence, que la barque fut en peu de tems aſſez près du rivage, pour laiſſer remarquer à la belle Aimée toute cette differente beauté. Ce fut avec un

un étonnement & une ſurpriſe agréable, qu'elle apperçût par tout ſon nom & ſes chiffres : un moment après la Princeſſe reconnut ſon Portrait ſur un petit Autel de Topaze, élevé au milieu de la Barque, au deſſous du Portrait elle lût ces paroles :

Si ce n'eſt l'Amour, qu'eſt ce donc ?

Après avoir donné ſes premiérs mouvemens à l'admiration, elle craignit de voir deſcendre de la Barque ces Etrangers, qui lui avoient d'abord paru ſi galans. Tout me parle de l'amour d'un inconnu, diſoit Aimée en elle même, & je ſens que le Prince de l'Isle Galante, eſt ſeul digne de m'inſpirer les ſentimens dont je vois trop qu'un autre eſt ſans doute touché pour moi. Portrait fatal, ajoûta-telle, pourquoi le deſtin t'a-t-il offert à mes yeux dans un tems, où loin de pouvoir me défendre, j'ignorois même encore ſi l'on pouvoit aimer quelque choſe plus tendrement que les fleurs ?

Cette réflexion fut ſuivie de quelques ſoûpirs, & elle eût demeuré plus long-tems dans ſa douce rêverie, ſi un bruit agréable de divers Inſtrumens ne l'en eût tirée. Elle regarda vers la Barque d'où partoient ces aimables ſons. Un homme dont elle ne pût voir le viſage, vêtu d'un habit magnifique de la même couleur qui brilloit dans tout ſon équipage, lui parut n'avoir d'attention qu'à regarder ſon Portrait, tandis que ſix belles Nimphes formérent un Concert charmant, & accompagnérent ces paroles, qui furent chantées par celui qui avoit toûjours regardé le beau Portrait de la Princeſſe. L'air étoit de Duboulai :

Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime,
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même

Pour

Pour flater ma tendreſſe extrême:
Nimphes, redites tour à tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

Les Graces pour la ſuivre abandonnent les Cieux;
Et quittent ſans regret la Reine de Citere;
Le plaiſir de la voir, la douceur de lui plaire,
Vaut mieux que le ſéjour & le plaiſir des Dieux.

Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même:
Pour flater ma tendreſſe extrême:
Nimphes, redites tour à tour,
Que tout parle de mon Amour;
Et des charmes de ce que j'aime.

D'un ſeul de ſes regards un cœur eſt enflâmé:
Tout lui céde, tout rend les armes,
Et juſqu'au tems heureux que brillérent ſes charmes,
On devroit n'avoir point aimé.

Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même;
Pour flater ma tendreſſe extrême,
Nimphes, redites tour à tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

La douceur de ce Concert arrêta la belle Aimée ſur le bord de la Riviére; quand il fut fini, l'Inconnu tourna la tête de ſon côté, & lui laiſſa remarquer avec autant de trouble que de plaiſir, les aimables traits du Prince de l'Isle Galante: Quelle ſurpriſe! quelle joïe! de voir ce Prince charmant,

& d'apprendre qu'il n'étoit occupé que d'elle. Il faudroit ſçavoir aimer auſſi parfaitement qu'au tems des Fées, pour bien comprendre tout ce que ſentit alors la jeune Princeſſe.

Le Prince de l'Isle Galante éprouva la même ſurpriſe, il ſe hâta de deſcendre ſur le rivage fortuné, qui offroit à ſes yeux la divine Aimée. Elle n'eut pas la force de fuïr un Prince ſi parfait, elle accuſa mille fois le deſtin de ſa foibleſſe: en ſemblable occaſion, on ne manque guéres de s'en prendre à lui. Il eſt impoſſible d'exprimer ce que ces jeunes Amans ſe dirent, & ſouvent même ils s'entendirent ſans ſe parler. Lumineuſe qui avoit conduit en ce lieu, & la jolie Barque, & les pas d'Aimée, parut tout d'un coup pour raſſurer la timide Princeſſe, qui avoit enfin pris le parti de quitter un Prince ſi charmant & ſi dangereux; elle leur aprit qu'ils étoient déſtinez à s'aimer & à s'unir pour toûjours: mais, ajoûta la Fée, avant ce tems heureux, il faut achever le voïage ordonné par Formidable.

On ne peut deſobéïr aux Fées; la belle Aimée, & le Prince étoient ſi ſatisfaits du plaiſir d'être enſemble, que tout ce qui ne les ſéparoit point, leur paroiſſoit trop doux. Ils continuérent donc leur chemin, tantôt dans la jolie barque, tantôt en traverſant une belle & vaſte ſolitude que la Riviére arroſoit de ſes eaux; ce fut dans ce ſéjour tranquille que le Prince de l'Isle Galante, acheva de perdre le repos de ſon cœur. Il aprit à la belle Princeſſe tout ce qu'il avoit ſenti pour elle depuis le jour heureux où ſon divin Portrait avoit été porté à la Cour, & qu'un jour ſe promenant au bord de l'eau, & rêvant à ſon amour, Lumineuſe lui apparut & lui montrant la barque d'Ametiſte, lui ordonna de s'embarquer, & lui promit un ſuccès ſavorable pour ſon voïage & pour ſon amour. Tandis que le

Prin-

Prince & la belle Aimée achevent d'obéïr aux ordres de Formidable, & que tous les jours leurs ardeurs s'augmentent, ils deviennent ſi heureux qu'ils craignent d'arriver, de peur d'être occupez de quelque autre choſe que de leur tendreſſe. Naimée finiſſoit auſſi de ſon côté ſon pénible voïage.

Le cours de la Riviére que ſuivoient les deux Princeſſes les conduiſit inſenſiblement dans l'Isle Galante, & ils y arrivérent tous en même tems. Lumineuſe ne manqua pas de s'y rendre. Elle aprit à Aimée que la vengeance de Formidable étoit accomplie, puiſqu'en rencontrant ſa ſœur, elle trouvoit la ſeule perſonne du monde qui la pût haïr: & le voïage de Naimée eſt donc auſſi fini, dit la belle Princeſſe, car rien n'a pû diminuer l'amitié que j'ai pour elle? elle pria enſuite la Fée d'adoucir, s'il étoit poſſible, la triſte deſtinée de ſa ſœur: mais cette grace étoit inutile à demander pour Naimée; dès qu'elle eût vû le Prince de l'Isle Galante, qu'elle reconnut facilement pour celui dont l'aimable Portrait avoit touché ſon cœur, & qu'elle entendit dire à Lumineuſe que le tems aprochoit de ſon himen avec la jeune Aimée; elle ſe précipita dans cette même Riviére, qu'elle ſuivoit depuis un an avec tant de peine, ſans pourtant avoir recours au trépas: mais les malheurs de l'Amour touchent plus vivement que ceux de la fortune.

Lumineuſe qui vit tomber la Princeſſe dans l'eau, la changea en un petit animal, qui marque encore par ſa maniére de marcher, quelle étoit l'humeur de la malheureuſe Naimée. Son deſtin s'accomplit même aprés ſa mort, elle ne fut point regrettée; il en coûta pourtant quelques larmes à Aimée; mais de quels malheurs ne l'eût pas conſolée le Prince de l'Isle Galante? Elle étoit ſi touchée de ſa tendreſſe, qu'elle ne le fut preſque point de toutes les Fé-

tes

tes que l'on inventa pour la recevoir dans son Roïaume, le Prince y prit aussi peu de part. Quand on est bien amoureux, on ne connoît plus de vrais plaisirs que celui d'être aimé de ce qu'on aime.

Le Roi & la Reine avertis par Lumineuse, vinrent retrouver leur aimable fille: Ce fut en leur présence que la généreuse Fée déclara, que la belle Aimée avoit eu la gloire de mettre à fin l'avanture du Château des Portraits, parce que rien n'avoit encore paru si beau qu'elle dans tout le monde. L'amour du Prince de l'Isle Galante étoit trop violent pour pouvoir attendre davantage; il supplia le Roi & la Reine de consentir à son bonheur, Lumineuse elle-même honora de sa présence un jour si beau & si desiré. La Nôce se fit avec toute la màgnificence que l'on doit attendre des Fées & des Rois: mais quelque heureux que ce jour dût être, je n'en ferai point la descriptiòn; car quoi que se promette l'Amour heureux, une Nôce est presque toûjours une triste Fête.

Tant qu'Amour fait sentir ses craintes, ses tourmens,
Et les doux transports qu'il inspire
Il reste cent choses à dire
Pour les Poëtes, les Amans.
Mais pour l'Hymen, c'est en vain qu'on reclame
Le Dieu des Vers & les neuf doctes Sœurs;
C'est le sort des Amours, & celui des Auteurs,
D'échoüer à l'Epitalame.

LES AVANTURES DE FINETTE.

A MADAME LA COMTESSE *DE MURAT.*

VOus faites les plus jolies Nouvelles du monde en Vers; mais en Vers auſſi doux que naturels: je voudrois bien, charmante Comteſſe, vous en dire une à mon tour; cependant je ne ſai ſi vous pourrez vous en divertir: je ſuis aujourd' hui de l' humeur du Bourgeois-Gentilhomme; je ne voudrois ni Vers, ni Proſe pour vous la conter: point de grands mots, point de brillans, point de rimes; un tour naïf m' accommode mieux; en un mot, un recit ſans façon & comme on parle: je ne cherche que quelque moralité.

Mon Hiſtoriette en fournit aſſez; & par là elle pourra vous être agréable. Elle roule ſur deux Proverbes, au lieu d'un: c' eſt la mode: vous les aimez: je m'accommode à l' uſage avec plaiſir. Vous y verrez comment nos Ayeux ſavoient inſinuer qu' on tombe dans mille deſordres, quand on ſe plaît à ne rien faire, ou pour parler comme eux; qu' *Oiſiveté eſt mere de tous vices;* & vous aimerez, ſans doute, leur maniére de perſuader qu' il faut être toûjours ſur ſes gardes: vous voyez bien que je veux dire que *Défiance eſt mere de ſeureté.*



Non l' Amour ne triomphe guéres
Que des cœurs qui n' ont point d' affaires.
Vous, qui craignez que d' un adroit vainqueur
Vôtre raiſon ne devienne la dupe,
Beautez, ſi vous voulez conſerver vôtre cœur,
Il faut que vôtre eſprit s' occupe.
Mais, ſi malgré vos ſoins, vôtre ſort eſt d' aimer,
Gardez du moins de vous laiſſer charmer
Sans connoître
Celui que vôtre cœur veut ſe donner pour maitre.
Craignez les Blondins doucereux
Qui fatiguent les Ruelles,
Et ne ſachant que dire aux Belles
Soûpirent ſans être amoureux.
Défiez-vous des Conteurs de fleurettes,
Connoiſſez bien le fond de leurs eſprits,
Auprès de toutes les Iris
Ils debitent mille ſornettes.
Defiez-vous enfin de ces bruſques Amans
Qui ſe diſent en feu dès les premiers momens,
Et jurent une vive flâme;
Moquez vous de ces vains ſermens:
Pour bien aſſujettir une ame
Il faut qu' il en coûte du temps.
Gardez qu' un peu de complaiſance
Ne déſarmez trop tôt vôtre auſtére fierté;
De vôtre juſte défiance.
Dépend vôtre repos & vôtre ſûreté.

Mais je n'y ſonge pas, Madame! J'ay fait des Vers! Au lieu de m'en tenir au goût de Monſieur Jourdain, j'ai rimé ſur le ton de Quinaut! Je reprens le tour ſimple au plus vîte, de peur d'avoir part aux vieilles haines qu'on eut pour cet agréable Moraliſeur, & de peur qu'on ne m'accuſe de le piller & de le mettre en piéces, comme tant d'Auteurs impitoyables font tous les jours.

Du temps des premiéres Croiſades, un Roi de je ne ſai quel Royaume de l'Europe, ſe réſolut d'aller faire la guerre aux Infidéles dans la Paleſtine. Avant que d'entreprendre un ſi long Voyage, il mit un ſi bon ordre aux affaires de ſon Royaume, & il en confia la Régence à un Miniſtre ſi habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétoit le plus Prince, c'étoit le ſoin de ſa famille. Il avoit perdu la Reine ſon Epouſe depuis aſſez peu de temps: elle ne lui avoit point laiſſé de fils; mais il ſe voïoit pere de trois jeunes Princeſſes à marier. Ma Cronique ne m'a point apris leur véritable nom: je ſai ſeulement que comme en ces temps heureux la ſimplicité des Peuples donnoit ſans façon des ſurnoms aux perſonnes éminentes, ſuivant leurs bonnes qualitez, ou leurs défauts, on avoit ſurnommé l'aînée de ces Princeſſes, *Nonchalante*, ce qui ſignifie Indolente en ſtile morderne; la ſeconde, *Babillarde*, & la troiſiéme, *Finette*, noms qui avoient tous un juſte raport aux caractéres de ces trois Sœurs.

Jamais on n'a rien vû de ſi indolent qu'étoit Nonchalante. Tous les jours elle n'étoit pas éveillée à une heure après midi: on la traînoit à l'Egliſe telle qu'elle ſortoit de ſon lit: ſa coiffure en déſordre, ſa robe détachée, point de ceinture; & ſouvent une mule d'une façon & une de l'autre. On corrigeoit cette différence durant la journée: mais on

ne

ne pouvoit réſoudre cette Princeſſe à être jamais autrement qu'en mules: elle trouvoit une fatigue inſupportable à mettre des ſouliers. Quand Nonchalante, avoit dîné, elle ſe mettoit à ſa Toilette, où elle étoit juſqu'au ſoir: elle emploïoit le reſte de ſon temps, juſqu'à minuit, à joüer, & à ſouper: enſuite on étoit preſque auſſi long-temps à la deshabiller qu'on avoit été à l'habiller, elle ne pouvoit jamais parvenir à ſe coucher qu'au grand jour.

Babillarde ménoit une autre ſorte de vie, cette Princeſſe étoit fort vive, & n'employoit que peu de temps pour ſa perſonne: mais elle avoit une envie de parler ſi étrange, que depuis qu'elle étoit éveillée juſqu'à ce qu'elle fut endormie la bouche ne lui fermoit pas. Elle ſçavoit l'Hiſtoire des mauvais ménages, des liaiſons tendres, des galanteries, non ſeulement de toute la Cour, mais des plus petits Bourgeois. Elle tenoit regiſtre de toutes les femmes qui exerçoient certaines rapines dans leur domeſtique pour ſe donner une parure plus éclatante, & étoit informée préciſément de ce que gagnoit la Suivante de la Comteſſe une telle & le Maître d'Hôtel du Marquis un tel. Pour être inſtruite de toutes ces petites choſes, elle écoutoit ſa Nourrice & ſa Couturiére avec plus de plaiſir qu'elle n'auroit fait un Ambaſſadeur; & enſuite elle étourdiſſoit de ces belles Hiſtoires depuis le Roi juſqu'à ſes Valets de pied: car pour vû qu'elle parlât elle ne ſe ſoucioit pas à qui. La démangeaiſon de parler produiſit encore un autre mauvais effet chez cette Princeſſe: Malgré ſon grand rang, ſes airs trop familiers donnérent la hardieſſe aux Blondins de la Cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes ſans façon, pour avoit le plaiſir de leur répondre; car à quelque prix que ce fût, il falloit que du matin au ſoir elle écoutât ou caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupoit ja-

mais ni à penſer, ni à faire aucune reflexion, ni à lire; elle s'embaraſſoit auſſi peu d'aucun ſoin domeſtique ni des amuſemens que produit l'aiguille & le fuſeau. Enfin ces deux ſœurs dans une éternelle oiſiveté, ne faiſoient jamais agir ni leur eſprit ni leur main.

La ſœur cadette de ces deux Princeſſes étoit d'un caractére bien different. Elle agiſſoit inceſſamment de l'eſprit & de ſa perſonne: elle avoit une vivacité ſurprenante, elle s'apliquoit à en faire un bon uſage. Elle ſavoit parfaitement bien danſer, chanter, joüer des Inſtrumens; réüiſſiſſoit avec une adreſſe admirable à tout les petits travaux de la main, qui amuſoient d'ordinaire les perſonnes de ſon ſexe: mettoit l ordre & la régle dans la Maiſon du Roi, & empêchoit par ſes ſoins les pilleries des petits Officiers: car dès ce tems-là ils ſe mêloient de voler les Princes.

Ses talens ne ſe bournoient pas là: elle avoit beaucoup de jugement & une préſence d'eſprit ſi merveilleuſe, qu'elle trouvoit ſur les champ des moyens pour ſortir de toutes ſortes d'affaires. Cette jeune Princeſſe avoit découvert par ſa pénétration, un piége dangereux qu'un Ambaſſadeur de mauvaiſe foi avoit tendu au Roi ſon Pere dans un Traité, que ce Prince étoit tout prêt de ſigner. Pour punir la perfidie de cet Ambaſſadeur & de ſon Maitre, le Roi changea l'article du Traité, & en le mettant dans les termes que lui avoit inſpiré ſa fille, il trompa à ſon tour le trompeur même. La jeune Princeſſe découvrit encore un tour de fourberie qu'un Miniſtre vouloit joüer au Roi, & par le conſeil qu'elle donna à ſon pere, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là ſur lui-même. La Princeſſe donna en pluſieurs autres occaſions des marques de ſa pénétration & de ſa fineſſe d'eſprit: elle en donna

donna tant que le Peuple lui donna le ſurnom de Finette. Le Roi l'aimoit beaucoup plus que ſes autres filles, & il faiſoit un ſi grand fonds ſur ſon bon ſens, que s'il n'avoit point eu d'autre enfant qu'elle, il ſeroit parti ſans inquiétude: mais il ſe défioit autant de la conduite de ſes autres filles, qu'il ſe répoſoit ſur celle de Finette. Ainſi pour être ſûr des démarches de ſa famille, comme il ſe croïoit ſûr de celle de ſes Sujets, il prit les meſures que je vais dire.

Vous, qui étes ſi ſavante dans toutes ſortes d'antiquitez, je ne doute pas, Comteſſe charmante, que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des Fées. Le Roi dont je vous parle étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie: Il lui répréſenta l'inquiétude où il étoit touchant ſes filles. Ce n'eſt pas, lui dit ce Prince, que les deux aînées, dont je m'inquiéte; aïent jamais fait la moindre choſe contre leur devoir: mais elles ont ſi peu d'eſprit, elles ſont ſi imprudentes & vivent dans une ſi grande déſoccupation, que je crains que pendant mon abſence elles n'aillent s'embaraſſer dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amuſer. Pour Finette, je ſuis ſeur de ſa vertu: cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal; c'eſt pourquoi, ſage Fée, je vous prie de me faire trois Quenoüilles de verre pour mes filles, qui ſoient faites avec un tel art, que chaque Quenoüille ne manque point de ſe caſſer, ſi-tôt que celle à qui elle appartiendra, fera quelque choſe contre ſa gloire.

Comme cette Fée étoit des plus habiles elle donna à ce Prince trois Quenoüilles enchantées & & travaillées avec tous les ſoins néceſſaires pour le deſſein qu'il avoit: mais il ne fut pas content de cette précaution. Il mena les Princeſſes dans une

Tour fort haute, qui étoit batie dans un lieu bien deſert. Le Roi dit à ſes filles qu'il leur ordonnoit de faire leur demeure dans cette Tour, pendant tout le temps de ſon abſence, & qu'il leur défendoit d'y recevoir aucune perſonne que ce fût. Il leur ôta tous leurs Officiers de l'un & l'autre ſexe, & après leur avoir fait préſent des Quenoüilles enchantées dont il leur expliqua les qualitez, il embraſſa les Princeſſes & ferma les portes de la Tour, dont il prit lui-même les clefs; puis il partit.

Vous allez peut-être croire, Madame, que ces Princeſſes étoient là en danger de mourir de faim: Point du tout. On avoit eu ſoint d'attacher une Poulie à une des fenêtres de la Tour: on y avoit mis une corde à laquelle les Princeſſes attachoient un Corbillon, qu'elles déſcendoient chaque jour. Dans ce Corbillon, on mettoit leurs proviſions pour la journée, & quand elles l'avoient remonté, elles retiroient avec ſoin la corde dans la chambre.

Nonchalante & Babillarde ménoient dans cette ſolitude une vie qui les déſeſperoit: elles s'ennuïoient à un point qu'on ne ſauroit exprimer; mais il falloit prendre patience: car on leur avoit fait la Quenoüille ſi terrible, qu'elles craignoient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fût caſſer.

Pour Finette elle ne s'ennuïoit point du tout. Son fuſeau, ſon aiguille, & ſes inſtrumens de Muſique lui fourniſſoient des amuſemens; & outre cela, par l'ordre du Miniſtre qui gouvernoit l'Etat, on mettoit dans le corbillon des Princeſſes, des lettres qui les informoient de tout ce qui ſe paſſoit au dedans & au dehors du Roïaume. Le Roi l'avoit permis ainſi, & le Miniſtre pour faire ſa Cour aux Princeſſes ne manquoit pas d'être exact ſur cet article.

ticle. Finette liſoit toutes nouvelles avec empreſſement & s'en divertiſſoit: Pour ſes deux ſœurs elles ne daignoient pas y prendre la moindre part: elles diſoient qu'elles étoient trop chagrines pour avoir la force de s'amuſer de ſi peu de choſes: il leur falloit au moins des cartes pour ſe déſennuïer pendant l'abſence de leur pere.

Elles paſſoient donc ainſi triſtement leur vie en murmurant contre leur deſtin, & je crois qu'elles ne manquérent pas de dire, *qu'il vaut mieux être né heureux, que d'être né fils de Roi:* Elles étoient ſouvent aux fenêtres de leur Tour, pour voir du moins ce qui ſe paſſeroit dans la campagne. Un jour, comme Finette étoit fort occupée dans ſa chambre à quelque joli ouvrage, ſes ſœurs qui étoient à la fenêtre, virent au pied de leur Tour une pauvre femme vêtuë de haillons déchirez, qui leur crioit ſa miſére fort pathetiquement. Elle les prioit à mains jointes de la laiſſer entrer dans leur Château, leur repréſentant qu'elle étoit une malheureuſe Etrangére qui ſavoit mille ſortes de choſes, & qu'elle leur rendroit ſervice avec la plus exacte fidélité. D'abord les Princeſſes ſe ſouvinrent de l'ordre qu'avoit donné le Roi leur pere, de ne laiſſer entrer perſonne dans la Tour: mais Nonchalante étoit ſi laſſe de ſe ſervir elle-même, & Babillarde ſi ennuïée de n'avoir que ſes ſœurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'autre d'avoir une perſonne de plus pour jazer, les engagea à ſe réſoudre de laiſſer entrer la pauvre Etrangére.

Penſez-vous, dit Babillarde à ſa ſœur que la défence du Roi s'étende ſur des gens comme cette malheureuſe? Je croi que nous la pouvons recevoir ſans conſéquence? Vous ferez ce qu'il vous plaira, ma ſœur, répondit Nonchalante. Babillarde qui n'attendoit que ce conſentement, déſcendit auſſi-

tôt le Corbillon: La pauvre femme se mit dedans, & les Princesses la montérent avec les secours de la Poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible mal propreté de ses habits les dégoûta: Elles voulurent lui en donner d'autres; mais elle leur dit qu'elle en changeroit le lendemain, & que pour l'heure qu'il étoit, elle alloit songer à les servir. Comme elle achevoit de parler, Finette revint de sa chambre: cette Princesse fut étrangement surprise de voir cette inconnuë avec ses sœurs: Elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avoient fait monter, & Finette qui vit que c'étoit une chose faite, dissimula le chagrin qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle Officiére des Princesses fit cent tours dans le Château sous prétexte de leur service; mais en effet pour observer la disposition du dedans: Car, Madame, je ne sai si vous ne vous en doutez point déja: mais cette gueuse prétenduë étoit aussi dangereuse dans le Château, que le fut le Comte Ory dans le Convent où il entra déguisé en Abesse fugitive.

Pour ne vous pas tenir davantage en suspens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons, étoit le fils aîné d'un Roi puissant, voisin du pere des Princesses. Ce jeune Prince, qui étoit un des plus artificieux esprits de son temps, gouvernoit entiérement le Roi son pere; & il n'avoit pas besoin de beaucoup de finesse pour cela: car ce Roi étoit d'un caractére si doux & si facile, qu'on lui en avoit donné le surnom de *Moult-benin*. Pour le jeune Prince, comme il n'agissoit que par artifices & par détours, les Peuples l'avoient surnommé *Riche-en-cautelle*, & pour abreger, on disoit *Riche-cautelle*.

Il

Il avoit un frere cadet, qui étoit auſſi rempli de belles qualitez, que ſon aîné l'étoit de défauts; cependant malgré la difference d'humeurs, on voïoit entre ces deux freres une union ſi parfaite que tout le monde en étoit ſurpris. Outre les bonnes qualitez de l'ame qu'avoit le Prince cadet; la beauté de ſon viſage & la grace de ſa perſonne étoient ſi remarquables qu'elles l'avoient fait nommer *Bel.à-voir.* C'étoit le Prince Riche-cautele qui avoit inſpiré à l'Ambaſſadeur du Roi ſon pere, ce trait de mauvaiſe foi que l'adreſſe de Finette avoit fait retomber ſur eux. Riche-cautelle qui n'aimoit déja gueres le Roi pere des Princeſſes, avoit achevé par là de le prendre en averſion: ainſi quand il ſût les précautions que ce Prince avoit pris à l'égard de ſes filles, il ſe fit un pernicieux plaiſir de tromper la prudence d'un pere ſi ſoupçonneux. Riche-cautelle obtint permiſſion du Roi ſon pere d'aller faire voïage ſous des prétextes qu'il inventa, & il prit des meſures qui le firent parvenir à entrer dans la Tour des Princeſſes comme vous avez vû.

En examinant le Château ce Prince remarqua qu'il étoit facile aux Princeſſes de ſe faire entendre des paſſans, & il en conclut qu'il devoit reſter dans ſon déguiſement pendant tout le jour; parce qu'elles pourroient bien, ſi elles s'en aviſoient, appeller du monde & le faire punir de ſon entrepriſe téméraire. Il conſerva donc toute la journée les habits & le perſonnage d'une gueuſe de profeſſion; & le ſoir, lors que les trois ſœurs eurent ſoupé, Riche-cautelle jetta les haillons qui le couvroient & laiſſa voir des habits de Cavaliers tous couverts d'or & de pierreries. Les pauvres Princeſſes furent ſi épouventées de cette vûë, que toutes ſe mirent à fuir avec précipitation Finette & Babillarde qui étoient agiles, eurent bien-tôt gagné leur chambre: mais

mais Nonchalante qui avoit à peine l'uſage de marcher, fut en un inſtant atteinte par le Prince.

Auſſi tôt il ſe jetta à ſes pieds, lui déclara qui il étoit, & lui dit que la réputation de ſa beauté & ſes Portraits l'avoient engagé à quitter une Cour delicieuſe pour lui venir offrir ſes vœux & ſa foi. Nonchalante fut d'abord ſi éperduë, qu'elle ne pouvoit répondre au Prince, qui étoit toûjours à ſes genoux: mais comme en lui diſant mille douceurs & lui faiſant mille proteſtations, il la conjuroit avec ardeur de le recevoir pour Epoux dès ce moment-là même; ſa moleſſe naturelle ne lui laiſſant pas la force de diſputer, elle dit nonchalamment à Riche-cautelle qu'elle le croyoit ſincére & qu'elle acceptoit ſa foi. Elle n'obſerva pas de plus grande formalitez que celles-là dans la concluſion de ce mariage: mais auſſi elle en perdit ſa Quenoüille; elle ſe briſa en mille morceaux.

Cependant Babillarde & Finette étoient dans des inquiétudes étranges. Elles avoient gagné ſéparément leurs chambres, & elles s'y étoient enfermées: Ces chambres étoient aſſez éloignées l'une de l'autre, & comme chacune de ces Princeſſes ignoroit entiérement le deſtin de ſes ſœurs, elles paſſérent la nuit ſans fermer l'œil. Le lendemain le pernicieux Prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui étoit au bout du Jardin: & là cette Princeſſe témoigna à Riche-cautelle l'inquiétude où elle étoit de ſes ſœurs, quoiqu'elle n'oſât ſe preſenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmaſſent fort ſon mariage. Le Prince lui dit qu'il ſe chargeoit de le leur faire aprouver; & aprés quelques diſcours il ſortit, & enferma Nonchalante ſans qu'elle s'en aperçût: enſuite il ſe mit à chercher les Princeſſes avec ſoin. Il fut quelque temps ſans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles

elles étoient enfermées: Enfin l'envie qu'avoit Babillarde de toûjours parler, étant cauſe que cette Princeſſe parloit toute ſeule en ſe plaignant; le Prince s'aprocha de la porte de ſa chambre & la vit par le trou de la ſerrure.

Riche-cautelle lui parla au travers de la porte, & lui dit, comme il avoit dit à ſa ſœur, que c'étoit pour lui offrir ſon cœur & ſa foi, qu'il avoit fait l'entrepriſe d'entrer dans la Tour: Il loüoit avec exagération ſa beauté & ſon eſprit; & Babillarde qui étoit très perſuadée qu'elle poſſedoit un mérite extrême fut aſſez folle pour croire ce que le Prince lui diſoit: elle lui répondit un flux de paroles qui n'étoient pas trop deſobligeantes. Il falloit que cette Princeſſe eût une étrange fureur de parler pour s'en aquitter comme elle faiſoit dans ces momens; car elle étoit dans un abattement terrible; outre qu'elle n'avoit rien mangé de la journée par la raiſon qu'il n'y avoit rien dans ſa chambre propre à manger. Comme elle étoit d'une pareſſe extrême & qu'elle ne ſongeoit jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avoit pas la moindre prévoyance: quand elle avoit beſoin de quelque choſe, elle avoit recours à Finette; & cette aimable Princeſſe qui étoit auſſi laborieuſe & prévoyante que ſes ſœurs l'étoient peu, avoit toûjours dans ſa chambre une infinité de Maſſepains, de Pâtes, & de Confitures ſeches & liquides, qu'elle avoit fait elle même. Babillarde donc qui n'avoit pas un pareil avantage, ſe ſentant preſſée par la faim & par les tendres proteſtations que lui faiſoit le Prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce ſéducteur, & quand elle eût ouvert, il fit encore parfaitement le Comedien auprès d'elle: il avoit bien étudié ſon rolle.

Enſuite ils ſortirent tous deux de cette chambre & s'en allerent à l'Office du Château, où ils trouvérent

vérent toutes sortes de rafraîchissemens : car le Corbillon en fourniſſoit toûjours les Princeſſes d'avance. Babillarde continuoit d'abord à être en peine de ce qu'étoient devenuës ſes ſœurs ; mais elle s'alla mettre dans l'eſprit, ſur je ne ſai quel fondement, qu'elles étoient ſans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquoient de rien. Riche-cautelle fit tous ſes efforts pour la confirmer dans cette penſée, & lui dit qu'ils iroient trouver ces Princeſſes vers le ſoir. Elle ne fut pas de cet avis, elle répondit qu'il falloit aller les chercher quand ils auroient mangé.

Enfin le Prince & la Princeſſe mangérent enſemble de fort bon accord ; & après qu'ils eurent achevé, Riche-cautelle demanda à aller voir le bel apartement du Château : Il donna la main à la Princeſſe ; qui le mena dans ce lieu ; & quand il y fut, il recommença à exagerer la tendreſſe qu'il avoit pour elle & les avantages qu'elle trouveroit en l'épouſant : Il lui dit, comme-il avoit dit à Nonchalante, qu'elle devoit accepter ſa foi au moment même ; parce que ſi elle alloit trouver ſes ſœurs, avant que de l'avoir reçû pour Epoux, elles ne manqueroient pas de s'y oppoſer : puiſqu'étant ſans contredit le plus puiſſant Prince voiſin, il paroiſſoit plus vrai-ſemblablement un Parti pour l'aînée que pour elle : qu'ainſi cette Princeſſe ne conſentiroit jamais à une union qu'il ſouhaitoit avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des diſcours qui ne ſignifioient rien, fut auſſi extravagante qu'avoit été ſa ſœur : elle accepta le Prince pour Epoux, & ne ſe ſouvint des effets de ſa Quenoüille de verre, qu'après que cette Quenoüille fut caſſée en cent piéces.

Vers le ſoir Babillarde retourna dans ſa chambre avec le Prince, & la premiére choſe que vit

cette

cette Princeſſe, ce fut ſa Quenoüille de verre en morceaux: Elle ſe troubla à ce ſpectacle: le Prince lui demanda le ſujet de ſon trouble: Comme la rage de parler la rendoit incapable de rien taire, elle dit ſottement à Riche-cautelle le miſtére des Quenoüilles; & ce Prince eut une joye de ſcelerat, de ce que le Pere des Princeſſes ſeroit par là entiérement convaincu de la mauvaiſe conduite de ſes filles.

Cependant Babillarde n'étoit plus en humeur d'aller chercher ſes ſœurs; elle craignoit avec raiſon qu'elles ne puſſent aprouver ſa conduite: mais le Prince s'offrit de les aller trouver, & dit, qu'il ne manqueroit pas de moyens pour les perſuader de l'aprouver: Aprés cette aſſurance, la Princeſſe qui n'avoit point dormi la nuit, s'aſſoupit, & pendant qu'elle dormoit Riche-cautelle l'enferma à la clef, comme il avoit fait Nonchalante.

N'eſt-il pas vrai, belle Comteſſe, que ce Riche-cautelle étoit un grand ſcelerat, & ces deux Princeſſes de lâches & imprudentes perſonnes? Je ſuis fort en colére contre tous ces gens-là, & je ne doute pas que vous n'y ſoyez beaucoup auſſi: mais ne vous inquiétez point, il ſeront tous traitez comme ils méritent: Il n'y aura que la ſage & courageuſe Finette qui triomphera.

Quand ce Prince perfide eût enfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du Château les unes aprés les autres, & comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une ſeule, qu'il voyoit fermée par dedans, étoit aſſurément celle où s'étoit retirée Finette. Comme il avoit compoſé une Harangue circulaire, il s'en alla debiter à la porte de Finette les mêmes choſes qu'il avoit dit à ſes ſœurs: Mais cette Princeſſe, qui n'étoit pas une dupe comme

ſes

ſes aînées, l' écouta long-tems ſans lui répondre: Enfin voyant qu'il étoit éclairci qu'elle étoit dans cette chambre, elle lui dit, que s'il étoit vrai qu'il eût une tendreſſe auſſi forte & auſſi ſincére pour elle qu'il vouloit le lui perſuader; elle le prioit de deſcendre dans le Jardin, & d'en fermer la porte ſur lui, & qu'après elle lui parleroit tant qu'il voudroit par la fenêtre de ſa chambre qui donnoit ſur ce Jardin.

Riche-cautelle ne vouloit point accepter ce parti, & comme la Princeſſe s'opiniâtroit toûjours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant Prince, outré d'impatience, alla querir une buche & enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau qu'on avoit laiſſé par hazard dans une garderobe qui étoit proche de ſa chambre. L'émotion animoit le tein de cette Princeſſe, & quoi que ſes yeux fuſſent pleins de colére, elle parut à Riche-cautelle d'une beauté à enchanter. Il voulut ſe jetter à ſes pieds, mais elle lui dit fiérement en ſe reculant: Prince ſi vous aprochez de moi je vous fendrai la téte avec ce marteau. Quoi! belle Princeſſe! s'écria Riche-cautelle de ſon ton d'hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'atire une ſi cruelle haine? Il ſe mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avoit inſpiré la réputation de ſa beauté & de ſon eſprit merveilleux: Il ajoûta qu'il ne s'étoit déguiſé que pour venir lui offrir avec reſpect ſon cœur & ſa main; & lui dit qu'elle devoit pardonner à la violence de ſa paſſion la hardieſſe qu'il avoit eu d'enfoncer ſa porte. Il finit en lui voulant perſuader, comme il avoit fait avoit fait à ſes ſœurs, qu'il étoit de ſon intérêt de le recevoir pour Epoux au plus vîte. Il dit encore à Finette qu'il ne ſavoit pas où s'étoient retirées les Princeſſe ſes ſœurs; parce qu'il ne s'étoit pas mis en peine de les cher-

cher

cher, n'ayant ſongé qu'à elle. L'adroite Princeſſe, feignant de ſe radoucir, lui dit qu'il falloit chercher ſes ſœurs, & qu'après on prendroit des meſures tous enſemble: mais Riche-cautelle lui répondit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à aller trouver les Princeſſes, qu'elle n'eut conſenti à l'épouſer; parce que ſes ſœurs ne manqueroient pas de s'y oppoſer, à cauſe de leur droit d'aîneſſe.

Finette, qui ſe défioit avec raiſon de ce Prince perfide, ſentit redoubler ſes ſoupçons par cette réponſe: elle trembla de ce qui pouvoit être arrivé à ſes ſœurs, & ſe réſolut de les vanger du même coup qui lui feroit éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeoit qu'elles avoient eu. Cette jeune Princeſſe dit donc à Riche-cautelle, qu'elle conſentoit ſans peine à l'epouſer: mais qu'elle étoit perſuadée que les mariages qui ſe faiſoient le ſoir étoient toûjours malheureux: qu'ainſi elle le prioit de remettre la Cérémonie de ſe donner une foi réciproque au lendemain matin. Elle ajoûta qu'elle l'aſſuroit de n'avertir les Princeſſes de rien, & lui dit qu'elle le prioit de la laiſſer un peu de temps ſeule pour penſer au Ciel; qu'enſuite elle le méneroit dans une chambre où il trouveroit un fort bon lit, & qu'après elle reviendroit s'enfermer chez elle juſqu'au lendemain.

Riche-cautelle qui n'étoit pas un fort courageux perſonnage, & qui voyoit toûjours Finette armée du gros marteau, dont elle badinoit comme on fait d'un évantail, Riche-cautelle, dis-je, conſentit à ce qui ſouhaitoit la Princeſſe, & ſe retira pour la laiſſer quelque temps méditer. Il ne fut pas plûtôt éloigné que Finette courut faire un lit ſur le trou d'un Egoût qui étoit dans une chambre du Château. Cette chambre étoit auſſi propre qu'une autre: mais on jettoit dans le trou de cet Egoût qui étoit

fort ſpacieux, toutes les ordures du Château. Finette mit ſur ce trou deux bâtons croiſez très-foibles, puis elle fit bien proprement un lit par deſſus, & s'en retourna auſſi-tôt dans ſa chambre. Un moment après Riche-cautelle y revint & la Princeſſe le conduiſit où elle venoit de faire le lit & ſe retira. Le Prince, ſans ſe deshabiller, ſe jetta ſur le lit avec précipitation, & ſa peſanteur ayant fait tout d'un coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'Egoût, ſans pouvoir ſe retenir, en ſe faiſant vingt boſſes à la tête, & en ſe fracaſſant de tous côtez. La chûte du Prince fit un grand bruit dans le tuyau: d'ailleurs il n'étoit pas éloigné de la chambre de Finette; elle ſût auſſi-tôt que ſon artifice avoit eu tout le ſuccès qu'elle s'étoit promis, & elle en reſſentit une joye ſecrette qui lui fut extrêmement agréable: On ne peut pas décrire le plaiſir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'Egoût. Il méritoit bien cette punition: & la Princeſſe avoit raiſon d'en être ſatisfaite.

Mais ſa joye ne l'occupoit pas ſi fort qu'elle ne penſât plus à ſes ſœurs. Son premier ſoin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde: Riche-cautelle après avoir enfermé cette Princeſſe à double tour, avoit laiſſé la clef à ſa chambre: Finette entra dans cette chambre avec empreſſement, & le bruit qu'elle fit réveilla ſa ſœur en ſurſaut. Elle fut bien confuſe en la voyant: Finette lui raconta de quelle maniére elle s'étoit défaite du Prince fourbe qui étoit venu pour les outrager. Babillarde fut frapée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre: car malgré ſon caquet elle étoit ſi peu éclairée qu'elle avoit crû ridiculement, tout ce que Riche-cautelle lui avoit dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde. Cette Princeſſe diſſimulant l'excès de ſa douleur ſortit de ſa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante:

Elles

Elles parcoururent toutes les chambres du Château ſans trouver leur ſœur: enfin Finette s'aviſa qu'elle pouvoit bien être dans l'aparrement du Jardin: Elles l'y trouvérent en effet demi-morte de deſeſpoir & de foibleſſe; car elle n'avoit pris aucune nourriture de la journée. Les Princeſſe lui donnérent tous les ſecours néceſſaires; enſuite elles firent enſemble des éclairciſſemens qui mirent Nonchalante & Babillarde dans une douleur mortelle: puis toutes trois s'allérent repoſer.

Cependant Riche-cautelle paſſa la nuit fort mal à ſon aiſe, & quand le jour fut venu, il ne fut guéres mieux. Ce Prince ſe trouvoit dans des Cavernes dont il ne pouvoit pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y donnoit jamais: Néanmoins à force de ſe tourmenter, il trouva l'iſſuë de l'Egoût, qui donnoit dans une Riviére aſſez éloignée du Château. Il trouva moïen de ſe faire entendre à des gens qui pêchoient dans cette Riviére, dont il fut tiré dans un état, qui fit compaſſion à ces bonnes gens.

Il ſe fit tranſporter à la Cour du Roi ſon pere pour ſe guérir à loiſir, & la diſgrace qui lui étoit arrivée lui fit prendre une ſi forte haine contre Finette, qu'il ſongea moins à ſe guérir qu'à ſe venger d'elle.

Cette Princeſſe paſſoit des momens triſtes; la gloire lui étoit mille fois plus chére que la vie, & la honteuſe foibleſſe de ſes ſœurs la mettoit dans un deſeſpoir dont elle avoit peine à ſe rendre maîtreſſe. Cependant la mauvaiſe ſanté de ces deux Princeſſes, qui étoit cauſée par les ſuites de leurs mariages indignes, mit encore la conſtance de Finette à l'épreuve. Riche-cautelle, qui étoit déja un habile fourbe, rapella tout ſon eſprit depuis ſon avanture pour devenir fourbiſſime: L'Egoût, ni les con-

tuſions, ne lui donnoient pas tant de chagrin, que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il ſe douta des fuites de ſes deux mariages; & pour tenter les Princeſſes malades, il fit porter ſous les fenêtres de leur Château des grandes caiſſes remplies d'arbres tous chargez de beaux fruits. Nonchalante & Babillarde qui étoient ſouvent aux fenêtres, ne manquérent pas de voir ces fruits: auſſitôt il leur prit une envie violente d'en manger, & elles perſécutérent Finette de deſcendre dans le Corbillon pour en aller cueillir. La complaiſance de cette Princeſſe fut aſſez grande pour vouloir bien contenter ſes ſœurs: elle déſcendit & leur raporta de ces beaux fruits, qu'elles mangerent avec la derniére avidité.

Le lendemain il parut des fruits d'une autre eſpece. Nouvelle envie des Princeſſes: nouvelle complaiſance de Finette: mais des Officiers de Riche-cautelle cachez & qui avoient manqué leur coup la premiére fois, ne le manquérent pas celle-ci: Ils ſe ſaiſirent de Finette & l'emmenérent aux yeux de ſes ſœurs qui s'arrachoient les cheveux de deſeſpoir.

Les Satellites de Riche-cautelle firent ſi bien qu'ils menerent Finette dans une maiſon de campagne où étoit le Prince pour achever de ſe remettre en ſanté. Comme il étoit tranſporté de fureur contre cette Princeſſe, il lui dit cent choſes brutales, à quoi elle repondit toûjours avec une fermeté & une grandeur d'ame digne d'une heroïne comme elle étoit. Enfin aprés l'avoir gardée quelques jours priſonniére, il la fit conduire au ſommet d'une montagne extrêmement haute, & il y arriva lui-même un moment aprés elle. Dans ce lieu il lui annonça qu'on l'alloit faire mourir d'une maniére qui le vengeroit des tours qu'elle lui avoit fait: Enſuite ce perſi-

perfide Prince montra barbarement à Finette un Tonneau tout heriſſé par dedans de canifs, de raſoirs & de clous à crochet, & lui dit que pour la punir comme elle le méritoit on l'alloit jetter dans ce Tonneau; puis le rouler du haut de la montagne en bas. Quoi que Finette ne fût par Romaine, elle ne fût pas plus effraïée du ſuplice qu'on lui préparoit, que Regulus l'avoit été autrefois à la vûë d'un deſtin pareil: Cette jeune Princeſſe conſerva toute ſa fermeté & même toute ſa préſence d'eſprit. Riche-cautelle au lieu d'admirer ſon caractére heroïque, en prit une nouvelle rage contre elle & ſongea à hâter ſa mort. Dans cette vûë il ſe baiſſa vers l'entrée du Tonneau, qui devoit être l'inſtrument de ſa vengeance, pour examiner s'il étoit bien fourni de toutes ſes armes meurtriéres. Finette qui vit ſon perſecuteur attentif à regarder, ne perdit point de temps; elle le jetta habilement dans le Tonneau, & elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, ſans donner au Prince le temps de ſe reconnoître. Aprés ce coup elle prit la fuite, & les Officiers du Prince, qui avoient vû avec une extrême douleur la maniére cruelle dont leur Maître vouloit traiter cette aimable Princeſſe, n'eurent garde de courir aprés elle pour l'arrêter. D'ailleurs ils étoient ſi effraïez de ce qui venoit d'arriver à Riche-cautelle: qu'ils ne pûrent ſonger à autre choſe qu'à tâcher d'arrêter le Tonneau qui rouloit avec violence: mais leurs ſoins furent inutiles: il roula juſqu'au bas de la montagne, & ils en tirérent leur Prince couvert de mille plaïes.

L'accident de Riche-cautelle mit au deſeſpoir le Roi Moult-benin & le Prince Bel-à-voir. Pour les Peuples de leurs Etats, ils n'en furent point touchez: Riche-cautelle en étoit trés-haï; & même l'on s'étonnoit de ce que le jeune Prince qui avoit des ſentimens ſi nobles & ſi généreux, pût tant aimer

cet indigne aîné: Mais tel étoit le bon naturel de Bel-à-voir qu'il s'attachoit fortement à tous ceux de son sang; & Riche-cautelle avoit toûjours eu l'adresse de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux Prince n'auroit jamais pû se pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-voir eut donc une douleur violente des blessures de son frere, & il mit tout en usage pour tâcher de les guérir promptement: cependant malgré les soins empressez que tout le monde en prit, rien ne soulageoit Riche-cautelle: au contraire ses plaïes sembloient toûjours s'envenimer de plus en plus & le faire souffrir long-temps.

Finette, après s'être dégagée de l'effroïable danger qu'elle avoit couru; avoit encore regagné heureusement le Château où elle avoit laissé ses sœurs, & elle n'y fut pas long-temps sans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux Princesses mirent au monde chacune un fils, dont Finette se trouva fort embarassée. Cependant le courage de cette jeune Princesse ne s'abattit point: l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ses sœurs la fit resoudre à s'exposer encore une fois, quoi qu'elle en vît bien le péril. Elle prit pour faire réüssir le dessein qu'elle avoit, toutes les mesures que la prudence peut inspirer: elle se déguisa en homme: enferma les enfans de ses sœurs dans des Boëtes, & elle y fit des petits trous vis-à-vis la bouche de ces enfans pour leur laisser la respiration: elle prit un cheval: emporta ces Boëtes & quelques autres: & dans cet équipage elle arriva à la Ville capitale du Roi Moultbenin, où étoit Riche-cautelle.

Quand Finette fut dans cette Ville, elle aprit que la maniére magnifique dont le Prince Bel-à-voir récompensoit les remédes qu'on donnoit à son frere avoit attiré à la Cour tous les Charlatans de l'Europe;

pe: Car dès ce temps-là il y avoit quantité d'avanturiers ſans emploi, ſans talent, qui ſe donnoient pour des hommes admirables, qui avoient reçû des dons du Ciel pour guérir toutes ſortes de maux. Ces gens, dont la ſeule ſcience étoit de fourber hardiment, trouvoient toûjours beaucoup de croïance parmi les peuples: Ils ſçavoient leur impoſer par leur extérieur extraordinaire, & par les noms bizarres qu'ils prenoient. Ces ſortes de Médecins ne reſtent jamais dans le lieu de leur naiſſance, & la prérogative de venir de loin, ſouvent leur tient lieu de merite chez le vulgaire.

L'ingénieuſe Princeſſe, bien informée de tout cela, ſe donna un nom parfaitement étranger pour ce Roïaume-là: ce nom étoit Sanatio; Puis elle fit annoncer de tous côtez que le Chevalier Sanatio étoit arrivé avec des ſecrets merveilleux pour guérir toutes ſortes de bleſſures les plus dangereuſes & les plus envenimées. Auſſi-tôt Bel-à-voir envoïa querir le prétendu Chevalier. Finette vint: fit le Médecin empirique le mieux du monde: debita cinq ou ſix mots de l'art d'un air Cavalier; rien n'y manquoit. Cette Princeſſe fut ſurpriſe de la bonne mine & des maniéres agréables de Bel-à-voir, & aprés avoir raiſonné quelque temps avec ce Prince au ſujet des bleſſures de Riche-cautelle, elle dit qu'elle alloit querir une bouteille d'une eau incomparable, & cependant elle laiſſoit deux Boites qu'elle avoit aportées, qui contenoient les onguents excellens, propres au Prince bleſſé.

Là-deſſus le prétendu Medecin ſortit; il ne revenoit point: l'on s'impatientoit beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on alloit envoïer le preſſer de revenir, on entendit des cris de petits enfans dans la chambre de Riche cautelle. Cela ſurprit tout le monde, car il ne paroiſſoit point d'en-

fans: Quelqu'un prêta l'oreille, & on découvrit que ces cris venoient des boëtes de l'Empirique.

C'étoit en effet les neveux de Finette. Cette Princeſſe leur avoit fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au Palais: mais comme il y avoit déja long-temps, ils en ſouhaitoient de nouvelle, & ils expliquoient leurs beſoins en chantant ſur un ton dolent. On ouvrit le boëtes, & l'on fut fort ſurpris d'y voir bien effectivement deux Marmots qu'on trouva fort jolis. Riche-cautelle ſe douta auſſi-tôt que c'étoit encore un nouveau tour de Finette: il en conçût une fureur qu'on ne peut pas dire, & ſes maux en augmentérent à un tel point, qu'on vit bien qu'il falloit qu'il en mourût.

Bel-à-voir en fut pénétré de douleur, & Richecautelle, perfide juſqu'à ſon dernier moment, ſongea à abuſer de la tendreſſe de ſon frere. Vous m'avez toujours aimé, Prince, lui dit-il, & vous pleurez ma perte. Je n'ai plus beſoin des preuves de vôtre amitié par raport à la vie. Je meurs: mais ſi je vous ai été véritablement cher, promettez-moi de m'accorder la priére que je vais vous faire.

Bel-à-voir qui dans l'état où il voïoit ſon frere ſe ſentoit incapable de lui rien refuſer, lui promit avec les plus terribles ſermens de lui accorder tout ce qu'il lui demandoit. Auſſi-tôt que Richecautelle eut entendu ces ſermens, il dit à ſon frere en l'embraſſant: Je meurs conſolé, Prince, puiſque je ſerai vangé; Car la priére que j'ai à vous faire, c'eſt de demander Finette en mariage auſſi-tôt que je ſerai mort: vous obtiendrez ſans doute cette maligne Princeſſe, & dès qu'elle ſera en vôtre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le ſein. Bel-à-voir fremit d'horreur à ces mots: il ſe repen-

tit

tit de l'imprudence de ſes ſermens: mais il n'étoit plus temps de ſe dédire, & il ne voulut rien témoigner de ſon repentir à ſon frere; qui expira peu de temps après. Le Roi Moult-benin en eut une ſenſible douleur: Pour ſon peuple, loin de regretter Riche-cautelle, il fut ravi que ſa mort aſſurât la ſucceſſion du Roïaume à Bel-à voir, dont le mérite étoit chéri de tout le monde.

Finette qui étoit encore une fois heureuſement retournée après de ſes ſœurs, aprit bien-tôt la mort de Riche-cautelle, & peu de temps après on annonça aux trois Princeſſes le retour du Roi leur pere. Ce Prince vint avec empreſſement dans leur Tour, & ſon premier ſoin fut de demander à voir les Quenoüilles de verre. Nonchalante alla querir la Quenoüille de Finette, la montra au Roi; puis ayant fait une profonde révérence, elle reporta la Quenoüille où elle l'avoit priſe. Babillarde fit le même manége, & Finette à ſon tour aporta ſa Quenoüille: Mais le Roi, qui étoit ſoupçonneux, voulut voir les trois Quenoüilles à la fois: il n'y eut que Finette qui pût montrer la ſienne, & le Roi entra dans une telle fureur contre ſes deux filles aînées, qu'il les envoïa à l'heure même à la Fée qui lui avoit donné les Quenoüilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle & de les punir comme elle le méritoient.

Pour commencer la punition des Princeſſes, la Fée les mena dans une galerie de ſon Château enchanté, où elle avoit fait peindre l'Hiſtoire d'un nombre infini de femmes illuſtres, qui s'étoient renduës célébres par leurs vertus & par leur vie laborieuſe. Par un effet merveilleux de l'art de Féerie toutes ces figures avoient du mouvement & étoient en action depuis le matin juſqu'au ſoir: On voyoit de tous côtez des trophées & des deviſes à la gloire

de ces femmes vertueuſes; & ce ne fut pas une legére mortification pour les deux ſœurs, de comparer le triomphe de ces heroïnes avec la ſituation mépriſable où leur malheureuſe imprudence les avoit réduites. Pour comble de chagrin, la Fée leur dit avec gravité; Que ſi elles s'étoient auſſi bien occupées que celles dont elles voyoient les Tableaux, elles ne ſeroient pas tombées dans les indignes égaremens où elles s'étoient perduës; mais que l'oiſiveté étoit *mere de tous vices* & la ſource de tous leurs malheurs. La Fée ajoûta que pour les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, & pour leur faire réparer le temps qu'elles avoient perdu, elle alloit les occuper d'une bonne maniére. En effet, elle obligea les Princeſſes de s'emploïer aux travaux les plus groſſiers & les plus vils, & ſans égard pour leur teint, elle les envoyoit cueillir des pois dans ſes Jardins & en arracher les mauvaiſes herbes. Nonchalante ne pût réſiſter au deſeſpoir qu'elle eut de mener une vie ſi peu conforme à ſes inclinations: elle mourut de chagrin & de fatigue. Babillarde qui trouva moïen, quelque temps après, de s'échaper la nuit du Château de la Fée, ſe caſſa la tête contre un arbre & mourut de cette bleſſure entre les mains des Païſans.

Le bon naturel de Finette lui fit reſſentir une douleur bien vive du deſtin de ſes ſœurs: & au milieu de ſes chagrins elle aprit que le Prince Bel-à-voir l'avoit fait demander en mariage au Roi ſon pere, qui l'avoit accordée ſans l'en avertir: car dés ce temps-là l'inclination des parties étoit la moindre choſe que l'on conſideroit dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle: elle craignit avec raiſon que la haine que Riche-cautelle avoit pour elle n'eût paſſé dans le cœur d'un frere dont il étoit ſi chéri; & elle aprehenda que ce jeune Prince ne voulût l'épouſer pour la ſacrifier à ſon frere. Plei-

ne

ne de cette inquiétude, la Princeſſe alla conſulter la ſage Fée, qui l'eſtimoit autant qu'elle avoit mépriſé Nonchalante & Babillarde.

La Fée ne voulut rien révéler à Finette; elle lui dit ſeulement: Princeſſe, vous êtes ſage & prudente: vous n'avez pris juſqu'ici des meſures ſi juſtes pour vôtre conduite qu'en vous mettant toûjours dans l'eſprit que *défiance eſt mere de ſeureté.* Continuez de vous ſouvenir vivement de l'importance de cette maxime, & vous parviendrez à être heureuſe ſans le ſecours de mon art. Finette n'ayant pû tirer d'autre éclairciſſement de la Fée, s'en retourna au Palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après cette Princeſſe fut épouſée par un Ambaſſadeur au nom du Prince Bel-a-voir: & on l'emmena trouver ſon Epoux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premieres Villes frontieres du Roi Moult-benin; & dans la troiſiéme elle trouva Bel-à-voir, qui étoit venu au devant d'elle par l'ordre de ſon Pere. Tout le monde étoit ſurpris de voir la triſteſſe de ce jeune Prince aux aproches d'un mariage qu'il avoit témoigné ſouhaiter: le Roi même lui en faiſoit la guerre, & l'avoit envoyé malgré lui au devant de la Princeſſe.

Quand Bel-à-voir la vit, il fut frapé de ſes charmes: il lui en fit compliment; mais d'une maniére ſi confuſe que les deux Cours qui ſavoient combien ce Prince étoit ſpirituel & galant, crurent qu'il en étoit ſi vivement touché, qu'à force d'être amoureux il perdoit ſa préſence d'eſprit. Toute la Ville retentiſſoit de cris de joye, & l'on n'entendoit de tous côtez que des Concerts & des Feux d'artifice. Enfin après un ſoupé magnifique, on ſongea à mener les deux Epoux dans leur apartement.

Finet-

Finette qui se souvenoit toûjours de la maxime que la Fée lui avoit renouvellée dans l'esprit, avoit son dessein en tête. Cette Princesse avoit gagné une de ses femmes, qui avoit la clef du Cabinet de l'apartement qu'on lui destinoit, & elle avoit donné ordre à cette femme de porter dans ce Cabinet, de la paille, une vessie, du sang de mouton, & les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avoit mangez au soupé. La Princesse passa dans ce Cabinet sous quelque prétexte, & composa une figure de paille, dans laquelle elle mit les boyaux & la vessie pleine de sang: Ensuite elle ajusta cette figure en deshabillé de femme & en bonnet de nuit. Lorsque Finette eut achevé cette belle Marionnette, elle alla rejoindre la compagnie, & peu de temps après on conduisit la Princesse & son Epoux dans leur apartement. Quand on eut donné à la Toillette le temps qu'ils lui falloit donner, la Dame d'honneur emporta les flambeaux & se retira. Aussi-tôt Finette jetta la femme de paille dans le lit, & se cacha dans un coin de la chambre.

Le Prince après avoir soûpiré deux ou trois fois fort haut; prit son épée & la passa au travers du corps de la prétenduë Finette: Au même moment il sentit le sang ruisseler de tous côtez, & trouva la femme de paille sans mouvement. Qu'ai-je fait! s'écria Bel-à-voir. Quoi! après tant de cruelles agitations! Quoi! après avoir tant balancé si je garderois mes sermens aux depens d'un crime, j'ai ôté la vie à une charmante Princesse que j'étois né pour aimer! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vûë; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un serment qu'un frere possedé de fureur avoit exigé de moi par une indigne surprise! Ah! Ciel! peut-on songer à vouloit punir une femme d'avoir trop de vertu! Hé bien! Riche-cautelle, j'ai satisfait ton injuste vengeance: mais je vais

vanger

vanger Finette à ſon tour par ma mort. Oüi, belle Princeſſe, il faut que de la méme épée.... A ces mots Finette entendit que le Prince, qui dans ſon tranſport avoit laiſſé tomber ſon épée, la cherchoit pour ſe la paſſer au travers du corps: elle ne voulut pas qu'il fit une telle ſottiſe: ainſi elle lui cria, Prince, je ne ſuis point morte: Vôtre bon cœur m'a fait deviner vôtre repentir, & par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime.

Là-deſſus Finette raconta à Bel-à-voir la prévoyance qu'elle avoit euë touchant la femme de paille. Le Prince tranſporté de joye d'apprendre que la Princeſſe vivoit, admira la prudence qu'elle avoit en toutes ſortes d'occaſions, & lui eût une obligation infinie de lui avoir épargné un crime à quoi il ne pouvoit penſer ſans horreur, & il ne comprenoit pas comment il avoit eu la foibleſſe de ne pas voir la nullité des malheureux ſermens qu'on avoit exigé de lui par artifice.

Cependant ſi Finette n'eût pas toûjours été bien perſuadée que *défiance eſt mere de ſeureté*, elle eût été tuée, & ſa mort eût été cauſe de celle de Bel-à-voir, & puis après on auroit raiſonné à loiſir ſur la bizarerie des ſentimens de ce Prince. Vive la prudence & la préſence d'eſprit! elles préſervérent ces deux Epoux de malheurs bien funeſtes, pour les reſerver à un deſtin le plus doux du monde. Ils eurent toûjours l'un pour l'autre une longue ſuite de beaux jours dans une gloire & dans une félicité qu'on auroit peine à bien d'écrire.

CONTE

CONTE MOINS CONTE
SANS
PARANGON.

IL y avoit une fois un Roi & une Reine qui menoient une vie fort paticuliére; un jeune Prince & une Princeſſe fort aimable, etoient le fruit de leur mariage; la petite Princeſſe fut nommée Belle-main, parce qu'elle avoit effectivement la plus belle main qu'il fût poſſible de voir. C'étoit l'uſage de ce temps là d'implorer le ſecours des Fées aux couches des grandes Princeſſes; cependant ce Roi qui mépriſoit leurs enchantemens, & qui ſçavoit combien il eſt dangereux de pénétrer dans l'avenir, n'avoit jamais voulu ſouffrir qu'on conſultât les Fées ſur la deſtinée de Belle-main, ce qui les avoit fort irritées: La Reine qui aimoit ſa fille avec une extrême tendreſſe, tomboit dans une profonde mélancolie, toutes les fois qu'elle ſongeoit qu'il faudroit quelque jour ſe ſéparer de cette aimable Princeſſe par un mariage; cette penſée lui donnoit tant d'inquiétnde, qu'elle s'imaginoit n'avoir jamais de repos, qu'elle ne fût éclaircie de la deſtinée de ſa chére fille, ce qui la fit réſoudre malgré les défences du Roi, de voir ſecretement une Fée qui habitoit dans les Montagnes du voiſinage, qu'on nommoit Ligourde: cette Fée qui étoit fort méchante, & qui cherchoit à ſe vanger de ce que la Reine ne l'avoit jamais appellée à la naiſſance de ſes enfans, la reçut dans un Palais enchanté, tout lambriſſé d'or & d'azur. Après que la Reine, lui eut expoſé le ſujet

pag. 94.



jet de son voyage, & qu'elle l'eut priée très-civilement de lui apprendre la destinée de Belle-main, Ligourde lui répondit avec beaucoup de fierté, qu'elle se tourmentoit inutilement pour rendre sa fille heureuse; qu'elle seroit donnée en échange d'une autre Princesse; que l'une & l'autre seroient fort malheureuses, avec cette difference que les malheurs de Belle-main seroient beaucoup plus longs; qu'elle seroit mariée à un Prince qui aimeroit fort les oiseaux, & particuliérement un oiseau rouge, qui causeroit de grands chagrins à la Princesse; qu'elle seroit exposée à tous les mépris d'une longue stérilité: que ses Sujets se révolteroient contre-elle; que ses Parens lui feroient la guerre; & qu'enfin un monstre lui déchireroit les entrailles, & la devoreroit. Toutes les paroles de la Fée furent autant de coups de poignard pour la malheureuse Reine qui tomba évanouïe aux pieds de Ligourde. La Fée sans s'embarrasser de la faire revenir, ne fit point d'autre façon que de la transporter en cet état dans le lit du Roi son Mari.

Ce Prince qui ne s'étoit point apperçû de l'absence de la Reine, fut fort surpris de la voir évanouïe, il appella du secours, & la fit revenir avec peine; il lui demanda avec beaucoup d'empressement la cause de son mal. Mais la Reine au lieu de lui répondre, versa un torrent de larmes, & laissa entendre au Roi au milieu de ses sanglots, qu'elle voudroit de tout son cœur que sa fille ne fût jamais née; elle l'informa ensuite de tout ce que la Fée lui avoit dit: le Roi s'en moqua, assurant qu'il falloit que la Reine eût rêvé ce qu'elle venoit de lui conter: Mais la Reine qui se souvenoit distinctement de tout ce que la Fée lui avoit dit, demeura inconsolable, & aïant fait appeller Belle-main, elle l'embrassa les yeux baignez de l'armes, & la conjura de lui bien promettre de ne jamais se marier.

La

La Princeſſe l'aſſura qu'elle ſeroit toûjours ſoûmiſe à ſes volontez; la Reine la tenant embraſſée lui parla avec beaucoup de tendreſſe, & lui fit confidence d'une partie des malheurs dont elle étoit menacée par la méchante Ligourde, & ajoûta qu'elle pourroit les détourner aiſément en demeurant toûjours fille.

Cependant pluſieurs grands Rois informez de la beauté & des ſurprenantes qualitez de la Princeſſe Belle-main, envoyérent des Ambaſſadeurs pour la demander en mariage: mais la Reine y fit toûjours naître des obſtacles, & démeura inexorable aux inſtances qu'on lui faiſoit de toutes parts.

La Princeſſe qui tenoit beaucoup de l'humeur du Roi ſon Pere, & qui n'étoit pas bien perſuadée que toutes les prédictions des Fées fuſſent infaillibles, ſe donna des ſoins inutiles pour en déſabuſer la Reine, & ſe détermina enfin à faire connoiſſance avec une autre Fée qu'on nommoit Clairance, & qui étoit en réputation de n'être pas malfaiſante, pour tâcher par ſon moyen à s'inſtruire de leurs ſecrets, & détourner s'il étoit poſſible la fatale deſtinée dont Ligourde la menaçoit: elle avoit ouï dire que les Fées mépriſent les richeſſes, & qu'on les gagnoit bien plûtôt par des préſens fort ſimples, qu'avec de l'or & de l'argent, ce qui l'obligea de choiſir neuf paquets de lin le plus fin qu'il fût poſſible de trouver, avec neuf quenoüilles, & neuf fuzeaux de bois de cédre; elle y ajoûta encore treize navettes d'yvoire, & chargea ſa nourrice de porter ce preſent à la Fée, de lui faire mille & mille amitiez de ſa part, & de ne rien oublier pour l'engager à la venir voir dans le Palais.

La nourrice qui étoit fort adroite s'aquitta merveilleuſement bien de ſa commiſſion, en ſorte que Clai-

Clairance touchée, & du préſent & de la confiance que la Princeſſe lui témoignoit, renvoya la nourrice, lui promettant qu'elle iroit voir la Princeſſe Belle-main lors qu'elle y penſeroit les moins.

La Princeſſe ſatisfaite de la négociation de ſa nourrice, attendoit avec impatience l'arrivée de Clairance, lors qu'un jour ſe promenant avec la Reine ſa mere dans un Jardin, elles remarquérent dans un coin une Vieille qui filoit, & qui leur demanda l'aumône. La Reine ſe fâcha, & gronda bien fort de ce qu'on avoit laiſſé entrer cette Vieille dans ſon Jardin: mais la Princeſſe qui étoit fort charitable, lui donna une piéce d'or. Alors la Vieille ſe joüant de ſa quenoüille, fit trois cercles, & en un inſtant ce Jardin fut métamorphoſé en un autre beaucoup plus beau, rempli d'une infinité de fleurs, & de grandes allées d'Orangers à perte de vûë, avec des caſcades & des jets d'eau: Je ſuis bien aiſe, dit la Vieille, de récompenſer la Princeſſe de ſa libéralité, & de faire connoître à la Reine qu'elle pouvoit s'épargner la peine de ſe mettre en colére de ce qu'on m'avoit laiſſée entrer dans ſon Jardin. La pauvre Reine étonnée de ce changement & de ce diſcours jugea bien que la Vieille étoit une Fée, & lui demanda mille fois pardon de ſon ignorance: Je ſuis, reprit la Vieille, la Fée Clairance, je viens voir Belle-main qui me paroît digne d'une meilleure fortune que celle que la méchante Ligourde lui promet. La Reine ravie de l'entendre, ſe jetta à ſon col pour l'embraſſer; & Clairance ayant bien attentivement examiné les yeux, les traits du viſage & les mains de la Princeſſe: Ligourde, leur dit-elle, eſt une Fée fort habile, mais il faut qu'elle ne ſe ſoit pas bien expliquée, ou que vous ne l'ayez pas bien entenduë, car je vous répons que Belle-main ſera mariée à un grand Roi: elle aura à la vérité quelques chagrins, mais ſes chagrins tourneront

neront à ſa gloire & à ſon avantage, elle aura un Fils qui ſera un prodige, vous n'avez à craindre que les piéges de la cruelle Ligourde, qui tâchera à le faire périr dans ſa jeuneſſe.

La mere & la fille conjurérent la Fée d'avoir pitié d'elles, & de les protéger contre la malice de Ligourde; mais Belle-main la ſçût ſi bien flater, & lui demanda ſon ſecours avec tant de confiance & des inſtances ſi preſſantes, que la Fée s'engagea à ne l'abandonner jamais, elle diſparut enſuite, & le beau Jardin auſſi. La Reine & la Princeſſe ſe retirérent fort émerveillées & ſurpriſes, d'une avanture ſi extraordinaire.

Il arriva quelque temps après des Ambaſſadeurs à la Cour, pour demander au Roi la Princeſſe Belle-main de la part d'un puiſſant Monarque ſon voiſin, qui témoignoit beaucoup d'empreſſement pour l'épouſer. La Reine qui craignoit les malheurs dont la Princeſſe avoit été menacée, ne pouvoit jamais ſe réſoudre à la marier; mais le Roi qui avoit apris que ſon prétendu Gendre avoit une ſœur fort bien faite, deſira que le Prince ſon fils l'épouſât. Auſſitôt dit, auſſi-tôt fait; car l'amoureux Roi qui ne ſongeoit qu'à poſſeder la Princeſſe Belle-main, qu'on avoit déja refuſée à tant d'autres Monarques, donna ſon conſentement au Mariage de ſa ſœur. Jamais on n'avoit vû tant de magnificence qu'il s'en fit à ce double mariage. Ligourde qui ne dormoit point, donna dès la premiére nuit des Nôces, pluſieurs ſorts à la Bru du Roi, ſi bien que cette pauvre Princeſſe fut dans la ſuite fort malheureuſe: Mais lors qu'elle en voulut faire autant à la Princeſſe Belle-main, que nous nommerons à l'avenir Reine, Clairance qui étoit *incognito* auprès d'elle, l'en empêcha.

Les deux Fées eurent de grandes conteſtations, & comme elles convenoient toutes deux que la nouvelle Reine pourroit bien-tôt devenir groſſe d'un Prince, Ligourde de peur que Clairance ne la devançât, donna d'abord trois ſorts au Prince qui naîtroit de Belle-main; Le premier fut de grandes maladies dans ſa jeuneſſe, le ſecond beaucoup d'ennnemis, & le troiſiéme une Maîtreſſe ſi difficile, qu'il paſſeroit la meilleure partie de ſa vie à la ſervir pour la contenter. Arrête, méchante, interrompit Clairance, & attens que je lui aye donné auſſi mes trois ſorts: le premier ſera une fort longue vie, le ſecond toûjours victoire ſur ſes ennemis, & le troiſiéme de grandes richeſſes. Ligourde parut fort offenſée que Clairance eût donné des ſorts ſi oppoſez aux ſiens, & ne pût s'empêcher de lui dire que le temps décideroit laquelle des deux ſçauroit mieux ſoûtenir ſes ſorts. Clairance parut lui répondre avec aſſez de moderation, tâchant toûjours à la détourner des mauvais deſſeins qu'elle méditoit contre la Reine. Les deux Fées ſe retirérent en grondant.

Belle-main fut reçûë dans les Etats du Roi ſon mari, avec des acclamations & des applaudiſſemens inouïs; & comme c'étoit l'uſage de baiſer la main à la Reine, & que jamais Princeſſe ne l'avoit euë ſi belle, cela lui attiroit l'admiration de tous ſes ſujets. Le Roi qui aimoit fort la Chaſſe, avoit un grand nombre d'oiſeaux fort rares, il les fit tous voir à la Reine, & lui éxagéra particuliérement les bonnes qualitez d'un oiſeau rouge qui avoit la tête haute, & le bec & la ſerre fort dangereux: La Reine ſe ſouvint alors des menaces de Ligourde, & quoi qu'elle fut fort perſuadée des bonnes qualitez de l'oiſeau rouge, néanmoins elle le craignoit toûjours, & ne le voyoit qu'avec peine. Dès la premiére année du mariage de la Reine, on eut quelque ſoupçon de ſa groſſeſſe, elle étoit elle-même dans l'in-

certitude, lors qu'un jour qu'elle étoit seule dans son Cabinet, une de ses femmes y entra pour lui proposer d'acheter un Perroquet qui parloit plusieurs sortes de langues, & sur tout celle du Païs de la Reine: cette derniére circonstance réveilla toute sa curiosité, & elle commanda qu'on lui apportât le Perroquet, qui lui fit un beau discours dans sa langue naturelle. La Reine lui ayant fait ensuite plusieurs questions differentes, l'oiseau y répondit fort juste. Il n'est pas croyable combien ce Perroquet donna de joye à la Reine, qui s'imagina qu'elle ne pourroit plus s'ennuyer ayant auprés d'elle ce merveilleux oiseau: toute la Cour l'admira comme un prodige, & le Roi passoit même fort souvent dans le Cabinet de la Reine, pour entendre parler le Perroquet qui se lassa enfin de toutes les questions qu'on lui faisoit, & ne voulut plus répondre: la Reine qui craignoit qu'il ne fut malade, étoit fort chagrine de son silence, & lui faisoit toutes les caresses dont elle pouvoit s'aviser. Le Perroquet touché de la douleur de la Reine, & sensible aux marques d'amitié qu'elle lui donnoit, lui parla en ces termes.

Cesse de t'affliger, belle Reine, je suis ta bonne amie Clairance, qui ai pris la figure d'un Perroquet afin de pouvoir t'entretenir plus commodément, sans que personne en eût aucun soupçon: tu es assurément grosse, & la méchante Ligourde médite déja d'étouffer ton enfant dans le berceau; je suis accouruë pour le sauver, & j'en viendrai à bout: Si tu as la force de me garder le secret, & que tu ayes assez de confiance en moi, pour me remettre ton enfant, je le delivrerai des embûches de Ligourde, & je lui donnerai une éducation digne de sa naissance, & fort differente de celle qu'on donne d'ordinaire aux autres Princes; mais comme le premier sort que Ligourde lui a donné durera vingt & un an, il faut que tu me le confies, & que tu ayes

la

la patience d'attendre que ce long terme ſoit paſſé, avant que de revoir ce cher enfant.

Quoi que la Reine fût pénétrée des ſoins obligeans de la bonne Fée, il lui fut néanmoins impoſſible de ſuſpendre ſa douleur: elle verſa un torrent de larmes ſans pouvoir lui répondre un ſeul mot. Héſiterois-tu au moins à me le confier, continua la Fée: Hélas, reprit la Reine, vous ſçavez que je me ſuis abandonnée à vos conſeils, mais je crains bien que le Roi ni ſes Peuples n'y donnent jamais leur conſentement. Le tien me ſuffit, ajoûta Clairance, car je rendrai ta groſſeſſe inviſible; je te ferai même accoucher ſans que tu le ſçaches, & tu peux compter que j'aurai ſoin de ton enfant comme de la prunelle de mes yeux, & qu'après que le terme fatal ſera paſſé, je te le rendrai, & tu en accoucheras de nouveau aux yeux de tout le monde: mais ſur toutes choſes, garde le ſecret, & prens ton parti de bonne heure, ſans t'allarmer de tous les chagrins où tu ſeras expoſée par une longue ſtérilité: Je te promets auſſi qu'après la naiſſance de ce cher fils, que je veux nommer *Sans Parangon*, parce que jamais Prince ne pourra lui être comparé, tu ſeras encore conſolée par un ſecond fils que tu aimeras tendrement, & pour qui je médite un ſort afin qu'il ſoit aimé de tous ceux qui l'approcheront, & que toute ſa vie qui ſera des plus longues, ne ſoit qu'une ſuite continuelle de gloire & de plaiſirs. La Reine étoit ſi perſuadée de bonnes intentions de Clairance, qu'elle donna volontiers ſon conſentement à tout ce qu'elle lui propoſa, goûtant par avance toute la joye d'une ſeconde fécondité. Elle achevoit de la conjurer d'avoir bien ſoin du rejetton de tant de Heros, lorſque le Roi entra dans ſon Cabinet. Le Perroquet ſe mit à chanter une Chanſon fort agréable qui fit beaucoup de plaiſir au Roi; il ſauta enſuite ſur une fenêtre & s'envola. La Reine feignit d'en être fort

allarmée, & envoya de tous côtez pour tâcher à le reprendre; on fit publier par tout le Roïaume qu'on donneroit cinq cens piſtoles à celui qui en donneroit des nouvelles, mais il fut impoſſible d'en rien découvrir, & on aſſure que le Roi qui aimoit les oiſeaux paſſionnément, en témoigna beaucoup plus de chagrin que la Reine.

Cependant la groſſeſſe de la Reine fut inconnuë à tout le monde, & elle accoucha ſans que perſonne s'en apperçût. Clairance enleva Sans Parangon; & comme ſon art lui apprenoit les grandes choſes que ce Prince opéreroit à l'avenir, elle ſe fit un grand plaiſir de le bien élever, elle eut une attention particuliére à lui préparer un apartement très-propre & fort ſain; & comme la Fée ſçavoit que les enfans tiennent ſouvent de leurs nourrices, elle lui choiſit pour le nourrir une Reine enchantée, qui étoit d'un bon tempérament, & avoit les inclinations fort nobles; pluſieurs graces & amours enchantez eurent ordre de bercer l'enfant; il me ſeroit aiſé de faire une deſcription de ſon berceau & de ſes langes, mais on n'a qu'à imaginer tout ce qu'il y peut avoir de plus riche, & de meilleur goût dans un Palais enchanté, & cela ſe trouvera encore fort au deſſous du berceau & des langes de Sans Parangon. La bonne Fée qui ne le voyoit jamais aſſez, ayant remarqué qu'il avoit de la peine à ſe rendormir lors qu'une fois il ſe réveilloit, ſe ſouvint que la Princeſſe de la Chine, qui étoit ſans contredit la plus belle & à même temps la plus fiére Princeſſe de la terre, & qui étoit enchantée pour pluſieurs ſiécles, avoit la plus belle voix que jamais mortelle eut euë, la Fée lui ordonna de ſe tenir auprès de l'enfant, & de l'endormir par ſes Chanſons, lorſqu'il ſe réveilleroit.

L'extrême beauté de cette Princeſſe avoit fait tant de bruit avant ſon enchantement, que les plus

grand

grands Princes de la terre s'eſtimoient trop heureux de hazarder leur vie pour mériter ſon eſtime; & quoi qu'elle eût des maniéres fort flateuſes, & fort inſinuantes, elle avoit ſi bonne opinion de ſon propre mérite, que les plus généreuſes actions lui paroiſſoient trop récompenſées d'un ſeul de ſes regards; elle ne ſouffroit que des Heros à ſon ſervice, elle exigeoit d'eux qu'ils entrepriſſent pour l'amour d'elle des choſes extraordinaires, & ſouvent impoſſibles; s'ils réüſſiſſoient, elle leur permettoit pour toute récompenſe de continuer à la ſervir; & s'ils ſuccomboient, il lui ſembloit que leur deſtinée étoit digne d'envie, puiſqu'ils mouroient à ſon ſervice. Sa grande fierté donna occaſion à la faire nommer Belle-gloire. Les Fées jalouſes de ſon extrême beauté réſolurent l'enlever, de l'enchanter pour trois mille ans; Clairance s'y oppoſa long-temps, mais voyant qu'elle faiſoit périr une infinité de Heros pour ſatisfaire ſes caprices, & ſans qu'elle leur en ſçût aucun gré, elle conſentit à ſon enchantement, & exigea néanmoins des autres Fées, que la Princeſſe ne vieilliroit point pendant ce long eſpace de temps, & qu'elle auroit toûjours la même beauté que le jour de ſon enlévement.

On lui avoit donné pour tâche de dévider onze mille pelotons de fil par jour; mais Clairance en faveur du petit Prince, la delivra de cette pénible occupation, & lui ordonna de chanter toutes les fois qu'il ſe réveilleroit, juſqu'à ce qu'il fût rendormi. Cette occupation lui parut ſi douce après le pénible emploi qu'elle venoit de quitter, que cela ne contribua pas peu à faire naître l'inclination qu'elle avoit euë depuis pour le jeune Sans Parangon qui étoit toûjours content toutes les fois qu'il entendoit chanter Belle-gloire. Clairance qui étoit idolâtre du jeune Prince, voyant que Belle-gloire s'aquittoit de ſa commiſſion avec tant de ſuccès, lui dit

quelque parole obligeante, & lui fit eſpérer qu'elle pourroit la laiſſer long tems au ſervice de Sans Parangon: Dès l'âge de ſept ans la Fée lui fit apprendre pluſieurs ſortes de Langues, & lorſqu'il fut aſſez fort pour commencer ſes exercices, elle lui choiſit des Maîtres habiles; & comme elle ſe propoſoit de le rendre fort robuſte, elle ne lui donnoit que d'une ſorte de viande dans ſes repas, & ne mettoit jamais d'autre herbe dans ſes potages, que de la ſauge, quoi qu'elle lui fit ſervir quelquefois des petites ſalades de betoüane. Belle-gloire s'aquit un ſi furieux aſcendant ſur ſon eſprit, qu'il s'ennuyoit toûjours par tout où il ne la voyoit pas; elle étoit auſſi tellement ſatisfaite & du cœur & de la Nobleſſe des ſentimens du jeune Prince, qu'elle ne ſe faiſoit aucune violence d'être toûjours auprès de lui, & de l'amuſer le plus agréablement qu'il lui étoit poſſible.

Ce Prince dès ſa plus tendre jeuneſſe, eut tant d'inclination pour la guerre, qu'il lui arrivoit ſouvent de faire armer de piques & mouſquets les femmes qui le ſervoient, & il leur commandoit l'exercice avec beaucoup d'adreſſe, ne ſe propoſant en toutes choſes que de plaire à Belle-gloire. Cependant à meſure qu'il avançoit en âge, la fiére Princeſſe ne ſe rendoit plus ſi aſſiduë auprès de lui, & lui cachoit même l'inclination ſecrette qu'elle avoit pour lui.

La Fée admirant la forte paſſion que le Prince avoit pour les armes, voulut lui donner moyen d'exercer cette noble ardeur, & lui fit préſent d'un petit ſiflet d'yvoire, avec lequel il faiſoit ſortir mille hommes armez chaque fois qu'il ſifloit, en ſorte que dans une matinée il avoit des armées de pluſieurs milliers d'hommes, qu'il diſperſoit en divers endroits, & les faiſoit toûjours agir ſans aucune confuſion

fusion. La Fée desira encore qu'il devint Politique, & qu'il apprit l'Art de régner; & ce fut dans cette vûë qu'elle lui donna un Conseil composé de plusieurs grands hommes, où l'on traitoit toutes sortes de matiéres importantes.

Le Prince eut d'abord quelque peine à se contraindre d'entrer au Conseil; mais enfin la complaisance qu'il avoit pour la Fée l'emporta, & il s'y rendit fort assidu. Ce fut-là où il apprit à connoître la justice, à démêler le vrai d'avec le faux, & enfin à pénétrer jusques dans le fonds du cœur des hommes.

Ces occupations militaires & politiques ne suffisoient pas pour occuper ce vaste genie, il se plaisoit encore aux beaux Arts; & quoi que le Palais de Clairance fut grand & superbe, il y trouvoit des défauts, & faisoit voir que la simétrie n'y avoit pas été bien observée; il avoit un goût particulier pour les Jardins, & pour tout ce qui étoit propre à les embellir. La Fée ravie de lui trouver tant de talens, & de si bonnes disposítions, lui donna pour s'exercer, une baguette dont il n'avoit qu'à frapper trois fois pour faire paroître tout ce qu'il imaginoit: la vertu de la baguette ne demeura pas inutile, car le Prince donnant carriére à son imagination, bâtit un Palais d'une étenduë prodigieuse, où il auroit pû loger en cas de besoin la plûpart des Officiers de ses troupes; il y avoit des Cours fort spacieuses; les escaliers étoient de marbre & de jaspe, avec tous les embellissemens que l'art peut fournir; on entroit dans une enfilade d'apartemens magnifiquement meublez, & ornez d'une infinité de Peintures excellentes. Enfin, on admiroit bien moins l'or, l'azur, les broderies, les belles peintures, & les cristaux, que la maniére dont tous ces ornemens étoient disposez; on passoit ensuite dans une gran-

de galerie ornée de glaces & de belles Statuës de marbre & de bronze, avec des Peintures merveilleuſes, où l'on remarquoit des actions d'un Heros ſi prodigieuſes, qu'on ne voyoit rien de pareil même dans la Fable. L'or étoit ſi commun dans ce ſuperbe Palais, que tout en étoit couvert juſqu'au toît, & ſi quelque choſe pouvoit donner de l'attention après avoir vû tant de richeſſes, c'étoit le magnifique Jardin où l'on entroit en ſortant du Palais; on rencontroit de grands baſſins de marbre blanc, avec des jets d'eau, des napes, des gerbes & des caſcades; enfin c'étoient des Riviéres, qui au lieu de ſerpenter comme elles font ailleurs, remontoient dans le Ciel, & réjailliſſoient juſques dans les nuës, on voyoit en même temps de charmans parterres & de belles allées d'Orangers, de ſorte qu'on ſe trouvoit toujours embaraſſé à choiſir par où l'on commenceroit la promenade, parce qu'on auroit ſouhaité de tout voir à la fois. Ceux qui vouloient ſe retirer dans quelque coin, pour y rêver à leur aiſe, trouvoient d'agréables Fontaines entourées de ſiéges de marbre & de gazon; on y voyoit des animaux de toute ſorte d'eſpéce, qui n'y étoient que pour réjoüir les Spectateurs; les Lyons, les Tygres, & les Leopards étoient dépoüillés de toute leur férocité; les Serpens n'avoient aucun venin, on n'y craiguoit pas même les Dragons, dont le ſeul aſpect étoit ſi terrible par tout ailleurs: ſi par hazard on ſe trouvoit las de la promenade, on rencontroit à l'extrémité des Jardins, un bras de Mer en forme de Canal; & à même temps un grand nombre de Mariniers ſe préſentoient avec des Barques & des Galéres richement ornées, & s'offroient à donner de nouveaux plaiſirs ſur l'eau. La Fée ayant un jour ordonné à Belle-gloire, d'accompagner le Prince á la promenade ſur ce beau Canal, Sans Parangon eût la curioſité de ſçavoir ſon ſentiment ſur tout ce qu'elle venoit de voir; mais la Princeſſe lui répon-

répondit froidement, que les richeſſes étoient ſi communes dans l'Empire de la Chine, que l'Empereur ſon Pere préféroit toûjours les maiſons ſimples & propres, aux ſuperbes Palais. Sans Parangon ſe trouva á l'autre bout du Canal, lorſque Belle gloire lui tint ce langage; & comme il avoit une attention particuliére á tout ce qui pouvoit plaire á cette Princeſſe, il ſauta á terre, & ayant frapé trois fois de ſa baguette, il parut tout d'un coup un Château tout de Porcelaine, entouré d'un parterre rempli de jaſmin avec une infinité de petits jets d'eau, & le tout enſemble faiſoit le plus agréable effet qu'il fut poſſible de voir.

Quoi que la galanterie du Prince, & l'envie qu'il témoignoit de vouloir ſe conformer en toutes choſes au goût de Belle gloire, fit plaiſir à cette Princeſſe, elle diſſimula néanmoins ſa joye, & ne lui en témoigna rien; Mais Clairance ayant éxaminé avec plaiſir, & la magnificence du Palais, & la propreté des Jardins, admira le bon goût du Prince, & ordonna pour lui faire honneur, que chaque jour pendant trois heures, toutes les perſonnes enchantées auroient une entiére liberté de ſe promener dans les apartemens de ce beau Palais; qu'il y auroit une charmante muſique; qu'on y pourroit joüer toutes ſortes de jeux, qu'il y auroit méme de magnifiques Collations où tout le monde trouveroit á ſatisfaire ſon goût: Sans Parangon fut vivement touché de cette grace, par raport au plaiſir qu'il jugea que cela pourroit faire á Belle-gloire; mais cette Princeſſe étoit d'une humeur ſi extraordinaire, qu'on ne ſçavoit jamais comment on étoit avec elle, & ſouvent les ſoins qu'on ſe donnoit pour lui plaire, la chagrinoient; elle s'imagina que la curioſité du Prince l'avoit engagé á demander ces divertiſſemens á Clairance, pour étre en occaſion de voir, & d'entretenir plus commodément les belles perſonnes enchantées qui étoient dans ce Palais;

d'au-

& quoi que toute ſorte de deſirs déréglez ſoient bannis de lieux enchantez, & que la jalouſie n'y ſoit connuë de perſonne, Belle-gloire ne pouvoit ſouffrir que le Prince eût la moindre attention pour d'autres que pour elle, perſuadée qu'elle ſeule méritoit tout ſon attachement, & que tout le reſte étoit indigne de lui. Sans Parangon qui aimoit fort la muſique, ne perdoit jamais d'occaſion de l'entendre; mais Belle-gloire lui ayant témoigné qu'elle le trouvoit mauvais, il n'héſzita point á lui faire ce Sacrifice, & ſe priva de la muſique.

Pendant que Sans Parangon, qui avoit déja prés de vingt & un an, s'attachoit uniquement à plaire à Belle-gloire, & ſe perfectionnoit dans toute ſorte d'exercices, la Reine ſa mere attendoit avec une impatience extrême, l'effet des promeſſes de la bonne Fée, & ſe flatoit qu'au premier jour elle lui rendroit ſon cher enfant: Cette grande Princeſſe ſouffroit avec une vertu ſans exemple les perſécutions de ſes ennemis, & écoutoit ſans s'emouvoir les murmures du Peuple qui crioit tout haut qu'il falloit la renvoyer en ſon Païs, & donner au Roi une Princeſſe plus féconde, n'étant pas raiſonnable qu'un grand Roïaume manquât d'héritiers par la ſtérilité de la Reine, pendant qu'il étoit facile d'en trouver d'autres qui ſeroient bien aiſes d'occuper ſa place, & qui donneroient infailliblement des ſucceſſeurs á la Couronne. Sa grande vertu lui faiſoit ſouffrir tous ces murmures avec beaucoup de patîence, attendant toûjours que le terme de vingt & un an fut expiré; elle ne ſe trompa point, car la Fée voyant que le temps fatal des menaces de Ligourde étoit paſſé, déclara au Prince que ſon enchantement étoit fini, & qu'il étoit temps d'aller conſoler ſes Parens. Sans Parangon qui ſe croyoit fils de la Fée, parut fort allarmé de ce diſcours, ſur tout lorſqu'il comprit qu'il falloit s'éloigner de Bel-

le-

le-gloire; mais la Fée lui ayant expliqué tout le myſtére de ſa naiſſance, il marqua beaucoup de docilité, & demanda pour derniére grace à Clairance, qu'elle voulût bien l'aller voir le plus ſouvent qu'il ſeroit poſſible, la ſupliant ſur toutes choſes de mener toûjours Belle-gloire avec elle. La Fée qui ne lui pouvoit rien refuſer, lui promit tout ce qu'il ſouhaita, & s'étant ſervie de ſes enchantemens, le Prince diſparut, & la Reine ſe trouva groſſe, au grand contentement du Roi & de ſes peuples; elle accoucha quelque tems après: & comme jamais Prince n'avoit été ſi deſiré que celui-lá, il n'eſt pas étonnant que ſa naiſſance cauſât une joye univerſelle: tout le monde fut ſurpris de le trouver plus grand, & plus formé que les autres enfans ne le ſont d'ordinaire en naiſſant; mais ce qui cauſa bien plus d'étonnement, & qui faillit à tout gâter, fut lorſqu'on s'apperçût qu'il avoit des dents, la Fée ayant oublié de les y enchanter: en effet on eut toutes les peines du monde à lui trouver des nourrices, parce qu'il les bleſſoit avec ſes dents, & leur écorchoit le teton. L'extréme joye que tout le Royaume eut de ſa naiſſance, empêcha que perſonne ne s'arrêta à examiner ce prodige, on fit de toutes parts des réjoüiſſances publiques & particuliéres, & chacun tâcha de ſe diſtinguer par des démonſtrations d'une véritable joye; La Reine voulut toûjours qu'il s'appellât Sans Parangon, elle l'aimoit avec tant de tendreſſe, qu'elle ſouffroit avec peine qu'on le lui ôtât quelques heures de la journée pour commencer à l'inſtruire; mais à meſure qu'il avançoit en âge, l'idée de ce qu'il avoit apris dans le Palais de Clairance, groſſiſſoit, & il apprenoit facilement toutes choſes, ſe ſouvenant bien qu'il les avoit déja ſçuës; il eut même dés ſon enfance beaucoup de complaiſance pour toutes les belles perſonnes, par l'habitude qu'il s'étoit faite de plaire à Belle-gloire, dont il n'avoit plus qu'une idée con-

fuſe;

fuſe; on remarquoit cependant qu'il ne rioit qu'aux choſes agréables, qu'il parloit peu; mais ce qui ſurprenoit davantage, il ne donnoit ſon applaudiſſement qu'aux choſes ſenſées, & ſçavoit déja refuſer & donner à propos; le ſouvenir de Belle-gloire ſe renouvelloit inſenſiblement dans ſon eſprit, & en même temps ſa complaiſance pour les Dames augmentoit; la Reine qui rarement le perdoit de vûë, ſe réjouiſſoit de le trouver d'une humeur ſi douce & ſi portée au bien.

Le Roi ſon Pere étant mort pendant que Sans Parangon étoit encore bien jeune, ſon Régne commença par le gain d'une Bataille qui fut donnée par ſes Généraux, ce qui parut de bon augure à tout le monde; la Reine ne pouvant ſoûtenir ſeule tout le poids du Gouvernement, choiſit un fameux Druide fort expérimenté dans les affaires, pour l'aider de ſes conſeils; mais ce choix diviſa la Cour, & cauſa de grands deſordres dans tout le Roïaume. Ligourde trouvant l'occaſion favorable, pour exciter des troubles, inſinua à pluſieurs Grands qu'on leur faiſoit injuſtice de les éloigner du Gouvernement des affaires: pluſieurs d'entr'eux ſe liguérent, & prirent les armes, en ſorte que la Reine eut beſoin & de toute ſa prudence & de ſa grande vertu; pour diſſiper leurs cabales; & pour maintenir le Druide dans le Poſte qu'elle lui avoit donné.

Sans Parangon qui avoit plus de pénétration qu'il n'étoit permis d'en avoir à ſon âge, & qui connoiſſoit déja le bon eſprit du Druide, écouta toûjours ſes conſeils avec beaucoup de docilité; & comme il avoit encore les mêmes inclinations qu'il avoit euës dans le Palais enchanté, il aimoit fort les ſoldats, & ſe faiſoit un extrême plaiſir de leur voir faire l'exercice, qu'il leur commandoit ſouvent lui-même; & quoi qu'il n'eût plus de ſiflet

pour

pour faire sortir autant d'hommes armez qu'il auroit voulu, il prit un soin particulier de ceux qui étoient à son service, donnant ordre qu'ils ne manquassent jamais de rien; comme il étoit retenu par les sages conseils du Druide, qui l'empêchoit de suivre tous les mouvemens de sa noble ardeur, il se contentoit de bien discipliner ses troupes, & de les passer souvent en revûë, il ne donnoit sa faveur qu'à ceux qui faisoient leur devoir mieux que les autres, & favorisoit particuliérement les Officiers lors que leurs troupes se trouvoient en bon état, ce qui faisoit que chacun y travailloit à l'envie; & il est certain que jamais Prince n'avoit pris tant de soin de ses Soldats, que Sans Parangon.

Ce Prince méditoit plusieurs grands desseins; lors que la méchante Ligourde, qui ne comprenoit pas comment il avoit évité dans son bas âge, le sort qu'elle lui avoit donné, trouva moyen de faire glisser adroitement dans le Palais du Prince une de ses suivantes, qu'elle nommoit Fiévre, qui par sa malignité faillit à faire mourir le jeune Prince; Mais Clairance en étant avertie y accourut, chassa la suivante, & guérit le Prince. Cette Fée qui avoit découvert que Belle-gloire étoit cette maîtresse capricieuse, dont Ligourde avoit menacé le Prince, & qui prévoyoit les embaras où elle le jetteroit, évitoit exprès de paroître devant lui, de peur d'être obligée de tenir sa parole, & de lui mener Belle-gloire; mais le péril extrême où Sans Parangon se trouvoit, la fit passer par dessus toute sorte de considérations. S'étant adressée à la Reine: Voici, Madame, lui dit elle, les derniers efforts de vôtre ennemie, que j'ai rendus inutiles, & je vous réponds qu'à l'avenir Sans Parangon jouïra d'une longue vie. La Reine fut fort sensible aux soins de la Fée, & n'oublia rien pour lui marquer sa reconnoissance, elle la présenta au Roi son fils, en lui exagerant

agerant les grandes obligations qu'il lui avoit. Sans Parangon qui étoit fort reconnoiſſant, eut une ſenſible joye de voir ſa bienfaitrice, & dans ce moment tout ce qu'il avoit apris chez elle, lui revint dans l'eſprit, il lui prit les mains pour les baiſer, lui fit mille & mille amitiez, & lui marqua par tous les endroits dont il pût s'aviſer, la ſatisfaction qu'il avoit de la voir; & comme il connoiſſoit parfaitement le goût des Fées, il ordonna qu'on lui apportât une Collation compoſée de noiſettes, de pain bis, de miel, & d'eau claire. La Fée fut trés-ſenſible à ſon attention, & quoi qu'elle ne mangeât jamais hors de ſon Palais, elle ne laiſſa pas par complaiſance pour le Prince, de goûter de ſa Collation.

Ce fut alors, que tous les charmes de Belle-gloire ſe préſentérent dans l'êſprit de Sans Parangon, il mouroit d'envie d'en demander des nouvelles à la Fée, mais il ne l'oſoit de peur qu'elle ne crût qu'il lui reprochoit adroitement de lui avoir manqué de parole. Clairance devinant ſa penſée: L'état où vous êtes, lui dit-elle, ne me permettoit pas de vous mener la Princeſſe de la Chine, il eſt vrai que je me ſuis aviſée un peu tard, que je m'y étois engagée trop legérement: Helas! continua-t-elle, vous ne la verrez que trop tôt, je ne vous en dirai pas davantage, car il eſt inutile de raiſonner ſur les choſes qu'on ne ſçauroit éviter, c'eſt le ſort que vous a donné la méchante Ligourde; Mais puiſque je n'ai pas le pouvoir de vous en garantir, au moins vous me diſpenſerez d'autoriſer par ma préſence, ſes dangereux conſeils, & les eſperances chymériques dont elle vous amuſera. Vous la verrez, puiſque je vous l'ai promis toutes les fois que le Soleil en parcourant le Zodiaque paſſera d'un ſigne à un autre, & je la rendrai inviſible pour toute autre que pour vous, de peur que vos ſujets en la voyant,

ne

ne devinſſent autant de rivaux, n'étant pas poſſible qu'un foible mortel puiſſe s'empêcher de la ſervir lors qu'il l'a ſeulement enviſagée une fois: tout ce que je puis faire pour l'amour de vous, c'eſt de la cacher aux yeux de tout le monde, & d'inſpirer aux autres hommes la même envie de vous ſervir, que vous aurez de plaire à Belle-gloire. La Fée diſparut en achevant ces paroles, & le Prince ſans faire aucune attention à tout ce qu'elle venoit de lui dire contre Belle-gloire, ne fut occupé que du deſir de la revoir; il attendoit avec une impatience extrême que le Soleil changeât de maiſon, & bien loin d'avoir du chagrin de ce que Clairance venoit de lui dire, il ſentit une joye ſecrette, de penſer qu'il ne ſeroit permis qu'à lui ſeul de voir & de ſervir cette incomparable Princeſſe. Enfin le changement du Soleil ſi deſiré arriva, & le même jour Belle-gloire parut dans le Cabinet du Roi, dans un Char en forme de Thrône, parſemé d'émeraudes & de lauriers, & attelé de douze cygnes: je ne parlerai point de ſon ajuſtement, parce qu'il étoit effacé par ſon extrême beauté, & par l'éclat de ſes yeux qui auroit ébloui tout le monde, ſi elle n'eut pas été inviſible.

Le Prince ſe jetta d'abord à ſes pieds, & parut tranſporté de joye en la voïant: Mais malgré ſa grande beauté, elle inſpiroit tant de reſpect, que Sans Parangon n'oſa pas ſeulement lui baiſer le bas de ſa robe. Je ſuis bien aiſe, lui dit-elle, qu'à préſent que tu es ſur un Thrône réel, & que tu n'es plus enchanté, tu ayes pour moi les mêmes ſentimens que tu avois dans le Palais de la Fée; car ſi tu as aſſez de vertu pour me ſervir à ma mode, & pour me ſacrifier toutes choſes, peut être que le terme de mon enchantement finira bientôt, & que je me trouverai en état d'ajoûter pluſieurs Couronnes à celle que tu as héritée de tes Peres. De ſem-

blables paroles prononcées par une belle perſonne, font toûjours beaucoup d'impreſſion ſur un Amant; mais Belle-gloire les aſſaiſonna avec tant de grace, & d'un ton de voix ſi touchant, qu'il ne faut pas être ſurpris ſi le jeune Prince en fut très-vivement pénétré: il l'aſſura d'un attachement éternel, & lui fit mille & mille proteſtations, qu'il ne trouveroit jamais de difficulté lorſqu'il s'agiroit de gagner ſon eſtime. Belle-gloire n'oſa point faire une plus longue viſite, de peur que la Fée pour la punir ne lui donnât quelque penible occupation; elle lui promit néanmoins de profiter de la permiſſion qui lui avoit été accordée de revenir une fois le mois. Sans Parangon qui étoit charmé de la voir, tâcha de lui faire connoître avec toute la politeſſe & le reſpect imaginable, qu'il auroit été bien aiſe de la retenir encore quelques momens, mais elle fut inéxorable, & lâcha le cordon à ſes cygnes qui l'enlevérent dans l'inſtant. Le Roi ſouffrit ce départ fort impatiemment, mais il étoit ſi ſoûmis aux ordres de Belle-gloire, qu'il n'oſa pas même s'en plaindre. Cette agréable viſite ne laiſſa pas de lui donner une extrême joye, & de lui inſpirer une vivacité qu'il n'avoit pas encore fait voir. Toute la Cour s'aperçût de ce changement, qui fut ſuivi de pluſieurs Fêtes & galanteries que le Prince fit en faveur des Dames: car rapportant tout à ſon amour, il jugea qu'il devoit cet hommage au ſexe de ſon aimable Maîtreſſe.

Inſenſiblement le Soleil paſſa d'un ſigne à un autre, & la Princeſſe ſe rendit dans le Cabinet du Roi: Il eſt temps, lui dit-elle, que tu renonces à des amuſemens peu convenables à un Prince qui ſe nomme Sans Parangon, & qui s'eſt dévoüé à Belle-gloire; tu n'as rien fait juſqu'á préſent, qui puiſſe te rendre digne du nom que tu portes, & ſi je ne connoiſſois ton grand cœur, & que j'en jugeaſſe par

tes

tes actions, j'aurois peine à croire que tu vouluſſes te donner à moi comme tu me l'as promis; ce n'eſt pas aſſez pour Belle-gloire, de porter une Couronne; je veux qu'elle ſoit ornée de lauriers; les Courtiſans t'aſſurent que tu es galant, jeune & bien fait, & les Dames te traitent de Heros, lorsque tu as éxercé tes Soldats ſur des paiſibles Campagnes: il me faut des victimes mêlées de ſang & de lauriers; en un mot, ſonge que tu es né pour Belle-gloire. En achevant ces paroles elle lâcha le cordon à ſes Cygnes ſans vouloir attendre la réponſe du Roi, qui demeura fort honteux d'un reproche qu'il n'avoit pas mérité, puiſque ſa grande jeuneſſe & la déférence qu'il avoit toûjours euë pour le Druide qui l'aidoit par ſes conſeils à gouverner ſon Roïaume, l'avoient empêché de ſuivre les mouvemens de ſon courage: Cependant, ce ſenſible reproche ne laiſſa pas de le piquer, & lui fit mediter de grands deſſeins dont il jugea que l'éxecution pourroit plaire à ſa Princeſſe; les viſites qu'elle lui rendoit l'animoient encore davantage, & il tâchoit cependant à ſe rendre digne d'elle par tous les endroits qui dépendoient de lui, car il étoit d'une politeſſe extréme, fort galant, fort libéral, & aimoit la probité par tout.

Le ſage Druide étant mort en ce temps-là, Sans Parangon réſolut de gouverner ſeul ſes Etats, & de prendre ſoin lui-méme de ſes affaires: mais de peur que la Princeſſe n'augurât mal de ſa tranquillité, il lui rendit compte de la ſituation où il étoit, & de la néceſſité où il ſe trouvoit de ſe donner tout entier aux ſoins de l'Etat, avant que d'entreprendre aucune guerre étrangére, n'ayant plus de baguette enchantée pour faire ſortir des Soldats armez, & ayant beſoin de ſommes conſidérables pour ſoûtenir les guerres qu'il projettoit. Belle-gloire approuva ſes raiſons, & lui dit même que c'étoit le véritable chemin

min pour se rendre digne d'elle; il n'en fallut pas davantage pour engager Sans Parangon à tenter l'impossible, il s'appliqua fortement aux affaires, & se rendit assidu à tous les Conseils; il commença dans cette occasion à mettre en pratique tout ce qu'il avoit apris chez la Fée; son application, son assiduité & son discernement admirable, surprirent tout le monde, & il est certain que par ses soins, il démêla en peu de temps un cahos d'affaires fort intriguées & très-difficiles, & se mit en état de pouvoir suivre les nobles sentimens de son cœur. Belle-gloire qui jugea par ce penible travail, qu'il étoit capable de toutes les grandes choses, lui parla plus obligeamment qu'elle n'avoit jamais fait; mais ces paroles étoient autant d'enchantemens qui redoubloient l'ardeur du Prince. Sans Parangon se mit peu de temps après à la tête d'une belle armée, & se rendit maître de plusieurs Places importantes, malgré la résistance des Assiégez, qui avoient mis toutes leurs troupes dans ces Places pour les défendre. Belle-gloire qui n'avoit jamais douté du courage du Prince, ne parut pas fort satisfaite de cette prémiére Campagne, & lui dit dans une de ses visites, qu'il n'étoit pas bien extraordinaire qu'un Prince belliqueux avec de belles troupes, & dans la belle-saison, prit des Places; mais qu'un Prince qui se nommoit Sans Parangon, & qui cherchoit à plaire à Belle-gloire, devoit attaquer les Places en plein Hiver a travers les glaçons & les frimats, sans attendre même que toutes ses troupes fussent assemblées. Ce terrible discours n'étonna point le Prince, car il ne trouvoit rien de difficile lorsqu'il étoit question de gagner l'estime de sa Maîtresse; il partit peu de jours après dans le cœur de l'Hiver, & attaqua avec un petit nombre de troupes, malgré le neiges & les glaçons, une grande Province où il y avoit plusieurs Places très-fortes, dont il se rendit enfin le maître par des travaux incroyables,

& après une infinité d'actions héroïques: ce fut alors aussi que Belle-gloire, sensible à tant de marques de valeur, lui permit de baiser pour la premiére fois le bas de sa robe.

Sans Parangon flaté par une grace si particuliére, leva de nouvelles troupes, & se disposoit, á entrer de bonne heure en Campagne, se promettant déja de conquérir plusieurs Provinces, lorsque Belle-gloire s'étant renduë dans le Cabinet du Roi, lui parla en ces termes: Je suis satisfaite de ton courage, & je te tiens quitte des Places que tu pourrois prendre, je suis même persuadée qu'il ne s'en trouveroit point qui pût te résister, sur tout pendant que tes ennemis n'ont pas d'armée pour te disputer la Campagne; de semblables conquétes ne seroient d'aucun mérite auprès de moi, je n'aime point les Victoires aisées, & si tu veux me faire plaisir, tu suspendras ta noble ardeur, & tu attendras que tes ennemis revenus de leur étonnement, soient en état de t'opposer des forces aussi nombreuses que les tiennes. Sans Parangon eut besoin de toute sa moderation pour renoncer aux conquétes qu'il s'étoit promis de faire; néanmoins comme il n'avoit pris les armes que pour plaire á Belle-gloire, il falut se soûmettre à ses volontez.

Ce sacrifice ne laissa pas de lui être très-agréable, & elle l'en remercia en des termes fort obligeans; comme ce Prince étoit continuellement occupé d'un desir ardent de faire quelque chose qui fut du goût de sa charmante Maîtresse, & qu'il n'avoit plus d'occasion de se distinguer par les âmes, il s'apliqua de nouveau aux soins de l'Etat, il abregea les Loix, réforma un grand nombre d'abus qui s'étoient glissez dans l'administration de la Justice, Belle-gloire donna des loüanges á sa vigilance & à son application, mais elle lui demanda une nouvelle preu-

oe de ſon attachement, qui jetta ce Prince dans de grands embarras: Tu ſçais, lui dit-elle, l'eſpérance où je ſuis de voir bientôt finir mon enchantement; tu as oſé porter tes vœux juſqu'à moi, tu n'ignores pas que j'aime les beaux Palais, & cependant tu n'en as point où tu puiſſes me recevoir. Sans Parangon l'aſſura qu'elle ſeroit bien-tôt ſatisfaite, & ayant fait venir les plus habiles Architectes de l'Univers, il fit bâtir dans la Capitale de ſes Etats, un des plus beaux Palais du monde, avec des Jardins très agréables & proportionnez á la magnificence du Palais; Ce grand ouvrage étoit preſque fini, lors que Belle-gloire étant allée viſiter le Prince à ſon ordinaire, elle lui fit connoître qu'elle n'aimoit point le ſejour des Villes, & que s'il vouloit lui donner un témoignage bien véritable de ſon attachement, & de ſa complaiſance pour elle, il falloit lui bâtir à la Campagne, un Palais & des Jardins ſemblables à ceux qu'il avoit imaginez lui même chez Clairance, par la vertu de ſa baguette. Sans Parangon épouventé d'une propoſition ſi extravagante, lui repréſenta que le Palais de la Fée n'étoit qu'une illuſion, & que tout le marbre de la Terre, ni l'or du Perou, ne ſuffiroient pas pour un ſemblable édifice: Tu ſçais bien, reprit Belle-gloire, que les choſes ordinaires ne m'accommodent point, & que je n'aime que celles qui approchent de l'impoſſible; je t'ai fait connoître ce que je deſire, c'eſt à toi à examiner ſi tu as & aſſez de courage, & aſſez d'envie de me plaire, pour l'entreprendre; elle n'attendit point de réponſe & diſparut.

Jamais il n'y eut d'embarras pareil à celui de ce Prince, qui auroit mille fois mieux aimé mourir, que d'avoir déplû à ſa Princeſſe. Cependant, quoi qu'il trouvât de l'impoſſibilité à l'éxecution de ce grand deſſein, il ne laiſſa par pour marquer ſa ſoûmiſſion aux ordres de Belle-gloire, de l'entrepren-

dre;

dre, ſans pourtant qu'il oſât ſe flâter d'y réüſſir: il traça lui même un Plan le plus approchant qu'il lui fut poſſible, de celui du Palais de la Fée, á peine ſe donna-t-il le temps de conſulter les Architectes, & commença ſans perdre un moment, à bâtir le Palais, & à faire dreſſer les Jardins, en ſorte qu'au bout de deux ans ce grand Ouvrage ſe trouva fort avancé.

Cette diligence plût beaucoup à la Princeſſe; Sans Parangon s'en étant aperçû redoubla ſes ſoins, & n'eut jamais de repos que le Palais & les Jardins ne fuſſent dans leur perfection; l'or y étoit par tout avec tant de profuſion que les toits en étoient couverts, & quoi qu'il ne tâchât qu'à imiter ce qu'il avoit déja fait chez la Fée, il eſt conſtant qu'il ſurpaſſa le Palais enchanté en beaucoup de choſes.

Sans Parangon ſe flatant que la Princeſſe ſeroit contente de ſon Palais, attendoit avoit impatience qu'elle l'eût vû pour lui en demander ſon ſentiment: mais il fut extrêmement ſurpris de voir qu'une nouvelle planete préſidoit ſur l'hemiſphere, ſans que Belle-gloire parut, cela lui donna de cruelles inquiétudes dont il fut accablé juſqu'au lendemain que la Princeſſe arriva, qui lui aprit que les Cygnes de ſon char ayant été éblouïs par la réverbération du Soleil qui donnoit ſur l'or des toits, étoient allez au Canal au lieu d'entrer dans le Cabinet, & que leurs ailes ayant été moüillées, il leur avoit été impoſſible de reprendre leur vol; que la Fée y étant accouruë les avoit condamnez à y demeurer toute leur vie, & l'ayant enſuite ramenée dans ſon Palais, elle l'avoit retenuë juſqu'à ce moment, qu'elle venoit de lui donner un attelage d'Aigles qui traîneroient ſon char à l'avenir; elle lui témoigna enſuite beaucoup de reconnoiſſance de l'empreſſement qu'il avoit eu de lui plaire en ache-

vant ce magnifique Palais, & lui promit de ne l'oublier jamais. Comme par ſon enchantement elle étoit inviſible à tout le monde; Sans Parangon la pria de jetter les yeux un inſtant ſur l'aſſemblée des apartemens; elle y conſentit, & après les avoir bien examinez, elle l'aſſura qu'elle y trouvoit plus de magnificence, une muſique bien plus excellente, & beaucoup meilleure compagnie, que dans ceux de la Fée.

Dans une autre viſite le Prince la ſuplia de ſe promener ſur le Canal, & lui fit remarquer l'agréable Château de porcelaine, qui paroiſſoit à l'extrémité: elle le trouva fort reſſemblant à celui de la Chine, & convint avec peine que celui de Sans Parangon étoit plus galant & plus parfait que l'autre. Mais ſoit que cela même lui donnât quelque jalouſie, ou qu'elle eut changé de goût, elle pria le Roi de l'abattre, & d'en faire bâtir un autre de marbre & de jaſpe à la place de celui-là, ce qui fut éxecuté peu de jours après.

Ce ſuperbe Edifice auſſi bien que les riches meubles dont il étoit orné, augmentérent la réputation que Sans Parangon s'étoit déja aquiſe par ſes conquêtes.

Les Etrangers arrivoient de toutes parts dans ſon Roïaume, & admiroient ces grandes richeſſes, une infinité de curioſitez differentes, & plus que tout le reſte, les ſurprenantes qualitez du Monarque, qui cependant préferoit un ſeul regard de ſa Maîtreſſe aux applaudiſſemens de tout l'Univers enſemble: & dans l'empreſſement qu'il avoit de faire toûjours quelque choſe de grand pour gagner ſon eſtime, il ſe plaignit un jour à cette Princeſſe de ce qu'elle ne lui donnoit plus d'occaſion de lui marquer le plaiſir qu'il avoit à lui obeïr. Helas! lui dit-elle, tu

m'as

m'as fait admirer le Canal de ton Jardin, comme un ouvrage fort extraordinaire, & cependant je m'aperçois que plusieurs particuliers en ont autant dans leurs maisons de Campagne, tu sçais bien que je n'aime pas ce qui est commun : mais si tu avois bien envie de me plaire, & que tu voulusses veritablement me marquer que tu ne pensés qu'à te rendre digne de moi, je souhaiterois que tu me fisses un Canal qui traversât de l'une à l'autre mer, & qui les joignant toutes deux me donnât le plaisir lors que je ne serai plus enchantée, de passer de l'Ocean à la Mediterranée, sans m'exposer aux hazards ni aux difficultez d'une longue navigation. Cette entrepriſe, répondit le Prince, seroit plûtôt l'ouvrage d'une Fée que celui d'un Prince comme moi. Quoi, reprit la Princesse en colére, tu as la témérité de prétendre mon estime, & une semblable entrepriſe t'étonne? Rien n'est capable de m'étonner, continua Sans Parangon, lors qu'il s'agit du service de Belle-gloire, & puisque vous voulez absolument ce Canal, je le ferai ou je mourrai dans la peine. La Princesse se retira fort satisfaite de la résolution de Sans Parangon, quoi qu'elle doutât elle-même qu'il pût jamais réüssir dans une entrepriſe si nouvelle & si hardie. Il commença l'ouvrage avec des soins & des dépenses infinies, tout autre Prince que Sans Parangon se seroit rebuté par l'impossibilité qu'on lui faisoit voir à le continuer; Mais ce Monarque qui sçavoit que les grandes difficultez étoient autant de moyens de plaire à Belle-gloire, continua toûjours son entrepriſe, & l'acheva enfin avec une patience & des travaux qui approchoient de ceux d'Hercule, La Princesse fut dans le dernier étonnement de voir finir un travail si pénible; & dès la premiere visite, elle assura Sans Parangon que lui seul lui paroissoit digne de son estime; qu'elle desiroit cependant qu'il retournat cueillir de nouveaux Lauriers dans le Champ de Mars.

Sans Parangon ravi d'un ordre si conforme à ses desirs, assembla de nombreuses troupes avec une diligence extraordinaire, & commença sa Campagne par un Siége fameux; les Assiégez se défendirent assez vigoureusement, mais il fallut céder aux efforts de Sans Parangon. Belle-gloire s'appercevant de la facilité qu'il avoit à faire des Conquêtes, lui dit un jour que les autres Heros prenoient des places à force de tems, que s'il vouloit se distinguer, & lui donner un spectacle nouveau, ce seroit de prendre chaque jour une place. A peine eut-elle achevé de parler que Sans Parangon entra comme un torrent dans le Païs ennemi, & y prit tous les jours une Forteresse nouvelle; la rapidité de tant de Conquêtes étonna plusieurs Potentats voisins, qui crûrent néanmoins être en seureté, parce que Sans Parangon ne trouvant plus de place à conquerir, etoit obligé s'il vouloit aller plus loin, de passer une grande & profonde Riviére, & comme des Armées ne traversent pas les Riviéres aussi facilement que des oiseaux, il falloit des temps infinis pour y construire des Ponts; mais Sans Parangon cherchant toûjours à plaire á sa Princesse, par des actions extraordinaires, s'avisa sans s'embaraſſer ni du péril ni des difficultéz, de faire passer son Armée à la nage; la nouveauté de cette grande action déconcerta si fort les ennemis, que tous les Peuples voisins accoururent pour se soûmettre au Vainqueur, qui se seroit aisement rendu maitre de plusieurs grands Etats, si Belle-gloire étonnée de ce qu'il avoit passé ses espérances, ne lui eût représenté, que ne trouvant par tout que de la terreur & point d'ennemis, elle ne prenoit plus sur son compte les Conquêtes qu'il pourroit faire sur des gens qui se rendoient sans combattre. Sans Parangon qui ne songeoit qu'à plaire à sa charmante maitresse, lui fit encore ce sacrifice, & se retira dans ses Etats.

Ligour-

Ligourde, jalouſe des proſpéritez du Prince, voyant l'étonnement & la conſternation de ſes ennemis, leur fit apercevoir qu'ils avoient dans leur Païs un oiſeau jaune, á qui elle avoit donné pluſieurs ſorts; & quoi qu'il fut encore jeune, & qu'il n'eût pas les aîles aſſez fortes pour aller bien loin, elle les aſſura qu'il pourroit dans les ſuites les ſervir utilement. Cet avis leur donna beaucoup d'attention ſur l'oiſeau jaune, & ne laiſſa pas de leur relever le courage; mais tout cela leur fut inutile, car Belle-gloire, ayant viſité Sans Parangon au retour de ſa Campagne, elle lui témoigna la ſatisfaction qu'elle avoit de tout ce qu'il venoit de faire pour ſon ſervice, & lui fit entendre qu'il étoit de ſa généroſité de mépriſer les Conquêtes aiſées, & qu'il devoit ſe contenter d'avoir réduit ſes ennemis dans la conſternation où ils étoient, ſans vouloir profiter de leur deſordre. Sans Parangon trop heureux de pouvoir plaire à Belle-gloire, y conſentit ſans héſiter. Ce noble procédé dans des conjonctures ſi favorables, lui attira pluſieurs paroles obligeantes de la part de ſa maîtreſſe.

Sans Parangon qui dans ſon plus grand repos ſongeoit toûjours á tout ce qui pourroit faire plus de plaiſir à ſa Princeſſe, s'appliqua de nouveau à protéger les Sciences & les Arts, en établiſſant pluſieurs Manufactures & Académies de Peinture, & de Sculpture en divers endroits de ſon Royaume. Belle-gloire l'ayant viſité peu de temps après, lui parla en ces termes: Tu as fait une infinité de belles actions, je te l'avouë, il me paroît cependant que tu n'as guéres d'attention à ce qui me regarde perſonnellement, puiſque tu n'as pas ſeulement encore penſé à te mettre en état de pouvoir envoyer une Ambaſſade à l'Empereur de la Chine, mon Pere, pour me demander lorſque mon enchantement ſera fini: Où ſont tes Ports, Où ſont tes Armées

Nava-

Navales? Sans Parangon fut ravi que sa maîtresse songeât elle-même aux moyens d'être à lui; & quoi qu'il eût déja & des Ports & des Vaisseaux, il fit bâtir un nouveau Port, & construire plusieurs grands Vaisseaux, avec des soins & des dépenses immenses. Belle-gloire en parut fort contente, elle ne laissa pas de dire aux Prince, que le voyage de la Chine étant fort long & difficile, il seroit bon de faire par avance quelque établissement dans l'Amerique, pour servir d'entreport, & en cas de besoin de retraite aux Ambassadeurs, qui sans cela couroient risque de se perdre dans une si longue navigation. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Sans Parangon donna de si bons ordres, qu'il assura peu de temps après plusieurs Ports dans le nouveau Monde, & y établit des Compagnies qui avoient un commerce continuel, & aux Indes, & en Amerique.

Belle-gloire qui avoit deja été servie par plusieurs grands Heros, fut obligée de convenir qu'elle n'en avoit jamais trouvé qui entrât si généreusement dans tout ce qui lui faisoit plaisir, ni qui eut travaillé à lui plaire avec tant d'aplication & tant de succès que Sans Parangon. Il faut convenir, lui dit-elle, que tu as de grandes richesses, de belles armées, des palais magnifiques, & des Jardins delicieux; mais il te manque encore un tresor d'un prix inestimable & dont l'Empereur mon pere faisoit plus de cas que de sa Couronne, (c'est un ami fidéle) je lui ai souvent ouï dire qu'il plaignoit beaucoup la condition des Rois qui étoient environnez d'une foule d'adorateurs, qui avoient la derniére complaisance pour toutes leurs volontez, mais rarement d'amis fidéles qui leur parlassent avec franchise, & sans quelque vûë particuliére: il en avoit un fort desintéressé, qui avoit beaucoup d'esprit, une grande douceur, beaucoup de pénétration, qui raisonnoit juste sur toute sorte de matiéres,

res, qui ne le flatoit jamais, & qui aimoit mon Pere indépendemment de l Empereur.

Ce portrait qui frapa le Prince se trouva si fort de son goût, & si conforme à ses inclinations, qu'il s'estima malheureux au milieu de ses richesses, puisqu'il n' avoit pas un ami de ce caractére; il remercia la Princesse de ses avis, & les Aigles ayant pris leur vol à leur ordinaire, le Prince demeura fort réveur faisant de serieuses réflexions sur tout ce qu'il venoit d' entendre.

Il observa depuis ce temps-là ceux qui l'approchoient, il éxamina leur esprit & leur cœur, cherchant toûjours la ressemblance du portrait que la Princesse venoit de lui faire. Enfin après bien des épreuves differentes, il fut assez heureux de trouver une personne d' une rare vertu, & d un mérite extraordinaire, qui avoit précisément toutes les qualitez du portrait.

Sans Parangon qui jusques-là avoit été livré à des Courtisans passionnez, qui souvent se déchaînoient les uns contre les autres, se trouva si soulagé de pouvoir parler de toutes choses à cœur ouvert, & sans craindre qu' on lui dît du mal de personne, qu' il ne perdoit jamais d' occasion de l' entretenir, toutes les fois que ses grandes occupations pouvoient le lui permettre.

Cependant Belle-gloire n'aimoit pas à le voir long-temps tranquille, elle lui inspira peu de tems après, d' entreprendre de nouvelles guerres. L' oiseau jaune que Ligourde avoit enchanté, & qui s' étoit fort accrédité depuis, ne laissa pas de se donner beaucoup de mouvement, & de faire plusieurs tentatives pour arrêter les progrés de Sans Parangon; mais ses soins n' empêchérent pas que ce Prince ne

conti-

continuât toûjours la guerre avec le même ſuccès, car paroître en Campagne, & faire des Conquêtes, étoit pour lui une même choſe; toutes les ſaiſons lui étoient égales, il faiſoit des Siéges indifferemment en Hiver comme en Eté, il campoit ſur la neige, comme ſur une prairie couverte de fleurs; ſes ennemis s'étant liguez par les ſoins de l'oiſeau jaune, firent de nouveaux efforts, & marchérent à la tête d'une puiſſante armée, pour s'oppoſer à ſes Conquêtes; ce qui n'empêcha pas qu'il ne prît pluſieurs places devant eux, & leur préſence ne ſervit qu'à lui donner plus de témoins de ſes Victoires. Belle-gloire voiant que rien ne pouvoit reſiſter à cet incomparable Prince, lui ſuggéra de nouveau de poſer les armes, & lui fit connoître que puiſqu'il ne trouvoit plus d'ennemis dignes de lui, elle ſouhaiteroit qu'il s'attachât à embellir ſes maiſons & ſes Jardins, ce qu'il éxecuta avec une magnificence qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que d'écrire. Belle-gloire ayant reconnu par pluſieurs expériences, que ce Prince bien loin de ſe délaſſer quelquefois, ſe donnoit tout au public, lorſque les ſoins de la guerre lui permettoient de prendre quelque relâche, elle lui dit un jour, qu'elle ne comprenoit pas comment il pouvoit ſoûtenir l'embarras d'une ſuite continuelle d'affaires; que l'Empereur de la Chine ſon pere étoit bien d'un meilleur goût, puiſqu'après avoir rempli une partie de la ſemaine les dévoirs d'Empereur, il devenoit le reſte du temps homme privé, & ſe retiroit dans un agréable Palais environné de jardins délicieux, où tout étoit d'une propreté ſurprenante; on y voyoit une infinité de choſes curieuſes qui faiſoient plaiſir à voir, mais particuliérement une Riviére qui ſe précipitoit du haut d'une montagne, qui faiſoit une caſcade ſi extraordinaire, que dans les beaux jours, la réverberation du Soleil qui donnoit ſur la caſcade, réjailliſſoit ſur le Palais, & éclairoit tous les aparte-

mens,

mens. C'étoit dans ce beau ſejour qu'il vivoit ſans contrainte, éloigné de la foule, & accompagné d'un petit nombre de perſonnes choiſies, qui ne l'entretenoient que de choſes agréables, ſans jamais lui parler de leurs affaires particuliéres. Sans Parangon admira le bon goût de l'Empereur de la Chine, & aſſura Belle-gloire qu'il profiteroit de cet exemple.

La réputation de Sans Parangon, ſes actions heroïques, & ſes grandes vertus, allerent auſſi loin que la lumiére du Soleil: pluſieurs grands Potentats des extrémitez de la terre, lui envoyérent des Ambaſſadeurs avec de richez préſens: ſon Roïaume étoit une pépiniére de perſonnes illuſtres, toutes les Nations y étoient bien reçûës, & on y abordoit de toutes parts, pour admirer ce Prince incomparable, & pour apprendre par ſon exemple, & la politeſſe & la pratique des vertus. Belle-gloire qui l'avoit mis à toute ſorte d'épreuves, l'aſſuroit dans ſes viſites, qu'elle n'attendoit plus que la fin de ſon enchantement pour lui marquer ſa reconnoiſſance; mais ce Prince craignoit toûjours de n'avoir pas aſſez fait pour elle, & cherchoit continuellement de nouvelles occaſions de gagner ſon eſtime. Quoi que la Fée Clairance lui eût fait éviter par ſes ſoins un des ſorts de Ligourde, & qu'elle l'eût rendu d'une ſanté parfaite, ſes campemens ſur la neige & les autres fatigues de la guerre lui cauſérent une fâcheuſe incommodité, dont les ſuites parurent très-dangereuſes, mais Sans Parangon ne conſultant que ſon courage, ſans donner le tems à ſes ſujets de s'appercevoir de ce grand péril, y fit appliquer le fer & le feu, & guérit; cette ſurprenante fermeté donna de l'admiration à tout le monde. Belle-gloire l'aſſura dans ſa premiere viſite, qu'elle avoit été fort touchée de la grande réſolu-

ſolution qu'il avoit fait paroître, & qu'elle la trouvoit fort digne de lui.

Quoi que Sans Parangon n'eût aucune connoiſſance du temps que devoit finir l'enchantement de la Princeſſe, il fut néanmoins bien aiſe de lui marquer qu'il ſongeoit toûjours à elle, & lui en donna une preuve très-ſenſible en envoyant des Vaiſſeaux aux extrêmitez de la terre, & fort près de la Chine, afin d'accoûtumer par-là ſes Sujets à connoître les Mers éloignées; & prévenir de bonne heure les difficultez qui pourroient s'opoſer à la longue navigation qu'il méditoit, lorſqu'il voudroit envoyer à la Chine pour y demander la Princeſſe. Cette prévoyance plût beaucoup à Belle-gloire, qui ne voyoit quaſi plus d'endroits pour demander à ſon amant de nouvelles marques de ſon attachement; elle avoit épuiſé la matière dans la guerre & dans la paix, dans la parfaite diſcipline des troupes, dans la reformation de la Juſtice, dans l'établiſſement du commerce & de la navigation, dans le bon ordre des finances, dans la protection des Sciences & des Arts, dans la magnificence des bâtimens, dans l'embelliſſement des Jardins, dans les actions de fermeté, dans la pratique de toute ſorte de vertus, & généralement dans tout ce qu'elle imagina, qui pouvoit convenir à un grand Heros.

Ce Prince trouva moyen par ſa valeur, & par ſa parfaite modération, de n'avoir plus d'ennemis; mais ſes grandes actions que la Renommée publioit par toute la terre, lui firent une infinité d'envieux; il fit un ſonge en ce temps-là, qui lui donna quelque inquiétude. Il voyoit un Coq attaqué par un Aigle, par un Paon, par pluſieurs Dindons, & par un grand nombre de Canards, qui l'environnoient de toutes parts, & le preſſoient vivement; l'inégalité du Combat n'empêchoit pas que le Coq

ne se défendît vigoureusement contre tous, & qu'il ne leur donnât de si rudes coups de bec, qu'il leur arrachoit quelquefois des plumes. Le généreux Sans Parangon tout endormi qu'il étoit, voulut aller au secours du Coq, & se réveilla; comme c'étoit le Prince du monde le moins superstitieux, il ne fit aucune attention à ce songe, mais ayant apris quelque temps après, que plusieurs grands Potentats cabaloient contre lui, il se souvint de son songe qui lui fit quelque peine, parce que son réveil l'avoit empêché de voir le dénouëment du combat; néanmoins assuré de lui-même, & ravi d'ailleurs de trouver de nouvelles occasions de plaire à sa Princesse; il ne s'embaraſſa point de tous les bruits publics. Cependant le songe ne se trouva que trop véritable, car Sans Parangon fut informé que l'oiseau jaune qui commençoit à essayer ses aîles, voltigeoit de toutes parts, & avoit enfin engagé un grand nombre d'Empereurs, de Rois, de Républiques, & d'autres Princes Souverains, à se liguer contre Sans Parangon, & qu'il sollicitoit même ses Alliez & ses amis d'entrer dans cette formidable ligue. Le bruit de ce grand orage qui se formoit contre lui, ne l'étonna jamais; il ne laissa pas néanmoins de se tenir sur ses gardes, & d'assembler ses troupes.

Belle-gloire qui aprit que tant de grandes Puissances conspiroient contre Sans Parangon, & étoient prêtes à fondre sur ses Etats, l'en félicita au lieu de le plaindre; & comme elle connoissoit parfaitement le grand courage du Prince, elle lui inspira de prévenir ses ennemis sans attendre qu'ils eussent l'audace de l'attaquer. Le Prince marcha d'abord sur la Frontiére, & se saisit malgré les nombreuses troupes de ses ennemis, d'une place qui pouvoit leur servir de passage pour entrer dans ses Etats; Cette sage prévoyance rompit toutes les mesures, & ils furent obligez d'attendre une

autre Campagne pour commencer á faire quelque entrepriſe.

Cependant les aîles de l'oiſeau jaune s'étoient ſi bien fortifiées, qu'il paſſa la mer d'un ſeul vol; la joye qu'il eut d'avoir réuſſi dans ce hardi projet, ou la peine qu'il ſe donna pour arriver á terre, le firent changer de plumage, & il lui vint une crête rouge ſur la tête, ſemblable á celle du coq, qui lui donna un grand relief.

Ce fut par ſes preſſantes inſtances que les Alliez équipérent un grand nombre de Vaiſſeaux & mirent de prodigieuſes armées en Campagne. Belle-gloire dans une de ſes viſites en parla au Prince en ces termes: Voici le temps, brave Sans Parangon, de moiſſonner des Lauriers: ſi je ne contois plus ſur ton courage que ſur tes forces, je craindrois beaucoup pour toi, car les Rois tes prédéceſſeurs n'ayant qu'un ſeul ennemi en tête, ont eu beſoin de toute la valeur pour ſoûtenir la guerre; ſonges que tu as pluſieurs Puiſſances á combattre, c'eſt un Hydre qui a une infinité de têtes, tes treſors ſont épuiſez par les complaiſances que tu as euës pour moi, au lieu que tes ennemis qui n'ont encore fait aucune dépenſe, ne manquent ni d'hommes ni d'argent; je crains que tu ne ſuccombes, & que le grand nombre ne t'accable, & ce qui me fait plus de peine, c'eſt que mon enchantement eſt tel, que malgré tout ce que tu as déja fait pour moi, ſi quelque autre Heros, quoi qu'il ne m'eût jamais vûë, devenoit ton vainqueur, je t'oublierois, & je pourrois devenir ſa récompenſe; ainſi ſonges encore une fois, qu'il s'agit de perdre Belle-gloire, ou de ſe l'aſſurer pour toûjours.

Sans Parangon qui ne craignoit point ſes ennemis, & qui ſe ſentoit aſſez de courage pour ſe défendre contre tous, fut offenſé du diſcours de la Princeſſe, mais faiſant réflexion que l'intérêt qu'elle prenoit á ſa perſonne lui donnoit cette inquiétude

de, il lui pardonna ſes remontrances. Il ſe mit peu de tems aprés en Campagne, & nonobſtant les inutiles efforts de tant de puiſſances liguées contre lui, & les nombreuſes armées qu'ils lui oppoſérent, il les battit, & gagna une grande bataille ſur eux. La mer ne leur fut pas plus heureuſe, car leur Flote fut encore défaite par l'armée navale de Sans Parangon, & perſonne ne douta que cette ligue qui étoit compoſée de pluſieurs Potentats qui avoient tant d'intérêts differens à ménager, & qui cependant étoient battus par tout, ne fût bien-tôt des-unie, n'y ayant pas d'apparence qu'elle pût ſubſiſter long-temps. Belle-gloire ne fut pas la derniére à feliciter Sans Parangon de tant d'heureux ſuccès, qui ne produiſirent pourtant pas l'effet qu'on en avoit attendu; car bien loin de ſe rebuter, ils l'attaquérent en pluſieurs endroits differens tout à la fois, perſuadez qu'ils pourroient le vaincre plus facilement lors que ſes forces ſeroient diviſées; mais ſa vigilance & ſa valeur ſuppléerent à tout, & il fut toûjours victorieux; cependant ni les Places importantes qu'il prenoit ſur eux, ni les batailles qu'il gagnoit, ne décidoient jamais de rien; leur nombre étoit ſi grand, qu'ils ſe trouvoient toûjours en état de réparer leurs pertes, & de renouveller leurs troupes. Belle-gloire admiroit également, & la conduite, & la valeur, & la prévoyance du Prince, qui ſoûtenoit ſi courageuſement une guerre ſi difficile, & qui ſe croyoit toûjours trop récompenſé de ſes travaux, par la ſatisfaction que la Princeſſe lui en témoignoit; ſon unique crainte étoit de n'avoir pas aſſez fait pour elle, & il étoit continuellement occupé à chercher de nouvelles occaſions de mériter ſon eſtime.

Rempli de cette penſée, & ſongeant à attirer les ennemis pour les engager à un combat général & déciſif, il attendit que toutes leurs troupes fuſſent en Campagne, & alla attaquer en leur préſen-

ce une roche imprenable, dont le seul nom donnoit de la terreur à tous les Païs voisins; une résolution si surprenante étonna fort les Alliez qui envoyérent cent mille hommes pour secourir la place, quoi qu'ils fussent fort persuadez qu'elle ne seroit pas prise dans le temps que Sans Parangon la pressoit vivement. La méchante Ligourde, après lui avoir suscité tous les élemens, fit encore gliſſer chez ce Prince une de ses suivantes appellée Goute, & un de ses Couriers qu'on nommoit Mauvaise-nouvelle; tout autre que Sans Parangon se seroit trouvé fort embaraſſé dans une conjoncture aussi délicate que celle-là, mais ce Heros ne chercha de secours que dans sa fermeté, & oubliant son mal, il ne consulta que son courage; il se fit porter à la queuë de la trenchée, & anima si bien toutes choses par sa présence & par son exemple, que l'ennemi fut repoussé & la Place prise.

Belle-gloire pour lui marquer combien cette grande action lui étoit agréable, lui donna sa main à baiser pour la premiére fois de sa vie, qui fut une faveur si signalée pour lui, qu'il auroit été bien fâché dans cette occasion de n'avoir pas eu autant d'ennemis & autant d'affaires qu'il en avoit.

Cependant les Puiſſances liquées persistoient dans leur opiniâtreté, toûjours prévenuës que leur union & leur persévérance épuiseroient enfin les forces de Sans Parangon qui étoit seul contre tous. Mais son courage ne se ralentiſſoit jamais & il les battit encore dans plusieurs occasions les Campagnes suivantes. Belle-gloire étonnée de la fermeté de Sans Parangon, qu'elle trouvoit si fort au dessus des Heros qui l'avoient servie, & remarquant qu'il se joüoit de cette guerre, résolut de le mettre à une nouvelle épreuve qui n'étoit pas moins difficile que toutes les autres; elle lui dit un jour, que les importans services qu'il lui avoit rendus, lui faiſoient




Dębicki

ſoient deſirer d'être bien-tôt des-enchantée, afin de ſe voir en état de le récompenſer, mais que faiſant réflexion, & au nom de Sans Parangon, & à celui de Belle-gloire, elle ne croyoit pas qu'il y eût dans l'Univers une étoffe aſſez digne d'elle pour lui ſervir de manteau Royal le jour de ſes nôces; qu'elle avoit autrefois ouï parler de la toiſon d'or, & qu'elle auroit fortement ſouhaité de l'avoir pour cette grande Cérémonie; qu'elle eſpéroit de lui qu'il voudroit bien envoyer aux Indes une Flote bien équipée, pour enlever cette toiſon, & la lui apporter.

Le Prince fut dans le dernier étonnement d'entendre une propoſition ſi extraordinaire, il lui repréſenta qu'il n'héſiteroit jamais à tout entreprendre, lorſqu'il s'agiroit de lui plaire, qu'elle pouvoit ſe ſouvenir de ſes Conquêtes, de ſes magnifiques Palais, de la jonction des deux mers, & de tant d'autres choſes qu'il avoit faites pour elle, mais que les Indes étant fort éloignées, la Toiſon difficile à trouver, & ſes ennemis beaucoup plus forts que lui ſur la mer, il ne voyoit pas qu'il y eût aucune apparence de faire réüſſir ce projet. Belle-gloire qui étoit de l'humeur de la plûpart des autres perſonnes de ſon ſexe, qui n'écoutent aucune raiſon lors qu'elles veulent fortement quelque choſe, trouva fort mauvais que Sans Parangon lui eût fait toutes ces difficultez; il étoit inutile, lui dit-elle, de récapituler ce que tu as fait pour moi, puiſque je ne l'ai pas oublié, & que tu as pû remarquer que je n'y étois pas inſenſible, & c'eſt préciſement la facilité que tu as toûjours trouvée à executer tout ce qui pouvoit me plaire, qui m'engage à te faire une demande ſi nouvelle; j'ai aſſez bonne opinion de toi, pour croire que puiſque je le deſire, cela ne te ſera pas impoſſible. Sans Parangon confus de l'honneur que ſa Princeſſe lui faiſoit, ne balança point à tenter ce ridicule projet,

& jetta les yeux sur un Capitaine de qui la valeur & l'expérience lui faisoient tout espérer, & l'envoya aux Indes avec une belle Flote; il y arriva après une longue & penible navigation, il découvrit par ses soins une forteresse où l'on gardoit la Toison, mais il trouva qu'elle étoit défenduë par des Cyclopes dont le nombre étoit fort supérieur à la Flote; il ne laissa pas de l'attaquer, & il s'apperçût peu de temps après, que la réputation de Sans Parangon étoit aussi connuë dans le nouveau monde, que dans ses propres Etats, & que le seul effroi de son nom avoit intimidé les Cyclopes, qu'il força à lui remettre la Toison, & la raporta à Sans Parangon. Ce Prince la mit aux pieds de Bellegloire qui fut charmée de ce riche présent, & lui en sçût plus de gré que d'une Conquête beaucoup plus considérable; les loüanges qu'elle lui donna, l'engagérent à chercher de nouvelles occasions de lui plaire, en tâchant d'attirer l'Armée des Alliez à une bataille; il assiégea de nouveau en leur présence, une place très-importante qu'il prit sans qu'ils fissent aucun mouvement pour s'y opposer. Alors il se détermina d'entrer bien avant dans le Païs ennemi, & d'assiéger par mer & par terre une fameuse Fortereſſe qui servoit de rempart à un grand Royaume, & qui étoit gardée par des troupes aussi nombreuses que celles des Assiégeans.

Cette entrepriſe parut fort téméraire, mais le Général qui conduisoit ce Siége, animé du même sang de Sans Parangon, & fortifié par les ordres & par le grand courage de ce Prince, pressa si vivement les assiégez, qu'après mille & mille surprenantes actions qui se firent de part & d'autre, la place fut enfin forcée à capituler, & se rendit au Vainqueur.

Belle-gloire en fut transportée de joye, & demeura convaincuë que rien ne pourroit resister à l'avenir à Sans Parangon. La mesure est comble, lui

lui dit elle, & mon esprit fertile en épreuves, ne me fournit plus rien pour éxercer ton grand courage; les experiences que j'en ai déja faites, me persuadent assez & me font juger dequoi tu es capable: Je veux que tu surprennes tes ennemis par une victoire toute nouvelle; on est si accoûtumé à te voir prendre des Places, que cela n'est plus d'aucun mérite pour toi; mais puisque tu cherches à faire des actions extraordinaires, & dignes de Sans Parangon, rends à tes ennemis ces fameuses Fortereſſes qui leur donnent tant d'inquiétude, & qu'ils ne sçauroient jamais reprendre sur toi. C'est pour l'amour de vous, charmante Princesse, répondit Sans Parangon, que je les ai prises, je me trouve trop récompensé puisque je suis assez heureux de vous plaire en les rendant.

Cette surprenante modération plût beaucoup à Belle-gloire, sur tout dans un temps où Sans Parangon se trouvoit en état de donner la loi par tout, s'il eut voulu profiter de tant de conjonctures favorables. Cela desarma aussi les Puissances confédérées, qui s'empresserent toutes à gagner la bienveillance de ce Prince, & se repentirent même de lui avoir fait la Guerre, à mesure qu'ils connurent de plus près & son mérite, & ses rares vertus.

Ce fut alors que Belle-gloire sentit plus vivement le malheur d'être enchantée, ne sachant pas quand il finiroit, & se voyant hors d'état de couronner Sans Parangon; elle ne le dissimula point à ce Prince, & lui témoigna le chagrin qu'elle en avoit, lui faisant connoître que dans l'incertitude où elle étoit, si son enchantement finiroit bien-tôt, ou s'il dureroit encore plusieurs siécles, son grand courage & les choses extraordinaires qu'elle lui avoit vû faire, lui avoient inspiré une pensée qui paroîtroit extravagante, mais qu'elle trouvoit digne de Sans Parangon; Tu as, lui dit elle, desarmé les Puissances de la Terre, par ta valeur, & par tes

vertus; qui t'empéche d'attaquer à préſent les Enfers, & de faire la guerre aux Fées, qui par le ſecours des Démons font tant de déſordres ſur la terre; j'avouë que les Armes, dont tu te ſers pour tes expéditions militaires, n'y ſont pas propres, il en faut pour cette guerre d'autres fort differentes; mais je ſuis aſſurée que tu les trouveras, ſi tu veux bien t'appliquer à les chercher, & qu'il ne tiendroit qu'à toi de rompre mon enchantement. Quoique ce grand Projet fut très-conforme aux ſentimens de Sans Parangon, & qu'il fût fort touché des raiſons de Belle-gloire, & ſur tout du plaiſir de la des-enchanter, le ſouvenir des grandes obligations, qu'il avoit à la bonne Fée, s'étant préſenté à ſon imagination, ſa reconnoiſſance l'empécha de goûter tout le plaiſir qu'il auroit eu par la ſeule idée de pouvoir délivrer ſa charmante Princeſſe.

Mais Belle-gloire qui connoiſſoit ſon cœur généreux, s'étant aperçû de ſon embarras, le deſabuſa en l'informant de tous les myſtéres dont elle s'étoit eclaircie, par le ſéjour de pluſieurs ſiécles qu'elle avoit fait dans le Palais de Clairance, & qu'elle n'avoit jamais oſé révéler, par la crainte des cruels ſupplices qu'on lui auroit fait ſouffrir, & qu'elle commencoit á mépriſer, dans l'eſpérance où elle étoit que le Prince pourroit bien-tôt la délivrer; elle lui aprit que la bonne & la mauvaiſe Fée n'étoient que la même perſonne, qui joüoit ces differens perſonnages pour mieux impoſer au Public, que tous les enchantemens, & même les riches Palais des Fées, n'étoient qu'une illuſion; que pour donner ces ſorts par leſquels elles ſe rendoient ſi redoutables aux hommes, elles profitoient de la connoiſſance que les Démons leur donnent de l'avenir; & quoi qu'elles n'euſſent aucun pouvoir de changer en naiſſant la deſtinée de perſonne, elles ne laiſſoient pas de donner des ſorts qu'elles régloient

ſur

sur la connoissance qu' elles avoient de ce que chacun devoit devenir.

Sans Parangon surpris d' apprendre un détail si curieux, & qu' il trouvoit fort vrai-semblable, fût bien aisé d' être desabusé, & assura Belle gloire que puisqu' elle étoit contente de lui, & qu' il n' avoit plus d' ennemis, il alloit mettre tous ses soins á trouver ces armes si difficiles pour entreprendre la nouvelle guerre qu' elle venoit de lui proposer.

La Princesse se préparoit à lui repliquer, lorsque les Aigles de son char partirent brusquement, & sans attendre ses ordres. C' étoit la Fée elle-même qui traînoit ce char sous la figure des Aigles, & qui fut terriblement irritée de la hardiesse de Belle-gloire, & des téméraires desseins qu' elle avoit inspirez au Prince: elle ne voulut plus que la Princesse continuât ses visites, & se préparoit á lui faire souffrir d' horribles suplices, si elle ne se fût apperçûë que Sans Parangon ne voyant plus sa Princesse, s' appliquoit bien sérieusement à la delivrer; la crainte qu' elle eut que ce redoutable Manarque, de qui elle connoissoit le grand courage, ne vainquît encore les Puissances infernales, lui fit suspendre l' execution de ses cruautez, & dissimuler sa colére; elle affecta au contraire de bien traiter Belle-gloire en lui faisant connoître qu' elle étoit intéressée elle-même à détourner le Prince de sa téméraire entrepriſe, puisque s' il y réüssissoit, & qu' il rompit son enchantement, qu' elle n' étoit qu' une simple mortelle, & qu' il étoit même dangereux que ce Prince ne s' attachât pour une bonne fois à une gloire plus solide, & qu' il ne mépriſât tout le reste. La Princesse qui se défioit des Artifices de l' Enchantereſſe, & qui jugea que l' entrepriſe du Prince n' étoit pas impossible, puisque la Fée en avoit peur, la remercia fiérement de ses avis, & attendit avec beaucoup de confiance, que Sans Parangon allât rompre son enchantement,

CONTE MOINS CONTE
LA REINE
DES FE'ES.

IL y avoit une fois un Roi qu'on appelloit le Roi Guillemot; c'étoit bien le meilleur Prince de la terre, qui ne demandoit qu'amour & ſimpleſſe, on aſſure même qu'il ſe mouchoit à la manche de ſon pourpoint; il n'avoit aucun empreſſement pour le Mariage. Cependant comme la race Guillemote étoit fort ancienne, les Peuples ſouhaitoient qu'il leur donnât des Succeſſeurs, on avoit parlé de pluſieurs mariages differens, mais il s'y étoit toûjours trouvé des difficultez invincibles. Une Princeſſe du voiſinage qui ſe nommoit Urraca, avoit des États qui étoient fort à la bienſéance du Roi Guillemot, mais Urraca avoit toûjours marqué de la répugnance pour le mariage, & beaucoup d'inſenſibilité pour les ſoins que pluſieurs Souverains, & particuliérement le Comte d'Urgel, s'étoient donnez pour lui plaire.

Sa paſſion dominante etoit l'Aſtrologie, & elle ne ſe détermina à ſe marier, qu'aprés avoir reconnu dans les Aſtres qu'elle ſeroit mere d'une Princeſſe toute parfaite, qui ſeroit un prodige de beauté & de vertu, qui feroit des biens infinis, & n'auroit d'autre paſſion que de ſoulager les affligez. Cette connoiſſance l'obligea à écouter les propoſitions qu'on lui faiſoit de toutes parts; ſa nourrice lui parla ſouvent en faveur du Comte d'Urgel qui l'avoit miſe dans ſes intérêts par de grandes liberalitez,

litez, mais Urraca qui étoit de l'humeur de la plûpart des autres femmes, qui ſont ſenſibles aux rangs diſtinguez, aima mieux être Reine, que Comteſſe d'Urgel.

Le Roi Guillemot averti des diſpoſitions de la Princeſſe, fit partir un Ambaſſadeur avec une Procuration pour l'épouſer, & lui envoya à même tems une Ceinture dorée, un paquet d'Epingles, un petit Couteau & une paire de Ciſeaux, (préſens ordinaires de ce tems-là.) Ce mariage fût bien-tôt conclu, & la céremonie des épouſailles auſſi. La nouvelle Reine prétendit que le Roi ſon mari iroit la chercher lui-même, & qu'il feroit quelque ſejour dans ſes Etats, avant que de la mener dans ſon Royaume. Mais le Roi Guillemot rejetta cette propoſition, & voulut abſolument que la Reine allât le trouver.

La fiére Urraca ne s'accommoda point d'un ordre ſi abſolu, & la méchante nourrice qui n'avoit reçû aucun préſent des Guillemots, anima l'eſprit de ſa maîtreſſe, en ſorte qu'ils paſſerent plus d'un an en cet état. Le Comte d'Urgel qui avoit trouvé moien de voir la Reine ſans qu'elle s'en fût apperçûë, en étoit devenu paſſionnément amoureux, & continuoit toûjours à accabler la nourrice de préſens, pour être informé des ſentimens & des moindres occupations de la Reine.

La fierté de cette Princeſſe ne lui laiſſoit rien eſpérer, mais ſon amour ne lui permettoit pas de ſe deſabuſer, & il croïoit ſe pouvoir flater de tout par l'avarice de l'artificieuſe nourrice, & quoi que dans ces premiers temps on fut fort éloigné de la corruption de ce ſiécle, l'amour, qui dans tous les temps a été ſubtil & plein d'inventions, lui inſpira d'engager la nourrice à le produire auprès de la Reine, en lui perſuadant que c'étoit le Roi Guillemot qui l'alloit voir *incognito*. Cela lui parut d'autant plus aiſé, que la Reine n'avoit jamais vû le Prince

ſon époux. Il le propoſa à la nourrice, & lui préſenta à même tems ſa tocque pleine de Guillemots d'or, qui alors étoient forts rares.

La nourrice éblouïe par un ſi riche préſent, lui promit tout, & ils concertérent enſemble que le Comte feroit habiller un Page des livrées du Roi Guillemot; que ce Page porteroit une guirlande de fleurs à la Reine, & lui diroit que ſon Conſeil n'aïant pas voulu permettre qu'il allât la voir en équipage de Roi, il deſiroit ſe rendre auprès d'elle ſecretement, & l'envoïoit pour lui en demander la permiſſion. Ce projet fut executé dans toute ſon éteuduë, & la nourrice ne manqua pas de faire valoir à Urraca la galanterie du Roi Guillemot, en ſorte que cette pauvre Reine ſe trouva groſſe, & accoucha au bout de neuf mois d'une belle Princeſſe, ſans qu'elle entendit plus parler du Roi Guillemot; elle ne laiſſa pas néanmoins de lui envoyer un Courier, pour lui apprendre la naiſſance de ſa fille. Le Roi Guillemot ſe mit fort en colére en apprenant cette nouvelle, & voulut faire mourir le Courier, mais ſon Conſeil l'en empécha, & le renvoya avec une lettre très-piquante contre l'honneur de la Reine.

Comme la rãce des Guillemots étoit fort ancienne, & qu'ils avoient pour deviſe, *plûtôt mourir que de perdre l'honneur*, toute la maiſon fut fort mortifiée de cet affront, ſur tout le Roi qui étoit inconſolable, & menaçoit ſes Sujets de ſe laiſſer mourir de faim: (ſiécle groſſier où les maris moins polis que ceux d'aujourd'hui, avoient la ſimplicité de ſe punir des fautes leurs femmes.)

Revenons au Roi Guillemot qui faillit à devenir fou, lors qu'un jour ſe promenant le long d'une allée, il entendit une voix qui le ſuivoit criant, *coucou, coucou;* c'étoit en ce temps-là la plus grande injure qu'on pût dire à un homme marié. Le Roi entra en fureur, appella ſes Gardes, & commanda qu'on mit en piéces ce téméraire, la voix ne ceſſa

point

point pour toutes ces menaces; on aprit au Roi pour l'appaiſer, que c'étoit un oiſeau: cela ne ſervit qu'à l'irriter davantage, ſe plaignant que tout le monde s'entretenoit de ſon avanture juſqu'aux oiſeaux, qui diſoient tout haut ce que les hommes ne faiſoient que penſer. Dans la colére où il étoit, il ordonna qu'on exterminât tous les oiſeaux de ſon Royaume, & ſa vengeance n'étant pas ſatisfaite par ce cruel maſſacre, il vouſut encore qu'on les mangeât; tous les Courtiſans en mangérent par complaiſance, & on les trouva ſi bons, qu'on a toûjours continué, car auparavant on auroit eu de l'horreur pour un homme qui auroit mangé un oiſeau; & le plaiſir que le Roi Guillemot eut à ſe vanger, lui fit changer la réſolution qu'il avoit faite de ſe laiſſer mourir de faim.

Pendant que le Roi Guillemot exterminoit l'innocente Volaille, la Reine qui attendoit le retour de ſon Courier, nourriſſoit elle-même la petite Princeſſe, craignant que ſi elle ſuçoit le lait d'une nourrice ordinaire, elle ne prît auſſi les mauvaiſes inclinations qu'elle pourroit avoir; & comme les Fées ſe mêloient de tout en ce tems-là, elle envoya prier une Fée de ſes amies qu'on nommoit *Belſunſine*, & qui habitoit dans les Pyrenées, de vouloir être maraine de la Princeſſe.

La Fée ſenſible à un ſi grand honneur, la doüa d'une infinité de bonnes qualitez: & la nomma Meridiana; la Reine donna une fête très-magnifique pour faire plus d'honneur à la Fée, & l'auroit continuée pluſieurs jours ſans l'arrivée du Courier qui lui apporta la lettre outrageante du Roi Guillemot. La pauvre Reine qui étoit dans la bonne foi, penſa mourir ſubitement lorſqu'elle eut apris que le Roi Guillemot deſavoüoit l'enfant, & la traitoit avec la derniére indignité: Dans le deſeſpoir où elle étoit, elle ne trouva point de meilleur remède que d'aſſembler ſon Conſeil: elle leur expoſa toute l'affaire

comme

comme elle s'étoit passée, les assurant que sa nourrice étoit un témoin fidéle de toute sa conduite; elle leur demanda ensuite justice contre le mauvais procédé du Roi Guillemot; il fut résolu d'une commune voix qu'on lui déclareroit la guerre; & quoi que les Etats du Roi Guillemot fussent d'une plus grande etenduë que ceux de la Reine Urraca, ses Sujets étoient si persuadez de la perfidie du Roi Guillemot, & de l'innocence de la Reine, qu'ils jurérent tous de hazarder leurs biens & leurs vies pour la réparation de cette injure. On déclara la guerre au Roi Guillemot, & on leva des troupes de toutes parts, on se préparoit fort sérieusement à la guerre, & chacun raisonnoit sur une avanture si extraordinaire. Ceux qui connoissoient la simplicité du Roi Guillemot, & son peu d'empressement pour les Dames, jugeoient que l'enfant n'étoit pas de lui, sçachant bien qu'il n'étoit pas capable d'entreprendre un tel voyage, ni de faire une semblable galanterie: la Reine étoit en réputation d'être la plus vertueuse Princesse de la terre, plus on examinoit toutes ses actions, moins on trouvoit d'occasion ni même de prétexte de soupçonner sa conduite.

Plusieurs Potentats voisins voulurent se mêler d'accommodement, mais les Guillemots jaloux du point d'honneur, rejettérent toutes les propositions qui tendoient á reconnoître l'enfant; & la Reine qui croyoit avoir été abusée sous la foi du mariage, aimoit mieux périr avec tous ses Sujets, si le Roi Guillemot ne convenoit du fait, & n'alloit lui demander pardon de sa perfidie.

Le Comte d'Urgel fut un de ceux qui s'empressérent davantage pour cet accommodement, & comme il aimoit toûjours la Reine, & qu'il ne faisoit pas grand cas des Guillemots, il proposa pour épargner le sang de tant de Peuples, de décider l'affaire dans un Combat en champ clos, & s'offrit, à défendre l'honneur de la Reine en qualité de son

Che-

Chevalier. Le Roi Guillemot ne voulut point accepter ce parti, mais le Prince Guilledin son frere, qui avoit un courage digne des anciens Guillemots, pria les Etats du Royaume assemblez, de lui permettre de combattre le Comte d'Urgel: Comme il ne s'agissoit pas de moins que de la perte du Royaume, les Etats lui permirent le Combat avec de grandes acclamations, & s'étant rendu au jour marqué par le Cartel, armé de toutes piéces, dans la Ville Capitale des Etats de la Reine, il y trouva le Comte d'Urgel, qui témoigna beaucoup de mépris pour un Champion qu'il croyoit fort au dessous de son courage.

Le Combat se fit en présence de la Reine & de son Conseil; & soit que le Prince Guilledin fut plus adriot que le Comte d'Urgel, ou que la Victoire se déclare toûjours pour la vérité, le Prince renversa le Comte d'un coup de lance, dont il le blessa mortellement. Les Juges y étant accourus, il déclara avant que de mourir, qu'il avoit trompé la Reine par le secours de la nourrice. Cette méchante femme fût arrêtée, & n'eut pas la force de disconvenir de tout ce que le Comte venoit de dire.

La malheureuse Reine éclaircie d'un mystére, qui malgré sa bonne foi la faisoit paroître coupable, seroit morte de douleur, si par les Conseils de Belsunsine elle n'eût suspendu son desespoir pour l'amour de Meridiana: elle ne laissa pas d'ordonner que la nourrice fût remise au Prince Guilledin, & de lui faire rendre la ceinture dorée, les épingles, le petit couteau & les cizeaux, que le Roi Guillemot lui avoit envoyez.

Le Prince Guilledin se retira victorieux, & fut reçû dans les Etats de son frere avec des applaudissemens extraordinaires. La nourrice, enfermée dans une cage de fer, fut long-temps traînée par les ruës; & on la jetta ensuite dans la mer. Le Roi Guillemot qui avoit refusé le défi du Comte d'Urgel, fut

tondu

tondu & enfermé, & le Prince Guilledin monta ſur le Trône.

Urraca honteuſe de ſes malheurs, n'eût pas le courage de ſouffrir la vûë d'aucun de ſes Sujets, & ſe retira avec ſa chere fille & la Fée Belſunſine dans une montagne des Pyrenées, qui eſt la plus haute de toutes, & qu'on nomme le Pic de midi; elle mit toute ſon application à bien élever Meridiana, à lui inſpirer du mépris pour tous les hommes, & à lui apprendre tout ce qu'elle ſçavoit d'Aſtrologie; cette jeune perſonne devenoit chaque jour plus agréable, & avoit déja beaucoup plus d'eſprit & de raiſon, que n'en ont d'ordinaire les enfans de cet âge. Belſunſine l'aimoit auſſi tendrement que ſa propre mere, l'une & l'autre lui faiſoient part, Urraca de ſa ſcience, & la Fée de ſes ſecrets ſurnaturels; elle ſe ſouvenoit de tout ce qu'on lui avoit dit une ſeule fois, & elle étoit d'un naturel ſi doux, qu'elle obéïſſoit toûjours ſans replique à tout ce qu'on vouloit exiger d'elle. La grande beauté de Meridiana, ſa docilité, & les progrès continuels qu'elle faiſoit dans les Sciences & dans tous les ſecrets des Fées, conſoloient beaucoup ſa triſte mere, mais comme tous les bonheurs de la vie ſont de peu de durée, une autre Fée qu'on nommoit *Barbaſta*, jalouſe de la beauté & des talens extraordinaires de la jeune Princeſſe, l'enleva ſecretement, & de peur que Belſunſine ne découvrît ſa retraite, elle brûla du geniévre & d'autres graines dans tous les endroits de ſon paſſage, & alla enfermer la Princeſſe dans une tour fort haute qui eſt au Château de Pau, ſitué au pied des Pyrenées; elle lui donna pour tâche de tirer de l'eau d'un puits fort profond, de la mettre dans un crible, & de monter enſuite cinq cens degrez pour la porter au haut d'une Tour, où la Fée avoit un petit Jardin qu'elle lui faiſoit arroſer.

La Reine Urraca déja accablée par ſes malheurs, ne pût ſurvivre à la perte de ſa chere fille, & mourut

rut peu de tems après l'enlévement de Meridiana, ſans que l'amitié que Belſunſine lui témoignoit, n toutes les aſſurances qu'elle lui donnoit, de n'avoir jamais de repos qu'elle n'eût découvert ſa retraite, fuſſent capables de la conſoler.

Cependant Meridiana, bien loin de ſe plaindre de ſa penible tâche, s'en acquittoit avec beaucoup de ſuccès, & s'aidoit même des ſecrets que Belſunſine lui avoit déja apris, ſans que Barbaſta s'en apperçût jamais; en ſorte que toutes les fois que cette méchante Fée paroiſſoit, la Princeſſe la recevoit d'un air fort gracieux, la ſuppliant toûjours de lui ordonner quelque choſe de plus difficile, & l'aſſurant qu'elle ne ſçauroit jamais prendre aſſez de peine pour plaire à une ſi bonne Fée.

Barbaſta ſurpriſe & du rude travail & de la patience de la Princeſſe, ne laiſſoit pas de lui donner chaque jour de nouvelles occupations, dont les derniéres étoient toûjours plus penibles que les autres, juſqu'à lui faire ramaſſer un boiſſeau de millet grain à grain, la menaçant de lui faire ſouffrir d'horribles ſupplices, ſi elle en oublioit un ſeul, & ſi elle ne ſçavoit lui dire combien il y avoit de grains dans le boiſſeau.

Meridiana s'en aquittoit toûjours de la même maniére, & ne manquoit jamais de remercier Barbaſta de ſes bontez; la Fée vaincuë par la docilité de la Princeſſe, ſe laſſa enfin de la perſecuter, & ayant un jour viſité Belſunſine qu'elle trouva fort affligée, elle lui demanda le ſujet de ſon chagrin: La bonne Fée lui conta naturellement d'où venoit ſon affliction, & lui exagera à même temps la beauté, le bon naturel, & les talens admirables de Meridiana, elle fondoit en larmes en faiſant ce récit. Barbaſta qui étoit perſuadée du mérite de la Princeſſe, ſe laiſſa attendrir par les larmes de ſa compagne, & lui promit de découvrir ſa retraite, & de la lui ramener ſur le Pic de midi, à condition qu'elle engageroit cette charmante Princeſſe à l'aimer.

Belſunſine ravie de la ſeule penſée de revoir ſa chere Meridiana promit tout: Dès le lendemain Barbaſta ſe rendit ſur le Pic de midi, & préſenta la Princeſſe à Belſunſine, qui faillit à mourir de joye en la revoyant; elle tâcha de la conſoler de la mort de ſa mere, & les deux Fées l'ayant embraſſée tendrement, lui promirent l'une & l'autre de lui ſervir de mere, & de ne lui cacher aucun de leurs ſecrets: elles lui donnérent par avance une bague qui la mettoit à couvert des inſultes que d'autres Fées jalouſes auroient pû lui faire; elle fut long-temps á pouvoir ſe conſoler de la mort de ſa mere; elle lui fit bâtir un magnifique mauſolée ſur le haut de la Montagne, & cette mort ne laiſſa pas de l'engager à de nouvelles réflexions ſur la malheureuſe condition des mortels, qui ſont expoſez à tant de miſéres differentes, ſans que les grands Princes ſoient diſpenſez de cette fatale viciſſitude; alors elle ſe confirma dans la réſolution qu'elle avoit déja priſe, & que la Reine ſa mere lui avoit ſi ſouvent inſpirée, de pratiquer la vertu, de renoncer au commerce des hommes, de s'appliquer de nouveau á la connoiſſance des Aſtres, & de profiter de la bonne volonté que les Fées avoient pour elle; remplie de ces ſentimens elle s'attacha fortement à Belſunſine, qui acheva de lui apprendre tout ce qu'elle ſçavoit.

Barbaſta qui ne l'aimoit pas moins que ſa compagne, lui fit part auſſi de tous ſes ſecrets; elle ſe trouva en pluſieurs aſſemblées de Fées, où elle fut fort admirée & applaudie; comme elles remarquérent qu'elle étoit informée de tous leurs ſecrets, & qu'elle étoit entiérement détachée de la vie, elles reſolurent de la recevoir au nombre des Fées; elle parut touchée de l'honneur qu'on lui faiſoit, mais lorſque dans la cérémonie on lui propoſa de prendre la figure d'un Dragon pour avoir le don des illuſions, & pour faire paroître un magnifique Palais où il n'y avoit que de la fumée, elle s'en déffendit, & allegua qu'elle ne vouloit tromper perſonne; la plûpart des Fées murmurérent contre cette délicateſſe, mais cela paſſa à la plu-

pluralité des voix en faveur de sa beauté & de sa grande naissance. Aussi-tôt qu'elle fut Fée, elle ne songea qu'à profiter des avantages du Féisme pour soulager une infinité de personnes opprimées; elle choisit pour sa demeure une grotte au pied des Pyrenées, qu'elle orna d'une infinité de belles Statuës, & qu'on apelle encore aujourd'hui l'Espalungue de Meridiana; elle parcourut toutes les contrées de l'Univers, sous prétexte de visiter les Fées ses compagnes, à qui elle fit de riches présens, quoi qu'elle n'eût entrepris ce Voyage que pour connoître les mœurs de toutes ces Nations. Mais elle reconnut qu'il y avoit par tout de la malice, de l'infidelité, & de la foiblesse, & que la plûpart des hommes avoient presque toûjours les mêmes défauts en quelque Païs qu'ils fussent, & n'en trouvant aucun qui fût parfaitement heureux, & qui ne desirât encore quelque chose, cette connoissance lui donna beaucoup de compassion pour leurs miséres, & la fortifia dans la résolution où elle étoit de soulager toûjours les malheureux.

Pendant tout son voyage elle ne perdit jamais d'occasion de faire du bien; étant arrivée aux Indes chez la Fée Mamelec, elle remarqua dans son Palais une jeune personne d'une beauté surprenante, qui étoit occupée à couper du chaume pour faire de la litiére à cinquante Chameaux.

Meridiane jugeant qu'il pouvoit y avoir quelque chose fort extraordinaire, lui demanda qui elle étoit; la belle lui avoüa qu'elle étoit fille du Roi de Monomotapa, & lui dit que sa marâtre cherchant à se vanger de ce qu'elle n'avoit pas voulu épouser un de ses freres, avoit prié la Fée Mamelec de l'enlever, & que la Fée l'avoit enchantée pour trois cens ans, dont il n'y en avoit encore que deux cens de passez; elle se mit à pleurer en achevant ces paroles, & pria Meridiana de ne la détourner pas de son travail, parce que s'il n'étoit pas fini à l'heure marquée, quatre vieilles, qui étoient ses surveillantes, se relayeroient à la battre, la premiére lui donneroit cinquante coups

de bâton sur la plante des pieds, la seconde lui en donneroit autant sur les épaules, & les deux autres chacune vingt-cinq, moitié sur le ventre, & l'autre moitié sur les fesses. Meridiana attendrie par le recit de tant de cruautez, donna un coup de baguette sur une pierre, & en un instant l'écurie des Chameaux fut garnie de litiére. La Belle Indienne étonnée de cette merveille, jugea que Meridiana étoit une grande Divinité, & la conjura les yeux baignez de larmes, d'avoir pitié de sa misére; la Fée la consola & lui promit de s'employer pour son service; elle en parla à Mamelec, & lui demanda avec de grandes instances la grace de cette belle Princesse, qu'elle lui accorda de fort bon cœur. Meridiana accourut vers la Princesse, & l'assura en lui présentant une rose blanche, qu'elle se trouveroit au bout d'une heure dans la même chambre d'où elle avoit été enlevée, sous le même habit & avec la même jeunesse & beauté qu'elle avoit le jour de son enlévement. Il est vrai qu'elle arriva dans le Palais du Roi son pere; mais comme ce Royaume étoit passé dans une autre maison depuis un si long espace de temps, personne ne la reconnut. Le Roi qui avoit plusieurs enfans, fut fort surpris de voir la Princesse; on admira sa grande beauté, mais comme il s'agissoit de lui céder le Royaume, personne n'osoit se déclarer en sa faveur. On éxamina les Archives, & on trouva qu'il étoit vrai qu'une Princesse du sang Roïal avoit été enlevée par les Fées; mais quelle apparence qu'on l'eût renduë au bout de deux cens ans. En un mot, le Roi ne trouva pas à propos d'approfondir une question qui auroit pû lui coûter sa Couronne.

Comme tous les Peuples aiment la nouveauté, & que ceux de Monomotapa marquoient beaucoup de curiosité de voir cette personne si extraordinaire, on fit craindre au Roi qu'il se pourroit faire quelque soûlévement en faveur de cette Princesse, & que pour se mettre l'esprit en repos, & assurer la Couronne a ses enfans, il falloit en bonne politique la faire mourir;

rir; d'autres moins cruels lui inſpiroient de marier cette belle Princeſſe à ſon fils aîné; mais le Roi qui étoit fort avare, & qui s'étoit propoſé de tirer aſſez d'argent du mariage du Prince, pour marier deux de ſes filles, rejetta ce dernier avis, & réſolut de faire mourir la Princeſſe, l'accuſant de ſéduire ſes Peuples; elle fut arrêtée, & pendant qu'on lui faiſoit ſon procès, le fils aîné du Roi, touché des charmes de cette belle perſonne, alla déclarer à ſon Pere, que s'il faiſoit mourir cette Princeſſe, il ſe jetteroit dans le même bucher qu'on dreſſeroit pour la brûler. Le Roi fut fort offenſé de la déclaration de ſon fils, qui ne ſervit qu'à hâter le ſupplice de la malheuſe Princeſſe. Mais la Fée Meridiana qui avoit prévû ce qui lui arriveroit, l'alla viſiter dans ſa priſon, & la trouva beaucoup plus affligée de la réſolution que le Prince avoit priſe de mourir avec elle, que de ſon propre malheur; la Fée lui ſçût bon gré de la reconnoiſſance qu'elle avoit pour ce jeune Prince, & après lui avoir promis de ne l'abandonner jamais, elle lui aprit, que le Roi ſon Pere avoit caché un riche treſor dans un en droit qu'elle lui indiqua, l'aſſurant que le Roi régnant lui feroit de bon cœur épouſer ſon fils en lui découvrant ce treſor.

La Fée paſſa enſuite dans le cabinet du Roi, lui parla d'un ton ménaçant, & le traita de cruel & d'uſurpateur, ajoûtant qu'il étoit trop heureux de pouvoir aſſûrer le Roiaume à ſes enfans, par le mariage de cette belle Princeſſe, qui avoit plus de treſors elle ſeule, que toutes les autres Princeſſes des Indes enſemble; elle diſparut en achevant ces paroles, & le Roi épouvanté de cette viſion, fut agité d'une infinité de penſées confuſes & differentes, mais ſon avarice prenant le deſſus de tous ces mouvemens, il réſolut de s'éclaircir par la Princeſſe même, s'il étoit vrai qu'elle eut des treſors; & jugeant que la Reine ſeroit plus propre à lui arracher ce ſecret, il la chargea de cette commiſſion.

La Reine artificieuſe comme le ſont tous les Indiens,

diens, la flata & la careſſa. l'appellant déja ſa chere Bru, & lui exagerant la forte paſſion que ſon fils avoit pour elle, puiſqu'il vouloit mourir pour ſon ſervice. La Princeſſe qui avoit déja vû pluſieurs fois ce Prince, & qui ſçavoit les obligations qu'elle lui avoit, aſſûra la Reine qu'elle ſeroit ravie de lui conſerver ce cher fils, & lui dit que ſi les droits qu'elle avoit déja ſur la Couronne ne ſuffiſoient pas, elle lui donneroit un treſor d'un prix ineſtimable; la Reine l'embraſſa mille fois, & le treſor ayant été trouvé dans l'endroit que la Fée avoit indiqué, le mariage ſe fit avec des magnificences extraordinaires, & une ſatisfaction réciproque des deux amans.

Meridiana ravie d'avoir fini une ſi grande affaire, s'en retourna dans ſa grote des Pirenées; ſa vigilance & ſon bon cœur ne lui permirent pas de demeurer long-temps tranquille; elle ſe trouvoit aux couches de toutes les Reines, & ne ſe contentoit pas d'empêcher la ſupercherie des autres Fées, elle doüoit les Princeſſe d'une extrême beauté, & les Princes d'une grande valeur, & les rendoit même quelquefois invulnérables; de là vient que dans les ſiécles paſſez les enfans des Rois n'avoient beſoin que de leur épée pour conquérir pluſieurs Royaumes. La réputation de Meridiana s'étendit par tout l'Univers; & quelque envie que les autres Fées lui portaſſent, elle les traitoit avec tant de civilité, & elle leur ſçavoit faire des petits préſens ſi agréables & ſi à propos, qu'elle n'avoit preſque point d'ennemies, & étoit généralement eſtimée dans tout le corps des Fées.

Le ſecours qu'elle donnoit aux Têtes couronnées ne l'empêchoit pas de rendre ſervice aux perſonnes d'une condition médiocre; & ſi elle trouvoit une pauvre Bergere qui n'eut pas la force de defendre ſes moutons contre un loup affamé, elle voloit à ſon ſecours & la conduiſoit dans un bon pâturage, d'où les loups n'auroient pas oſé approcher. Si un Bucheron endormi avoit perdu ſa coignée, elle ne dédaignoit point de la lui rapporter, & ſi un pauvre voyageur

tom-

tomboit entre les mains des voleurs, elle se trouvoit à sa défense, & le garantissoit de leurs cruautez. Enfin toute personne qui reclamoit la Fée Meridiana étoit assurée d'être promtement secouruë: Ce fut par de semblables actions qu'elle gagna le cœur des personnes de toute sorte de conditions, faisant tout son plaisir à procurer le bien & à empêcher le mal.

Comme il n'y a personne qui n'approuve les bonnes actions, quoi que tout le monde n'ait pas la vertu de les faire, les Fées étoient ravies de tout le bien qu'elles entendoient dire de leur compagne, & s'apperçûrent avec plaisir que la terreur qu'elles inspiroient autrefois, se tournoit en affection, qu'elles étoient bien reçûës par tout, & appellées dans tous les Conseils des Rois, même des familles particulieres. Melsunsine & Barbasta publioient par tout qu'elles avoient cette obligation à la belle Meridiana, & les autres Fées n'en disconvenoient pas.

L'ambition qui se glisse dans toute sorte d'Etats, fit juger aux Fées que si elles choisissoient une Reine, leur corps en deviendroit bien plus considerable, puisque cette Reine auroit rang parmi les autres Têtes couronnées. Ce projet ayant été applaudi par toutes les Fées, elles arrêterent un jour pour faire l'élection. S'étant renduës dans le lieu marqué l'affaire fut fort agitée; on y proposa de limiter le pouvoir de celle qui seroit élûë; mais ce choix étant tombé sur Meridiana, toutes les Fées avoient tant d'estime pour elle, & tant de confiance en sa probité, qu'elles lui donnérent une autorité sans bornes, jusqu'à pouvoir interdire celles qui lui auroient déplû.

Meridiana fut ensuite couronnée malgré sa résistance, & nonobstant les raisons qu'elle donna pour obliger l'assemblée à lui préférer la Princesse *Merlusine*; cependant elle n'abusa point de son autorité, & eut encore plus d'égards pour les Fées qu'elle n'en avoit auparavant. Cette bonne conduite les charma à un point, qu'elles n'avoient aucune peine à lui obéïr. La nouvelle Reine ayant bien établi sa Mon-

archie, renvoya les Fées avec ordre de l'informer réguliérement de tout ce qui ſe paſſeroit dans les differentes Contrées où elles habitoient; & ſe retira elle-même dans ſa grotte des Pyrenées, où elle reçût pluſieurs Ambaſſades de la part d'un grand nombre de Souverains qui lui avoient de l'obligation, & qui la félicitérent ſur ſa nouvelle dignité.

Son élevation lui donna de nouveaux ſoins, ne ſe ménageant ſur rien, & toûjours empreſſée de ſe trouver dans tous les endroits où elle jugeoit qu'elle pouvoit être utile á quelqu'un; elle ſouffroit avec impatience qu'on la remerciât d'un bienfait, & aſſuroit qu'elle avoit beaucoup plus de plaiſir à le faire, que les autres n'en trouvoient à le recevoir. Elle blâmoit les Grands ſur le peu d'attention qu'ils ont à faire la fortune de leurs inférieurs, puiſque cela leur coûte ſi peu: elle excuſoit les defauts de tout le monde, & ne comprenoit pas comment on pouvoit ſe réſoudre à rendre un mauvais office, ou à faire du mal à quelqu'un. Enfin il n'y eut jamais perſonne qui honorât davantage la vertu, ni qui eût tant d'indulgence pour les foibleſſes des hommes; elle ſe laiſſoit voir tantôt dans ſa grotte, quelquefois ſur le Pic de midi, & ſouvent dans d'autres endroits differens, où elle écoutoit tous ceux qui vouloient lui parler, & ſe ſervoit même des treſors qu'elle découvroit, pour les indigens; donnant auſſi libéralement un boiſſeau d'or à une Princeſſe pour être mariée, qu'elle donnoit une ſomme modique á une Bérgére pour réparer la perte d'une brebis qui lui étoit morte.

Une Marquiſe qui avoit été long-tems mariée ſans avoir d'enfans, fut enfin aſſez heureuſe pour devenir groſſe; elle choiſit une femme de confiance qui l'avoit déja ſervie pour nourrir ſon fils.

Cette nourrice ayant fort ſubtilement changé ſon enfant avec le fils de la Marquiſe, ce jeune homme eut les inclinations fort baſſes, & donnoit mille chagrins à ſes prétendus parens, juſques là que le Marquis accuſoit ſa femme d'infidélité, n'étant pas poſſible

ble qu'il fût pere d'un garçon si mal tourné. La Marquise qui n'avoit rien à se reprocher, gemissoit & pleuroit continuellement, car à mesure que ce faux Marquis devenoit plus grand, ses mauvaises inclinations se découvroient davantage. Elle avoit ouï parler de la Reine Fée & de ses merveilles, ce qui l'obligea de faire un voyage aux Pyrenées pour implorer son secours; la Marquise se jetta aux pieds de la Fée, la conjurant de la faire mourir, ou de changer les inclinations de son fils. La Fée la releva fort gracieusement, & lui dit qu'elle n'avoit aucun sujet de se plaindre ni de son fils ni d'elle même, puisque ce fils lui ressembloit & de corps & d'esprit. La Marquise mortifiée & honteuse d'une réponse qui lui paroissoit si désobligeante, se disposoit déja à se retirer, lorsque Meridiana l'embrassa, & lui aprit de quelle maniére son fils avoit été changé par sa nourrice, comme il lui seroit aisé de le justifier par une petite marque jaune qu'il avoit sur le bras gauche; la Marquise s'en souvint d'abord, & eut de l'impatience de quitter la Fée pour aller chercher son fils: Meridiana qui s'en apperçût, & qui jugea que le voyage lui paroîtroit bien long pour se rendre auprès de son mari & lui faire part de cette bonne nouvelle, lui fit présent de deux chevaux qui faisoient cent lieuës par heure, & la renvoya très-contente. Le Marquis, qui ne pouvoit se consoler de se voir un héritier si indigne, pensa mourir de joye en écoutant le recit de sa femme; son premier mouvement fut de tuer cette méchante nourrice, mais la Marquise l'appaisa, & ils allérent ensemble chez la nourrice, qui demeuroit dans une de leurs terres; ils lui demanderent d'abord des nouvelles de son fils: elle répondit en pleurant, que c'étoit le plus méchant garçon de tout le Païs, qu'il laissoit perdre leur troupeau, & passoit les journées à la chasse, ajoûtant qu'il auroit été bien plus propre à être Marquis que Berger. Voudriez vous le changer avec le nôtre, lui dit la Marquise? Vous croyez rire, repartit la maligne Bergére, peut-être vous feroit-

il autant d'honneur que le vôtre; mais faites mieux, chargez-vous des deux.

Pendant ce Dialogue, le jeune chaſſeur arriva chargé de gibier qu'il préſenta au Marquis, avec une politeſſe digne de ſa naiſſance. La Marquiſe qui crût ſe voir dans un miroir en regardant ce jeune homme qui lui reſſembloit beaucoup, ne pût retenir plus long-temps les mouvemens de la nature, & l'embraſſa à pluſieurs repriſes les yeux baignez de larmes: Nous parlions, lui dit le Marquis, de faire un échange de vous avec mon fils, en ſeriez-vous faché? ſi cela pouvoit être, repartit le jeune homme, ſans faire tort à Monſieur vôtre fils, je me ſens aſſez de courage pour ſoûtenir un rang ſi illuſtre: Oüi, continua le Pere! mais c'eſt une néceſſité pour être Marquis, d'avoir une marque jaune ſur le bras gauche; le jeune homme retrouſſe auſſitôt ſa manche & montre ſa marque jaune. Le Marquis & ſa femme ne pouvant douter de la vérité, l'embraſſérent de nouveau; & la nourrice voyant le myſtére découvert, n'eût pas la force de ſoûtenir ſon impoſture, & leur avoüa tout.

Ce fut par de ſemblables actions que la Reine des Fées s'aquit l'eſtime & la vénération d'une infinité de peuples. Sa généroſité étoit admirée de toutes les Fées, mais il s'en trouvoit fort peu qui vouluſſent l'imiter; la plûpart au contraire ſe ſervoient de leur pouvoir pour faire mille maux aux hommes, & ſoit par envie ou par malice, elles s'attachoient d'ordinaire à perſécuter les belles perſonnes, & ſur tout les grands Princes; ce qui faiſoit beaucoup de peine à la Reine Meridiana, qui auroit bien voulu être par tout pour y remédier; elle eſſaya pluſieurs fois à leur donner de l'horreur pour le mal, & à leur inſpirer de nobles ſentimens, mais ce fut inutilement. Il y avoit de vieilles boſſuës qui ne ſe nourriſſoient que des larmes & des ſanglots des Princeſſes perſécutées, & & qui auroient mieux aimé mourir que de ceſſer leurs malices. Meridiana voyant que la mauvaiſe habitude avoit pris le deſſus, & que la choſe étoit ſans remé-

méde, réſolut enfin de ſe ſervir de ſon autorité & du pouvoir qu'elle avoit de les interdire de leurs fonctions de Fée, pour autant de temps qu'elle voudroit; elle les aſſembla toutes, & leur témoigna le ſenſible déplaiſir qu'elle avoit, de voir que les Fées qui ſeroient honorées comme des Divinitez ſi elles s'appliquoient au bien, ne ſongeoient la plûpart qu'à tourmenter les perſonnes illuſtres; que les hommes étoient aſſez malheureux par la courte vie, par les maladies, par le manque de biens, & par une infinité d'accidens imprévûs qui leur arrivoient journellement, ſans que les Fées miſſent toute leur induſtrie á les perſécuter, que cela paroiſſoit ſi injuſte, qu'elle avoit réſolu de les interdire pour trois ſiécles, & de ne leur laiſſer que la liberté de faire du bien, afin qu'elles euſſent le temps de s'appliquer à des exercices de vertu, & qu'elles ſe corrigeaſſent de leur malice invétérée; elle leur ordonna enſuite de ſe trouver dans les derniéres années du troiſiéme ſiécle dans la ſale du Château de Montargis, qui etoit grande & ſpacieuſe, pour lui rendre compte des progrès, qu'elles auroient fait, promettant de rétablir dans leur fonctions toutes celles qui ſe ſeroient bien conduites, & qui auroient quelque bonne action pardevers elles. Ce fulminant Arrêt fit murmurer toute la troupe, mais il fallut obéïr; la plûpart des Fées abandonnérent les montagnes, & ſe retirérent preſque toutes dans des vieux Châteaux, où elles s'amuſerent à filer en attendant la fin de leur interdiction; & depuis ce temps-là on n'entendit plus parler, ni d'enlévement, ni d'autres ſemblables vexations que les Fées faiſoient; & la mémoire s'en ſeroit perduë ſi leurs Contes ne nous fuſſent demeurez.

La Reine Meridiana toûjour appliquée au bien, fit un voyage dans l'Arabie heureuſe, d'où elle raporta le Quinquina, la Sauge, & la Betoüane, & pluſieurs autres herbes qui avoient la vertu de prolonger la vie; elle les planta dans les Pyrenées, oú l'on les trouve encore aujourd'hui, & dreſſa un magnifique Parterre, garni de toute ſorte de fleurs, ſur le haut du Pic

de

de midi, ſans que le temps ait pû détruire cet agréable Parterre, qui ſubſiſte encore, & que tous les curieux vont voir avec plaiſir : Elle s' attacha enſuite pendant pluſieurs années à connoître les eaux cryſtalines qui ſortent des Pyrenées; & s' étant aperçûë que ces eaux avoient pluſieurs vertus differentes, elle jugea que ſi elle pouvoit les faire paſſer dans les mines d' or, de plomb & de ſoulphre qu' il y a dans ces Montagnes, les eaux prendroient la vertu de ces minéraux, & ſeroient d' un grand ſecours pour le ſoulagement des hommes; elle examina leurs ſources, les fit couler par de nouveaux conduits, & les mêla ſi bien, que ces eaux guériſſoient toute ſorte de maladies; & c' eſt aux ſoins de cette illuſtre Fée que nous devons les eaux de *Bagnéres* pour les fiévres & d' autres maladies differentes; celles de *Bareges* pour toute ſorte de bleſſures; celles de *Cauteres* pour les indigeſtions; *Aigue-bonne* pour les ulcéres, & *Aigue-cautes* pour le Rhumatiſmes.

Quoi que Meridiana fût bienfaiſante pour tout le monde, elle avoit une prédilection particuliére pour ſon Païs; & ſongeant que la plûpart des Rois de ce temps-là étoient faineants ou imbécilles, elle étoit touchée de compaſſion de voir que les hommes étoient gouvernez par de ſemblables Princes; l' opinion où elle étoit que les gens de ſon Païs ſe portoient tous au bien, & la connoiſſance qu' elle avoit de leur bon eſprit, lui avoit ſouvent fait déſirer, qu' un Prince de *Bearn* pût régner quelque jour dans le beau Royaume de France; mais comme elle étoit ennemie des injuſtices, & que cela ne pouvoit ſe faire ſans détrôner les Rois légitimes, elle differa long-tems l' execution de ce projet; enfin elle en trouva l' occaſion par le mariage d' Antoine de Bourbon, avec Jeanne d' Albret héritiére de Navarre & de Bearn; la Fée diſpoſa ſi bien les eſprits, que l' affaire réüſſit.

La Reine accoucha de quatre enfans differens, que la Fée qui avoit de grandes vûës abandonna aux deſtinées, ne trouvant pas qu' ils euſſent les qualitez neceſſaires pour remplir ſon projet; mais enfin la

Reine

Reine étant devenuë groſſe pour une cinquiéme fois, la Fée doüa l'enfant d'un bon eſprit & d'une grande valeur, & fit en ſorte qu'il fut élevé ſens aucune delicateſſe, tout comme les enfans des particuliers, & ce fut lui qui parvint à la Couronne de France par ſon mérite, & peut-être auſſi par les ſecours de la Fée. Ce Prince eut un fils que la Fée doüa de beaucoup d'eſprit, de valeur & de juſtice; mais ayant oublié de doüer ces deux premiers d'une longue vie, & s'apercevant que les hommes avoient beſoin d'exemples qui leur fuſſent long-temps préſens pour les exciter à la vertu, elle reſolut de réparer cette faute à la premiére occaſion; en effet, elle doüa le fils de ce dernier Prince de la juſtice de ſon Pere, de la valeur de ſon ayeul, & y ajoûta encore une grande piété, & une longue vie.

Satisfaite de tant de bonnes actions, & ſur tout de peuſer que les Bearnois qu'elle eſtimoit beaucoup, auroient occaſion à l'avenir de faire quelque uſage de leur talens & de leur bon eſprit, par la faveur des Rois qui ſe trouveroient leurs compatriotes, elle voulut effacer de la mémoire des hommes le ſouvenir des Fées, & ſe retira dans ſa grotte, où elle demeura pluſieurs années ſans ſe laiſſer voir à perſonne.

Il ne s'en falloit qu'environ deux ans, que les trois ſiécles de l'interdiction des Fées ne fuſſent paſſés, lorſque leur Reine qui les avoit aſſignées au Château de Montargis, s'aperçût qu'il étoit trop en deſordre pour y recevoir ſi bonne compagnie; néanmoins comme la ſituation de ce Château eſt trés-avantageuſe, qu'il y a une Sale fort ſpacieuſe, une vûë charmante, une grande Forêt, & une belle Riviére, Meridiana deſira que l'aſſemblée y fût tenuë, mais ne voulant pas ſe ſervir de ſon art pour le rétablir, elle ſe ſouvint que le grand Prince qui en étoit le maître, tiroit ſon origine du voiſinage des Pyrenées, & elle étoit informée qu'il ſçavoit embellir les maiſons avec la même facilité qu'il gagnoit des batailles: elle ſe ſervit fort à propos de cette connoiſſance, & inſinua à ce Prince de

retablir le Château de Montargis, ce qui fut executé avec autant de diligence, que si les Fées y eussent travaillé, en sorte que cette maison abandonnée depuis plusieurs années, se trouva en fort peu de temps en état d'y loger commodément plusieurs grandes Princesses; Meridiana y étant arrivée, toutes les autres Fées impatientes de faire lever leur interdiction, s'y rendirent aussi.

La Reine les ayant reçûës très-favorablement, leur témoigna la joye qu'elle avoit de les revoir, & fut la prémiére à leur rendre compte de ses occupations pendant les trois siécles de leur absence: sa modestie la fit passer succintement sur tous les biens qu'elle avoit procurez, & elle ne parla que de l'impatience qu'elle avoit euë de les révoir; persuadée que chacune de ses sœurs avoit bien fait, & s'étoit conduite beaucoup mieux qu'elle.

La Merlusine ayant fait une profonde révérence, assura la Reine qu'elle n'avoit jamais perdu d'occasion de faire du bien à ceux de sa maison, & à beaucoup d'autres; & quoi qu'elle habitât depuis longtemps les montagnes de Dauphiné, elle avoit cédé sa retraite aux Chartreux, & s'etoit retirée dans le Château de Sassenage où elle faisoit secrettement tous les biens dont elle étoit capable, sans autre motif que la satisfaction que les ames bien nées trouvent à pratiquer la vertu; la Reine la traita fort civilement, & après lui avoir fait beaucoup d'honneur & donné de grandes loüanges, elle leva son interdiction.

Une vieille Fée fort chassieuse & mal bâtie, se présenta devant la Reine, & lui remontra qu'elle s'étoit retirée dans le Château de Pierre-encise, où elle avoit empêché que les prisonniers ne reçussent point de lettres de personne, & qu'aucun d'eux n'échapât de cette rude prison, demandant pour récompense que la Reine lui permît de Féer comme elle faisoit autrefois; la Reine lui répondit que puisque l'emploi de Geoliére étoit si fort de son goût, elle lui ordonnoit de le continuer sans se mêler d'autre chose; ce jugement

ment fut applaudi, & il s'éleva une grande huée contre la pauvre vieille.

Alors une grande Fée de bonne mine s'avança vers la Reine, & lui apprit qu'elle avoit choisi pour sa retraite le Château de Moncalier sur le Po, qu'elle s'étoit trouvée aux couches d'une Ducheſſe qui alloit de pair avec les Reines, qu'elle avoit doüé la petite Princeſſe dont elle étoit accouchée de beaucoup d'eſprit, d'une ſolide vertu, des plus beaux yeux du monde, d'un beau teint, & même d'une bonne conduite fort prématurée, parce que dès ſa naiſſance elle l'avoit deſtinée à occuper le plus auguſte Trône de la Terre, ajoûtant que ſa confiance ſur les bonnes qualitez de cette aimable Princeſſe, avoit été ſi loin, qu'elle avoit perſuadé á la Ducheſſe ſa mere, de la donner à l'épreuve pendant un an, aſſurée que plus on la connoîtroit, on l'aimeroit toûjours davantage, ce qui avoit réüſſi comme elle l'avoit dit: La Fée voulut enſuite parler de beaucoup d'autres avantages qu'elle avoit procurez à ſon Païs; mais la Reine voyant qu'elle entroit dans des détails trop délicats, l'interrompit, & l'aſſura que ce qu'elle avoit fait pour la charmante Princeſſe dont elle venoit de parler, étoit plus que ſuffiſant pour meriter qu'elle continuât à Féer avec la même liberté qu'elle faiſoit avant ſon interdiction; & pour lui marquer plus fortement combien ſa conduite lui étoit agréable, elle leva encore en ſa faveur l'interdiction d'une autre Fée de ſes amies, qui n'avoit rien fait pour mériter cette grace.

Il parut une autre Fée qui avoit l'air fort compoſé; elle aprit à la Reine, qu'elle étoit depuis long-tems retirée au Château de Ferrare, qu'elle avoit empêché dans pluſieurs occaſions les Princes voiſins de s'en rendre maîtres, & que ſon zéle pour la Religion l'avoit engagée a faire tomber ce beau Duché entre les mains du Pape; la Reine ſans entrer dans aucun détail, la blâma d'avoir laiſſé éteindre la maiſon des anciens Ducs de Ferrare, & la renvoya.

Alors il se presenta une autre Fée qui portoit une toque de velours noir sur sa tête, & dit à la Reine qu'elle habitoit au Château de Bossu en Flandre, & que pour imiter les bonnes actions de la Reine des Fées, elle avoit crû ne pouvoir mieux faire que de purger le monde d'une infinité de libertins; que pour y réüssir elle attiroit tous les ans aux environs de son Château, plusieurs miliers d'hommes de toute sorte de Nations, & en faisoit périr une bonne partie; la bonne Reine eut horreur de cette grande cruauté; & lui aïant reproché la mort de plusieurs Heros, elle lui défendit de paroître jamais en sa présence.

Une autre Fée en habit de chasse se présenta devant la Reine, & lui dit qu'elle habitoit dans le Château de Fontaine-bleau long-temps avant que François premier en eût augmenté le bâtiment, qu'elle avoit été exposée à une infinité de médisances, jusques-là qu'on la faisoit passer pour un phantôme, sous prétexte qu'elle chassoit quelquefois dans la Fôret; qu'elle assuroit Sa Féale Majesté, qu'elle n'avoit jamais fait de mal à personne, évitant même de faire peur aux Bergers, & qu'elle avoit eu la satisfaction de se trouver aux premiéres couches d'une sage Reine, & de doüer son enfant de toutes les vertus d'un Heros, & sur tout d'une bonté semblable à celle de la Reine sa mere, & qu'elle voyoit avec plaisir que ce Prince ne s'étoit jamais démenti en rien, soit que le Roi son pere l'eût mis à la tête de ses Armées, qu'il l'eut appellé dans ses Conseils, ou qu'il l'eut chargé d'autres soins. La Reine qui s'intéressoit beaucoup au Prince de qui la Fée venoit de parler, leva son interdiction, & fit même son éloge.

Une autre Fée, qui paroissoit la suivante de celle de Fontainebleau, se jetta aux pieds de la Reine, & lui aprit qu'elle demeuroit dans le Château de Chambor, où elle n'avoit presque point eu d'occasion de faire ni bien ni mal, que cependant elle avoit toûjours eu bonne volonté, & que ne pouvant mieux faire, elle avoit souvent empêché les Renards de manger le-

Fais

Faisans; elle avoüa même que la seule malice qu'elle eut jamais faite, étoit de se présenter à un chasseur sous la figure d'un Renard, de se faire tirer plusieurs coups de fuzil, & de revenir sous la même figure demander au malheureux chasseur, s'il n'avoit point vû passer deux de ses petits camarades; toute la compagnie se prit à rire, & la Reine aussi.

La Fée pria cependant la Reine de la rétablir dans les prérogatives de Fée; la Reine y consentit, mais elle les borna à faire du mal aux renards, aux loups, aux chats, & à toutes les autres bêtes qui mangent le gibier.

Une autre Fée qui avoit la mine fort spirituelle, se présenta devant la Reine, & lui dit qu'elle s'étoit retirée au Château de Chantilli, où elle avoit beaucoup contribué à l'éducation de plusieurs grands Heros; que dans ces derniers temps elle avoit eu un soin particulier d'embellir la maison & les Jardins, & qu'elle avoit eu l'adresse d'y attirer une Princesse si charmante, qu'elle seule sans le secours des eaux & des Jardins suffisoit pour rendre ce Château le plus agréable séjour de la terre; la Reine qui aimoit les actions où il paroissoit de la vertu & de l'industrie, lui permit de Féer comme autrefois.

Une nouvelle Fée se présenta avec des habits assez extraordinaires, & dit à la Reine qu'elle habitoit autrefois au Château de Heydelberg; que d'autres Fées ennemies de la maison Palatine, s'étoient trouvées aux couches de l'Electrice, & avoient donné plusieurs mauvais sorts aux Princes & Princesses qui en étoient nez; qu'elle s'y étoit rencontrée une seule fois par hazard, dans le temps que l'Electrice accouchoit d'une Princesse qu'elle avoit doüée d'une grande vertu, d'un bon esprit, de beaucoup de probité & d'élevation, d'une ame fort noble, qu'elle n'avoit pas même négligé de lui ordonner de belles dents, & de beaux cheveux; mais cette Princesse ayant passé dans d'autres Etats, & l'Electorat dans des branches éloignées, où elle ne connoissoit personne, elle étoit dans la ré-

ſolution de ne retourner plus à Heydelberg, ſuppliant la Reine de lui aſſigner un autre Château pour ſa demeure, & de lever ſon interdiction. La Reine ſatisfaite de la bonne foi de la Fée Allemande, la rétablit dans ſes anciens priviléges, & lui aſſigna le Château & la Forêt de Montargis pour ſa demeure ordinaire.

Une autre Fée fort replete ſe proſterna devant la Reine, & lui dit qu'elle habitoit au Château & dans la Forêt d'Amboiſe, que même une fois qu'elle ſe baignoit dans la Loire, elle avoit empêché le naufrage d'un bâteau, & que cette action ſeule méritoit qu'elle fût rétablie dans privileges; mais la Reine qui ſe ſouvint que cette Fée avoit eu part à la Conſpiration qui s'étoit tramée autrefois dans le Château d'Amboiſe, la renvoya ſans vouloir l'écouter davantage.

La Fée du Château de Blois ſe préſenta devant la Reine, & lui dit qu'elle avoit eu ſoin de conſerver à Blois le beau langage & la bonne crême, demandant à être rétablie dans ſes droits; mais la Reine qui ſe ſouvenoit qu'elle avoit donné occaſion à tout ce qui s'étoit paſſé dans les derniers Etats de Blois, & qui avoit la mémoire encore récente des pernicieux conſeils qu'elle avoit inſpirez depuis peu à un grand Prince qui habitoit dans ce Château, lui ordonna de travailler á perfectionner la crême de Blois, & lui défendit de ſe mêler jamais d'autre choſe.

Il ſe préſenta une autre Fée aſſez ſimplement vêtuë, qui dit à la Reine qu'elle étoit une des plus anciennes Fées de l'Univers; qu'elle habitoit dans le Château de Pons en Xaintonge, qu'elle l'avoit vû avec douleur changer ſouvent de maître, & dans la crainte qu'il ne tombât enfin en de mauvaiſes mains, elle en avoit procuré la poſſeſſion à un Prince qui n'étoit pas moins recommandable par ſon eſprit & par une infinité de bonnes qualitez, que par ſa grande naiſſance; la Reine en faveur de cette bonne action, permit à la Fée de continuer à Féer comme autrefois.

Une autre Fée s'avança qui dit à la Reine qu'elle habitoit au Château d'Epagny en Bourgogne, dont el-

le

le avoit procuré la poſſeſſion à une grande Princeſſe, qui par ſon extrême beauté, par ſon air majeſtueux, & par ſa bonne conduite, méritoit d' être comparée à la Reine des Fées, puiſque ſa réputation étoit connuë par tout l' Univers, juſques-là que des peuples des extrêmitez de la terre en faiſoient leur Divinité : la Fée demanda d' être rétablie dans ſes priviléges, & ajoûta même qu' elle n' avoit jamais fait d' autre malice, que de rompre une fois le Pont-levis du Château, pour y retenir plus long-temps la plus auguſte Compagnie du monde qu'elle y avoit attirée; la Reine trouva qu' elle étoit de bon goût, & leva ſon interdiction.

Il en parut une autre qui avoit la mine fort ſérieuſe, & qui dit qu' elle habitoit dans le Château de Nancy : que c' étoit avec beaucoup de regret qu' elle avoit vû l' abſence de ſon Prince, que ſi quelque choſe avoit contribué à l' en conſoler, c' étoit l' Alliance qu' il avoit faite avec une Reine d' un ſang auguſte, qui avoit beaucoup de vertu & de piété ; qu' elle avoit abandonné pour quelque temps le Château de Nancy pour ſe trouver aux premiéres couches de cette Reine, & qu' elle avoit doüé l'enfant d'une bonne mine, d'une grande valeur, & d'une forte inclination de retourner dans ſes Etats ; que ce Prince ſe trouvant en âge d' être marié, elle avoit ſi bien conduit ſes affaires, qu' elle lui avoit procuré une jeune Princeſſe, qui ne comptoit que des Rois & des Empereurs parmi ſes Ayeuls, mais beaucoup moins conſiderable par ſa haute naiſſance, que par ſa docilité, par ſon eſprit & par ſes maniéres noble : Je me flate, grande Reine, continua la Fée, qu' en faveur de cet illuſtre couple, vous me rétablirez dans mes anciens droits, dans l' aſſurance que je vous donne que le premier enfant qui naitra de cet auguſte mariage, ne manquera pas d' être doüé fort avantageuſement. La Reine ſe prit à rire, & leva l' interdiction de la Fée.

Il ſe préſenta une autre Fee qui parloit un François corrompu, & qui dit à la Reine qu' elle habitoit dans le Château de Riſwick, où elle avoit attiré par ſon adreſſe les Ambaſſadeurs des plus grands Princes de la terre, & après pluſieurs Conférences les avoit enfin obligez à conclure une bonne Paix. Elle voulut parler enſuite du mérite des Princes de la maiſon de Naſſau, à qui ce Château appartient, mais la Reine qui en étoit très-perſuadée, l' aſſura qu' elle n' avoit pas beſoin d' autres raiſons pour l' engager à lever ſon interdiction ; elle donna de grandes loüanges à ſon zéle, & non ſeulement la rétablit dans toutes ſes anciennes fonctions, mais elle lui accorda la même grace pour une autre Fée, telle qu' il lui plairoit de la choiſir.

Une Fée fort décrépite parut devant la Reine, & lui remontra qu' elle habitoit depuis très-long temps dans le Château de Loches, où il ne s' étoit jamais rien paſſé contre le ſervice du Prince, que même les Anglois ayant aſſiégé ce Château qu' ils croyoient pren-

prendre par famine, & ayant réduits les assiégez à la derniere extrêmité faute de vivres, elle imita la voix d' un cochon, & se mit à crier jour & nuit sur les rempats, en sorte que les Anglois persuadez qu' il y avoit encore de grandes provisions dans le Château, levérent le siége; que d' ailleurs elle avoit été d' une si grande délicatesse sur le choix des Gouverneurs de cette place, qu' elle n' y avoit jamais souffert que des personnes d' un grand mérité, & d' une probité connuë, sans que dans ces derniers temps où ce Château n' avoit plus ni garnison ni fortifications, elle se fut jamais relâchée sur la probité du Gouverneur; la Reine qui aimoit les actions d' honneur la rétablit dans tous ses privileges.

Il se présenta une autre Fée qui dit à la Reine qu' elle habitoit dans le Château de Barcelone, qu' elle avoit toûjours aimé les belles actions; que néanmoins, quelque prédilection qu' elle eût pour sa Patrie, elle avoit été si touchée de l' extrême valeur de deux Princes qui avoient attaqué ses remparts, qu' elle n' avoit pû leur refuser l' entrée de son Château; la Reine repliqua, que toutes les femmes seroient vertueuses si elles n' étoient touchées du mérite de quelqu' un; que puisqu' elle avoit eu plus d' attention à la valeur de ces deux Heros qu' à son devoir, elle lui ordonnoit de sortir du Château de Barcelone, & de se rendre à celui d' Anet, où elle pourroit veiller à l' embellissement de cette Maison, lui laissant la liberté de se servir de tous ses anciens priviléges pour cela.

La Reine vouloit finir la séance, lorsqu' il parut une autre Fée vêtuë à la Turque, qui dit qu' elle habitoit depuis long-temps au Château d' Adrinople, où elle avoit souvent changé la condition d' une Esclave en celle de Sultane, & que pour se conformer au caractére de la Reine des Fées, elle avoit veillé à la conservation des Princes Ottomans, ayant même fait bannir la barbare coûtume d' étrangler les cadets pour la seureté de l' ainé; par-là, trois freres avoient régné consécutivement, & ensuite le fils du premier avoit succédé à son pere & à ses oncles. La Reine leva son interdiction, donna de grandes loüanges à la vigilance de cette Fée, & dit qu' il seroit à souhaiter que toutes les Fées eussent la même attention, & veillassent continuellement à la conservation des grands Princes, se plaignant qu' il ne s' en fut trouvé aucune qui eût eu la vertu de passer en Espagne pour veiller à la Maison Royale: mais les Fées lui répondirent qu' elles ne choisissoient que de vieux Châteaux pour leurs retraites, & que Sa Majesté sçavoit bien qu' il n' y avoit point de Châteaux en Espagne.

Plusieurs Fées étrangéres se présentérent encore, mais la Reine qui étoit persuadée des grandes vexations qu' elles faisoient dans les Contrées où elles habitoient, ne voulut pas les écouter; & après avoir fait un discours fort éloquent, pour exhorter celles qui demeuroient interdites, à s' appliquer à la vertu, elle rompit la séance après les avoir assignées à revenir dans trois siecles dans la Sale du Château de Pau, pour lui rendre compte des progrès qu' elles auroient fait dans les exercices de vertu.

11224027

Lippische Landesbibliothek
05174579